



universität
wien

DIPLOMARBEIT

Titel der Diplomarbeit

„„Bienvenu nulle part. Etranger partout.“
Le personnage du „clandestin“ et sa représentation dans
Ulysse from Bagdad d'Eric-Emmanuel Schmitt et *Ahmed
de Bourgogne* d'Azouz Begag“

Verfasserin

Eveline Miriam Wurmitsch

angestrebter akademischer Grad

Magistra der Philosophie (Mag.phil.)

Wien, Jänner 2012

Studienkennzahl lt. Studienblatt:

A 236 346

Studienrichtung lt. Studienblatt:

Diplomstudium Romanistik / Französisch

Betreuerin:

Ao. Univ.-Prof. Dr. Zohra Bouchentouf-Siagh

Table de matières

Remerciements	4
I. Introduction	5
II. Avant-propos	10
2.1. Quelques questions générales	10
2.1.1. Différenciation des termes – « clandestin » ou « sans-papiers » ?	10
2.1.2. Le personnage du clandestin fait son entrée dans la littérature	13
a. Abrégé sur la double peine	14
2.2. Appartenance à une « littérature de la migration » ?	19
2.3. Approches théoriques plus spécifiques	21
2.3.1. La question identitaire	21
2.3.2. Le passeport remplace l'« original »	27
2.3.3. La question de l'espace	29
a. Les hétérotopies d'après Foucault	37
b. Les non-lieux d'après Marc Augé	42
2.4. Le choix des textes	45
2.4.1. Abrégé biographique et bibliographique d'Eric-Emmanuel Schmitt	46
2.4.2. Résumé d' <i>Ulysse from Bagdad</i>	46
2.4.3. Abrégé biographique et bibliographique d'Azouz Begag	48
2.4.4. Résumé d' <i>Ahmed de Bourgogne</i>	49
III. La mise en scène littéraire	51
3.1. Question formelle : la perspective narratologique	51
3.2. Eléments communs et <i>traits constitutifs</i>	53
3.2.1. La mise en scène du départ	53
3.2.2. Les allusions à l'antiquité : Ulysse, l'absence d'une libre disposition de soi et le hasard comme facteur décisif	57
3.2.3. La question identitaire	64
3.2.4. La mise en scène des lieux et des espaces dans les deux romans	68
a. La notion différente du temps	80
b. Encore dans la patrie : le statut en dehors de la communauté ?	81
3.2.5. « Immigrant suffering » - les « effets » de la fuite et de la clandestinité	85
a. La perte de la solidarité	86
b. La criminalité	89

c. La peur omniprésente	91
d. Le désespoir vécu dans la solitude	94
e. L'attente permanente	96
f. Les maladies physiques et psychiques : insomnie, traumatismes, dépressions,...	101
3.2.6. La dimension métaphysique	109
3.2.7. Les réactions et le regard des « autres »	114
3.3. Les réflexions introduites par Schmitt - une autre vue sur l'Europe et les pays occidentaux	119
3.3.1. L'Europe cultivée, civilisée ?	120
3.3.2. Les anciens colonisateurs	123
3.3.3. « Liberté, égalité, fraternité »	127
3.3.4. Sans frontières, pas de clandestins ?	129
3.4. Une métaphore forte : des zombies et des revenants	132
3.5. Le choc de l'arrivée tant désirée	136
3.6. Le point final – la possibilité d'une « libération » ?	138
IV. Conclusion	141
V. Zusammenfassung auf Deutsch	147
Bibliographie	152

MERCI...

... au professeur Zohra Bouchentouf-Siagh dont j'apprécie son savoir immense, ses cours toujours forts intéressants, son amabilité ainsi que son soutien et sa patience lors de la rédaction de ce mémoire

... aux professeurs Peter Cichon et Renaud Lagabrielle pour leurs cours qui m'ont toujours fait découvrir quelque chose de nouveau, leur amabilité et leur engagement personnel

... à mes parents, Renate Wurmitsch et Anton Danna, pour leur appui et leur générosité au cours de mes études et leur croyance en moi, quoi que je fasse !

... à mon ami Mathias Klingersberger pour être comme il est et m'avoir toujours remontée le moral quand j'en avais besoin

... à ma famille, notamment à mes grand-mères Herta Wurmitsch et Hermine Danna, et à ma tante Evelin Wurmitsch, pour leur soutien et l'affection qu'elles m'ont toujours apportée

... à mes amies, surtout Kristin, Franziska, Dani et Martina, pour leur amitié, et mes cousines Ines et Eva pour le bon vieux temps

... et très profondément à mon amie Sylvie Svetz pour avoir relu mon mémoire

I. Introduction

L'idée de ce travail est née grâce à un séminaire du professeur Zohra Bouchentouf-Siagh, *Le personnage du clandestin dans la littérature francophone contemporaine*, que j'ai suivi en 2008 et au cours duquel j'ai étudié *Ulysse from Bagdad*. Cela a provoqué un intérêt profond pour la thématique qui m'a menée jusqu'à la décision d'écrire ce mémoire sur ce sujet.

« L'Europe est devenue un continent d'immigration parce que le Tiers Monde réclame sa part du bien-être social et économique. »¹ La migration en général, mais aussi la migration illégale, dite clandestine, constituent un phénomène émergent, dans la réalité et de ce fait aussi dans la conscience d'un plus large public ces dernières années. « Das Elend der Illegalen ist epidemisch geworden, aber noch größer ist das Elend, dem sie zu entkommen suchen. »² Cette migration est aggravée d'un côté par la pauvreté du Tiers Monde que des milliers d'hommes sont forcés de fuir chaque année pendant qu'une bonne partie de la richesse des pays industrialisés est fondée sur cette même pauvreté ; et la migration clandestine, ou plutôt la situation des clandestins, est aggravée par la politique de plus en plus restrictive des pays « d'accueil », optant en fait pour la réduction presque totale des migrations. Cela devrait être accompagné en théorie d'une amélioration des conditions de vie des pays pauvres, mais en fait, une telle mesure est dans la plupart des cas complètement négligée.

Dans le catalogue de la bibliothèque nationale à Paris, la plupart des œuvres traitant le sujet des migrants « illégaux » et des sans-papiers datent des années 1990 et 2000 ; de plus on peut constater qu'il y a, depuis un bon moment, de plus en plus de publications sur ce sujet. Cela prouve non seulement qu'il s'agit d'un phénomène croissant, mais aussi qu'on essaie de plus en plus d'attirer l'attention d'un plus large public sur ceux qui sont sans droits. Il est important de donner une voix à ceux qui n'ont pas la possibilité d'élever leurs propres voix, et de rendre visibles ceux qui sont condamnés à l'invisibilité – et cela ne se passe pas uniquement par des livres spécialisés ou des témoignages, mais aussi et dans beaucoup de cas par des œuvres littéraires comme celles choisies pour ce travail. D'après Hron, de tels livres

¹ Herman Obdejin, Les migrations vers l'Europe : un mouvement d'émancipation du Tiers Monde, en : Klaus Morgenroth/Paul Vaiss/Joseph Farré (éds.) : Les migrations du travail en Europe, Peter Lang Bern 2003, p.35-52, ici : p.35

² Stefan Kaufmann, Ulrich Bröckling, Eva Horn, Einleitung, en : Eva Horn/Stefan Kaufmann/Ulrich Bröckling : Grenzverletzer. Von Schmugglern, Spionen und anderen subversiven Gestalten. Kulturverlag Kadmos Berlin 2002, p.7-22, ici : p.22

« pourraient offrir à l'immigré une représentation subjective, une force, une voix, et même du pouvoir dans le discours social »³.

Depuis que ce travail a été commencé, un certain temps s'est déjà écoulé – et depuis, des changements politiques profonds ont eu lieu dans le monde arabe, des changements qui, en amenant des nouvelles « vagues » de fugitifs vers l'Europe, ont rendu ce phénomène encore plus actuel et aussi plus visible. Des discussions ont éclaté à nouveau au niveau international ainsi qu'au niveau national. L'Italie ne veut pas accueillir les fugitifs, la Grèce est entrain de construire un mur à la frontière de la Turquie afin d'arrêter les « flux migratoires » venant de ce côté, et Frontex continue à retenir et renvoyer les bateaux en ne reculant pas devant des mesures strictes : parfois, ses collaborateurs ôtent même le carburant aux bateaux et la nourriture aux gens qui s'y trouvent, les vouant ainsi quasiment à coup sûr à la mort. En outre, la situation catastrophique de l'est de l'Afrique attire l'attention du monde entier sur les conditions de vie dans les pays pauvres. La fuite hors des régions les plus menacées par la famine aboutit à l'internement dans les camps au milieu de nulle part où certains sont contraints de passer des années et des années à attendre une amélioration qui n'arrivera peut-être jamais. Ainsi, le sujet de ce travail est devenu encore plus actuel qu'on ne le croyait au préalable.

A la différence de Silvia Panzer qui s'est penchée sur le même sujet⁴, et qui s'est concentrée dans la première partie de son travail surtout sur les *causes* de la migration, le but du présent travail sera d'examiner avant tout les *conséquences* de la migration ou, plus précisément, de la fuite telles qu'elles sont présentées dans les deux romans choisis, notamment *Ulysse from Bagdad* d'Eric-Emmanuel Schmitt et *Ahmed de Bourgogne* d'Azouz Begag. Il s'agit d'examiner les conditions de vie, la situation des clandestins, les conséquences psychiques et, avant tout, leur mise en scène littéraire.

Dans la première partie de ce travail seront exposé des approches théoriques qui seront mises en valeur aussi pour l'analyse littéraire présentée dans la deuxième partie. Une première approche théorique partira de la citation suivante :

Il existe dans la représentation que les romanciers élaborent de l'immigré un certain nombre de traits permanents, constitutifs du personnage qui finissent, au-delà des

³ Madelaine Hron, *Translating Pain : Immigrant Suffering in Literature and Culture*. University of Toronto Press, Toronto Buffalo London 2009, p.51; traduction par moi-même de la phrase suivante : they « might offer the immigrant subject representation, agency, voice, and even power in social discourse. »

⁴ Silvia Panzer, *L'immigration « clandestine » et ses représentations dans cinq romans francophones contemporains*, Diplomarbeit Universität Wien 2008

distinctions entre générations d'écrivains ou d'époques, par constituer les *topoi* d'une thématique de l'immigration dans la littérature francophone et fonctionnent comme l'horizon d'attente de cette littérature.⁵

Ces *traits constitutifs* nommés ensuite sont l'« exclusion sociale »⁶, la « quête identitaire »⁷ et la « fin du mythe du retour »⁸. Ce sera le souci principal de ce travail: de voir quels sont les « traits constitutifs » du personnage du clandestin tel qu'il est présenté dans chacun des deux romans.

Après une courte différenciation des termes « clandestins » et « sans-papiers », j'essaierai d'envisager le clandestin en tant que personnage littéraire en général. On verra alors que la littérature réagit là à la réalité actuelle et aux conditions de vie changeantes et qu'on peut établir là par exemple des parallèles avec l'entrée du personnage de l'ouvrier (comme Panzer l'a montré). Le clandestin comme personnage littéraire – cela nous amène à cette question : la littérature mettant en scène des clandestins appartient-elle ou non à la littérature dite « de la migration », « migrante » ? La seule thématique permet-elle ou non une telle classification ou catégorisation ? On abordera cette question dans un chapitre particulier.

Après ces questions encore générales, mon but sera de montrer quelques approches théoriques importantes dans notre domaine, couvrant ce qu'on pourrait appeler les « *questions constitutives* » pour le personnage du clandestin. Cela sera exposé avant d'entrer dans l'analyse littéraire des deux romans, qui s'appuiera pourtant sur ces préliminaires théoriques. Ainsi sera évoquée la *question identitaire* si importante de nos jours et dans le contexte de la migration en général et qui prend une toute autre mesure dans le contexte de la clandestinité. Concernant cette question, nous nous appuierons surtout sur les thèses de Jean-Claude Kaufmann. Il sera aussi très intéressant d'examiner le rôle du passeport : comme nous allons le voir, le passeport est de nos jours devenu plus important que la personne elle-même.

Un autre sujet très important dans le contexte de la migration et abordé souvent dans la littérature secondaire est la *question de l'espace*. A part la littérature secondaire, ce seront avant tout deux théories « socio-spatiales » qui nous occuperont : notamment la théorie de l'hétérotopie de Michel Foucault et celle des non-lieux de Marc Augé. Les migrants, les clandestins qui sont contraints à fuir leurs pays n'ont pas de place dans le monde ; ils sont

⁵ Christiane Albert, *L'immigration dans le roman francophone contemporain*. Karthala Paris 2005, p.89

⁶ Albert 2005, p.90 ss.

⁷ Albert 2005, p.113 ss.

⁸ Albert 2005, p.119 ss.

pratiquement « refoulés », mis à part dans des lieux en dehors de la société (même s'ils se trouvent parfois au milieu même de cette dernière), notamment dans des lieux hétérotopiques ou justement des non-lieux, comme nous allons le voir. Un souci principal sera de montrer dans quelle mesure la question spatiale joue un rôle non seulement dans les recherches concernant la migration, la littérature « de la migration » etc., mais aussi dans les romans. L'expérience de ne pas avoir de place dans le monde influence le comportement des clandestins ; nous allons le voir justement chez Ahmed et sa façon « d'occuper l'espace » (AdB, p.10).

D'autres auteurs très importants pour nous seront par exemple Smain Laacher et Madelaine Hron (pour nommer au moins deux). Chez le premier, qui s'occupe depuis longtemps de notre sujet, on trouve non seulement des descriptions de l'univers des clandestins, mais aussi des conséquences psychiques et physiques causées par les conditions de vie. Hron, par contre, se concentre sur la mise en scène littéraire des expériences de migrants. Ces deux approches ne seront pas exposées avant l'analyse littéraire proprement dite, mais nous aideront à approfondir et compléter cette dernière.

Après l'explication du choix des textes, les résumés des romans et des abrégés biographiques et bibliographiques des auteurs seront présentés. La partie suivante du travail sera alors consacrée à l'analyse littéraire qui se souciera de montrer ce qu'on pourrait juger être les « traits constitutifs » du personnage du clandestin. On abordera d'abord des questions formelles telles que la perspective narratologique, avant de nous pencher sur des traits comme la question identitaire et la question de l'espace ; mais on verra de près aussi la mise en scène du départ, les allusions à l'antiquité et le rôle décisif du hasard qu'on peut trouver dans les deux livres et finalement aussi les conditions et les conséquences de la fuite : qu'est-ce qui distingue l'état du clandestin comme protagoniste ? Ici seront évoquées des conditions de vie comme l'attente permanente et le danger, des sentiments tels que la peur, le désespoir, la solitude ainsi que les conséquences du périple : la perte éventuelle de la solidarité, la criminalité dans laquelle les clandestins se retrouvent malgré eux, et les maladies psychiques, psychosomatiques et physiques causées par tout cela. Une notion-clé y sera par exemple celle de la *démaîtrise* et de l'*aliénation*. Il sera aussi intéressant de voir de quelles manières tout à fait différentes la « dimension métaphysique » est ancrée dans les deux textes. D'autres sujets importants seront la mise en scène du regard et de la peur des « réguliers » dans les deux livres, tout comme les réflexions introduites par Schmitt qui, contrecarrant la position de l'« Occident », jette par exemple un regard critique sur le lien de la migration – clandestine ou

non – avec le colonialisme et se demande si l’abolition des frontières changerait le monde. Parallèlement à la mise en scène du départ, on examinera aussi celle de l’arrivée. Un des derniers chapitres sera consacré aux actes de « libération » qu’on retrouve dans les deux livres. Tout cela nous mènera finalement à la question de savoir si les deux livres offrent la possibilité de lectures pour ainsi dire « complémentaires ».

Ici on doit souligner que ce travail se situe pratiquement uniquement dans le domaine de la science littéraire, donc je n’ai pas l’intention de me référer trop à, par exemple, des statistiques, des lois ou des chiffres actuels ; il existe assez de matériel qu’on peut consulter afin de recevoir des chiffres des « flux migratoires », leur développement, les causes, les cadres juridiques etc. Mon travail se concentrera donc surtout sur l’aspect littéraire, c’est à dire sur la mise en scène littéraire d’un phénomène actuel et bien réel, la clandestinité. (De plus, j’aimerais indiquer au préalable que je resterai très proche des textes en travaillant beaucoup avec des citations des textes primaires.) Finalement il faut retenir que la migration en général et surtout la migration clandestine sont des sujets extrêmement complexes que je ne prétends pas éclairer ! L’intention de mon travail est de montrer que ce phénomène récent est passé dans la littérature et comment cela est réalisé dans les deux romans choisis.

Concernant la littérature secondaire, je dois encore retenir ici que beaucoup parmi les œuvres que je citerai sont certes en relation avec « mon » sujet, mais l’examinent souvent de différents points de vue qui n’ont pas toujours de relevance pour notre question. Ainsi, je peux souvent tirer quelque information ou citer un passage de l’introduction, la préface d’une œuvre – cela vaut surtout pour les anthologies - , mais pas des essais eux-mêmes qui constituent la publication. Concernant les citations en langue allemande ou anglaise, je me suis aussi permis de les traduire moi-même, on trouve ces traductions en bas de la page. Dans quelques cas, notamment concernant Brecht et Zweig, il existe naturellement des traductions françaises reconnues, mais qui n’étaient pourtant pas accessibles à l’université de Vienne. Pour des raisons de facilité j’ai aussi traduit moi-même ces passages cités au cours de ce travail.

Je me suis aussi permis de citer fois *Wikipédia*, mais seulement dans des cas spécifiques : d’un côté j’en ai tiré la définition du mot relativement jeune « harraga », qui est un néologisme repris de l’arabe, existant en espagnol et qu’on ne peut pas encore trouver dans des dictionnaires français (même pas en ligne). La deuxième citation de *Wikipédia* concerne une définition du mot « zombie », notamment une explication plus longue que celle qu’on

peut lire dans un dictionnaire ordinaire. De plus, il est assez difficile de trouver de l'information sur Azouz Begag, puisqu'il ne dispose pas de site personnel comme Schmitt, ainsi il fallait encore une fois recourir à *Wikipédia*.

J'indique encore au préalable que je ne citerai les deux textes primaires non comme note de bas de page, mais dans mon texte même ; les abréviations que j'utiliserai pour cela sont AdB pour *Ahmed de Bourgogne* et UfB pour *Ulysse from Bagdad*.

II. Avant-propos

2.1. Quelques questions générales

2.1.1. Différenciation des termes – « clandestin » ou « sans-papiers » ?

Comme Silvia Panzer, on commence par la définition du « Petit Robert » qui classe l'adjectif « clandestin, ine » comme quelque chose « [q]ui se fait en cachette et qui a généralement un caractère illicite »⁹. Il s'agit de quelque chose ou quelqu'un existant « en secret ». En outre, les oppositions indiquées à la fin de l'article sont « [a]utorisé, légal, licite, public »¹⁰. Quelque chose, ou quelqu'un, qui est donc *per definitionem* illégal et illicite est plutôt aperçu comme négatif. Laacher retient que « l'adjectif clandestin a [...] pour vocation de 'noircir' l'immigré, faisant de lui un être irrespectueux des conventions »¹¹.

La connotation péjorative du mot « clandestin » est aussi soulignée dans le passage suivant:

Être un 'clandestin', ici, c'est se trouver ravalé à la seule et unique condition d'individu qui a franchi de façon illégale les frontières d'un État, cependant que les causes de cet acte souvent indispensable à la préservation de l'intégrité physique et psychologique de son auteur sont systématiquement placées hors champ.¹²

Laacher rappelle que des expressions comme « clandestins », « sans-papiers », « immigrants », « réfugiés » etc. sont presque interchangeable dans la langue quotidienne ; mais c'est bien clair qu'un réfugié politique a un autre statut officiel qu'un immigré

⁹ Paul Robert: Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, Société du Nouveau Littré, Paris 1973, p.289

¹⁰ Robert 1973, p.289

¹¹ Laacher, *Le peuple des clandestins*, Calmann-Lévy Paris 2007, p.19

¹² Olivier Le Cour Grandmaison/Gilles Lhuillier/Jérôme Valluy, Introduction. Quels camps? Quel retour? en : Olivier Le Cour Grandmaison/Gilles Lhuillier/Jérôme Valluy (dir.) : *Le retour des camps ? Sangatte, Lampedusa, Guantanamo...* Éditions Autrement Paris 2007, p.5-13, ici : p.6

clandestin. Il parle aussi d'une ou plusieurs « différences structurales entre le monde des sans-papiers et le monde des clandestins »¹³. Le sans-papier mène, selon lui, une existence visible et, dans ce sens, publique ; il n'a pas le droit officiel de rester dans un pays, mais il lutte pour cela publiquement.

Le sans-papiers a donc une 'place' et tente de la légaliser. Le clandestin ne cesse d'en chercher une et devient, à cause de sa mobilité contrainte et de son absence d'assignation territoriale, un danger pour l'équilibre écologique, politique, humain et culturel de nos sociétés.¹⁴

Cette définition semble éventuellement être un peu floue. Beaucoup d'ouvrages traitant ce sujet, notamment le mémoire de Silvia Panzer, mais aussi bien d'autres encore plus importants comme le travail de Barbara Laubenthal, emploient en effet ces deux termes de la même façon – en soulignant bien sûr quand même la connotation différente des deux noms que nous venons de voir.

Laubenthal parle, quant à l'emploi des deux expressions dans les médias, surtout dans les journaux, d'une vraie lutte¹⁵. Elle constate que, depuis les années 1990, le nombre des reportages dans les médias français parlant de l'immigration était en train d'augmenter continuellement et devenait même un des sujets principaux, ce qui était dû par exemple aussi aux lois Pasqua. Au printemps 1996, un mouvement pour la régularisation de migrants illégaux était fondé et contribuait aussi à la discussion. Avant cette fondation, le discours dans les médias avait parlé surtout de *clandestins*. C'était justement la connotation négative qui poussait les migrants protestataires et les organisations supportant les manifestations à introduire l'expression « sans-papiers ». Cette dernière souligne le manque d'une autorisation de séjour, mais en même temps le droit à celle-ci. Ainsi, la présentation des manifestations dans les médias avait l'air beaucoup plus légitime qu'elle ne l'était avant. Laubenthal rappelle que le terme « sans-papiers » avait déjà été utilisé pendant les années 1970, mais qu'il n'avait pas été si courant. Evidemment on peut, en consultant des articles des quotidiens comme *Le Monde*, *Le Figaro* ou *Libération* en 1996, carrément observer et suivre ce développement qui a été lancé par exemple de l'organisation GISTI (Groupe d'information et de soutien des immigrés)¹⁶. A l'opposé du mot *clandestin* qui fait presque penser à des trafics de drogue ou

¹³ Laacher 2007, p.19

¹⁴ Laacher 2007, p.20-21

¹⁵ voir sa formule « Kampf um die Begriffe : Von 'Clandestins' zu 'sans-papiers' » ; Barbara Laubenthal, *Der Kampf um Legalisierung. Soziale Bewegungen illegaler Migranten in Spanien, Frankreich und der Schweiz*. Campus Verlag Frankfurt am Main 2007, p.93

¹⁶ voir Laubenthal 2007, p.93-95

d'armes, l'expression *sans-papiers* met au premier plan que les personnes en question ont le droit de réclamer des papiers, et ainsi ce n'est pas la dichotomie légal-illégal mais juste-injuste qui est mise en scène – ce n'est donc pas le sans-papiers qui commet une injustice en négligeant ou en violant l'ordre d'un Etat, mais c'est justement le sans-papiers qui est la victime d'une injustice, notamment celle de ne pas avoir des papiers lorsqu'il aurait en fait le droit d'en recevoir¹⁷.

Helen Schwenken déclare aussi de préférer l'expression « illegalisierte Einwanderer » (« migrants *illégalisés* ») à celle de « illegale Einwanderer » (« migrants illégaux »), et cela pour les mêmes raisons que je viens d'exposer : « illegalisiert » renvoie à l'idée que les migrants en question ne sont pas responsables et surtout pas *coupables* de leur illégalité, mais qu'ils sont en fait victimes de certaines lois, et qu'il faudrait mettre en question la situation juridique et non pas les clandestins eux-mêmes¹⁸. Ainsi, il ne faut pas attribuer la responsabilité aux clandestins eux-mêmes, ce qu'on pourrait éviter en employant le mot *sans-papiers*.

Il est dans ce contexte intéressant de voir que des ouvrages qui défendent la cause des sans-papiers emploient souvent justement l'expression « clandestin » - qui est pourtant critiquée comme étant péjorative. Le mot « clandestin » se trouve dans le titre du mémoire de Silvia Panzer ainsi que dans celui du travail présent. En 2003, Eliette Abécassis a publié un roman intitulé brièvement *Clandestin* ; onze ans plus tôt, en 1992, est paru le roman *Clandestine* par Anne Tristan. Loriane K. relie dans le titre de son témoignage personnel, paru en 2008, les deux mots *clandestin* et *sans-papiers* : *Clandestine : journal d'une enfant sans-papiers*.

Il est bien clair qu'il existe bien plus d'ouvrages évoquant dans leurs titres les sans-papiers, les clandestins ; mais on doit souligner justement cette divergence des exemples mentionnés : un emploi probablement conscient d'un mot plutôt péjoratif qui sert justement à la lutte *pour* la cause des personnes désignées par ce même mot. Peut-être qu'il s'agit-là d'une astuce employée afin de rendre la différence entre l'expression négative (et l'image qui va avec) d'un côté et la présentation « positive » (c'est à dire compréhensive) de l'autre côté encore plus nette. L'effet est ainsi rendu encore plus frappant.

¹⁷ voir Laubenthal 2007, p.94

¹⁸ Helen Schwenken, *Rechtlos, aber nicht ohne Stimme. Politische Mobilisierungen um irreguläre Migration in die Europäische Union*, transcript Verlag Bielefeld 2006, p.19 ss.

2.1.2. Le personnage du clandestin fait son entrée dans la littérature

Herman Obdejin soutient l'idée que la migration du Tiers Monde en direction de l'Europe représente une sorte d'« émancipation »¹⁹. Il retient aussi que « le mouvement migratoire actuel est la suite logique de l'émancipation de la bourgeoisie au XIX^e siècle et de la classe ouvrière au XX^e siècle. »²⁰ Giorgio Agamben parle du « déclin des états nationaux et de l'ébranlement général des catégories juridico-politiques traditionnelles » et proclame que, de nos jours, « le réfugié serait éventuellement l'unique personnage imaginable du peuple »²¹.

Ces deux citations offrent seulement un détail, une petite partie de la littérature théorique, où la réflexion sur le réfugié, et depuis un certain temps aussi sur le clandestin, occupe une place de plus en plus importante.

Ce développement se retrouve ou s'exprime aussi dans la littérature – le réfugié y avait depuis longtemps sa place, mais depuis un certain temps le personnage du clandestin y « surgit ». La littérature secondaire traite ce personnage et sa problématique aussi.

Panzer se réfère aussi aux auteurs naturalistes du XIX^e siècle et montre qu'à l'époque c'était l'ouvrier qui se faisait admettre comme personnage dans la littérature. Elle déclare qu'en fait le clandestin et l'ouvrier s'équivalent d'une certaine manière dans la littérature²² - ou, pour l'exprimer autrement : les phénomènes de l'entrée de l'ouvrier et du clandestin comme personnages dans la littérature sont tout à fait comparables et s'équivalent d'une certaine manière.

La littérature réagit à la réalité et aux événements actuels ; on peut donc constater que le clandestin apparaît de plus en plus souvent comme protagoniste dans la littérature française (ou bien francophone) depuis les années 1970, puisque c'était pendant cette décennie que les lois concernant la migration en France sont devenues beaucoup plus strictes, voire restrictives, et cette tendance ne cesse de croître. Christiane Albert déclare que l'exil en général est « un des thèmes universaux de la littérature, au point d'en constituer un des *topoi* majeur. »²³

Admettons que le clandestin comme protagoniste littéraire constitue alors une spécification

¹⁹ Obdejin 2003, p.35 ; il proclame cette idée déjà dans le titre de l'article cité

²⁰ Obdejin 2003, p.35

²¹ Giorgio Agamben, *Mittel ohne Zweck. Noten zur Politik*, diaphanes Freiburg Berlin 2001, p.23; « [...] im nunmehr unaufhaltsamen Niedergangs [sic!] des Nationalstaats und der allgemeinen Zerrüttung der traditionellen rechtlich-politischen Kategorien ist der Flüchtling vielleicht die in unserer Zeit einzig denkbare Figur des Volkes [...] »

²² Panzer 2008, p.29

²³ Albert 2005, p.9

nouvelle d'un sujet qui a toujours occupé la littérature et qui pourrait être vu selon Albert même comme un des sujets principaux de la littérature.

L'attention accrue pour le personnage du clandestin dans la littérature française et francophone est aussi due à une situation transformée au niveau des lois en France. Pendant des décennies, la politique de migration en France était très peu restrictive, il existait des lois mais qui n'étaient pas vraiment appliquées. Après la Deuxième Guerre Mondiale, la France avait besoin de main d'œuvre pour le redressement économique. Les migrants, même si leur statut n'était parfois pas « légal », étaient « naturalisés », c'est à dire régularisés, sans problèmes. Cela changea au cours des années 1970 avec les « lois Pasqua ». Depuis, la France poursuit une politique de plus en plus stricte concernant l'immigration, ce qui se manifeste par l'existence d'un statut « nouveau » et perpétué, notamment l'illégalité. Cette problématique ne cesse de s'aggraver, et l'amplitude de ce problème et les conditions de vie de plus en plus précaires des clandestins trouvent alors une voix dans la littérature.²⁴

Ici, il faut mentionner une particularité de la politique de l'immigration française, notamment la double peine :

a. Abrégé sur la double peine

Le processus de la double peine est important pour nous en parlant d'*Ahmed de Bourgogne*, puisqu'Ahmed Beneddif, le « co-auteur » du livre, qui a livré son récit autobiographique à Azouz Begag, en a été victime. La double peine

consist[e] à assortir les condamnations pénales frappant des individus de nationalité étrangère de mesures d'expulsion ou d'interdiction du territoire français, indépendamment des liens biographiques ou familiaux qu'ils peuvent y avoir établis (c'est à dire à *ajouter* [mise en relief par moi-même] le bannissement à toute peine criminelle, dès lors qu'elle concerne un étranger). La double peine est particulièrement révélatrice de la façon dont des droits fondamentaux censément 'inaliénables' sont modulés en fonction de l'appartenance nationale [...].²⁵

²⁴ Pour plus de détails voir par exemple les œuvres suivantes : Laubenthal 2007; Catherine Withol de Wenden, French Immigration Policy, en : Günther R. Burkert (ed.) : *Fremdenfeindlichkeit. Konflikte um die groben Unterschiede*, Bundesministerium für Wissenschaft, Forschung und Kunst Wien 1995, p.85-100; Sibel Vurgun, *Voyages sans retour. Migration, Interkulturalität und Rückkehr in der frankophonen Literatur*. Transcript Verlag Bielefeld 2007, spécialement le chapitre « 'France, terre d'immigration' », p.23-27; Maxim Silverman, *Deconstructing the nation. Immigration, racism and citizenship in modern France*. Routledge London 1999, spécialement le chapitre « Post-war immigration in France », p.37-69 ; Thierry Blin, *L'invention des sans-papiers*. Presses universitaires de France Paris 2010 ; Silvia Maria Wieser, *Asylpolitik in Frankreich*. Diplomarbeit Universität Wien 2010; ou bien le site <http://www.vie-publique.fr/politiques-publiques/politique-immigration/chronologie-immigration/>, consulté le 10.1.2012, 23:24

²⁵ Etienne Balibar, *Le droit de cité ou l'apartheid?* en : Etienne Balibar/Monique Chemillier-Gendreau/Jacqueline Costa-Lascoux/Emmanuel Terray : *Sans-papiers : l'archaïsme fatal*. Éditions La Découverte Paris 1999, p.89-116, ici : p.95

La double peine prescrivait que des personnes étrangères qui ne possédaient pas la nationalité française pouvaient être expulsées au cas où elles étaient jugées coupables d'un délit – même si elles avaient déjà été emprisonnées pour ce même délit, d'où le nom « *double peine* ». On peut lire sur www.vie-publique.fr un article sérieux là-dessus, exposant la distinction des « trois catégories d'infraction », donc « les contraventions, les délits et les crimes »²⁶. Le problème le plus grand est le suivant : « Les étrangers concernés par ces mesures doivent donc quitter le territoire, quitter leurs familles et rejoindre un pays où ils peuvent n'être jamais allés et dont ils ignorent tout. »²⁷ Il s'agit justement de la même situation que celle d'Ahmed Beneddif : ce sont souvent des personnes nées en France, mais qui ne disposent pas, pour des raisons diverses, de la nationalité française – il suffit que les parents, venant d'un autre pays, éventuellement d'une ancienne colonie, aient préféré garder leur nationalité d'origine ainsi que pour leurs enfants. C'est le cas d'Ahmed dont les parents venaient d'Algérie et espéraient pouvoir y retourner avec leurs enfants, mais finirent par rester en France. Ahmed n'avait effectivement jamais mis un pied en Algérie et s'y retrouve néanmoins tout seul, sans perspective et avec le souhait ardent de retourner « chez lui », donc en France. En 1998, le réalisateur Bertrand Tavernier avait tourné *Histoires de vies brisées : les double peine de Lyon*, un film montrant dix personnes justement concernées par la double peine et qui avaient commencé une grève de la faim afin d'attirer l'attention du public sur l'injustice qu'elles étaient en train de subir²⁸. Et il s'agit effectivement de vies brisées, puisque ces personnes doivent en fait quitter tout ce qui leur est cher et se retrouvent seules et en face de rien. Ahmed Beneddif a erré plusieurs années jusqu'à ce qu'il soit retourné dans sa « vraie » patrie, et il s'est écoulé encore plus de temps jusqu'à ce qu'il puisse mener une vie à peu près « normale », avec un petit appartement, un travail régulier et, le plus important, avec un permis de séjour.

L'article sur www.vie-publique.fr parle aussi de la campagne *Une peine, point barre*, lancée en automne 2001 par « plusieurs associations de défense des étrangers, des organisations caritatives et des syndicats [...] pour mobiliser l'opinion publique contre la double peine »²⁹. Le livre d'Azouz Begag s'inscrit justement aussi dans cette lutte contre la double peine, c'est

²⁶ <http://www.vie-publique.fr/politiques-publiques/politique-immigration/legislation-reglementation-statut-etrangers/>, consulté le 10.1.2012, 23:31

²⁷ http://membres.multimania.fr/stiersmonde/France/conferences/double_peine.htm, consulté le 11.1.2012, 13:19

²⁸ voir http://www.allocine.fr/film/fichefilm_gen_cfilm=37883.html, consulté le 11.1.2012, 22:25

²⁹ <http://www.vie-publique.fr/politiques-publiques/politique-immigration/legislation-reglementation-statut-etrangers/>, consulté le 10.1.2012, 23:32

ce qu'il signale avec les derniers mots de son livre qui est paru en 2001 lorsque la double peine n'avait pas encore été abolie : « Aujourd'hui, en France, quelque deux à trois mille personnes sont actuellement victimes de la double peine. Puisse ce témoignage servir à mettre un terme à la souffrance de ces exils et, par-delà, à celle de toutes les errances inutiles. »

(AdB, p.204)

Ce sera Sarkozy qui, « en octobre 2002, [...] crée un groupe de travail chargé de faire des propositions [...] destinées à rendre impossible l'expulsion pour les gens arrivés suffisamment tôt en France et qui sont là depuis suffisamment longtemps »³⁰. Mais comme ce changement était toujours jugé insuffisant, c'était finalement le 26 novembre 2003 qu'une nouvelle loi avait été adoptée :

L'étranger arrivé en France avant l'âge de 13 ans, celui qui vit régulièrement en France depuis vingt ans ou depuis dix ans et qui est marié avec un(e) Français(e) ou qui est père d'enfant français n'est plus expulsé, sauf en cas d'atteinte aux intérêts fondamentaux de l'Etat ou d'activités terroristes. Un rapport annuel sur l'application de la double peine est prévu.³¹

Donc la lutte avait « quand même » causé un changement auquel Azouz Begag avait aussi éventuellement contribué en publiant le récit de la vie d'Ahmed Beneddif. Cela montre que la littérature peut vraiment être à la pointe de l'actualité.

* * *

Mais ce n'est alors pas seulement dans la littérature qu'on peut constater une présence de plus en plus amplifiée des clandestins. Najib Redouane souligne que cette présence se fait sentir non seulement dans la littérature, mais dans tout le paysage médiatique et « artistique » en général : « Qu'il s'agisse de la télévision, du cinéma, de la presse ou du théâtre, combien d'images, de paroles et de textes ont insisté sur le déferlement de ces vagues humaines désespérées [...]. »³² Redouane retient en même temps que dans la littérature elle-même on peut aussi apercevoir une attention croissante prêtée à ce sujet : « Cependant, c'est au niveau de la littérature que le thème de ces clandestins [...] occupe de plus en plus une place

³⁰ <http://www.vie-publique.fr/politiques-publiques/politique-immigration/legislation-reglementation-statut-etrangers/>, consulté le 10.1.2012, 23:32

³¹ <http://www.vie-publique.fr/politiques-publiques/politique-immigration/legislation-reglementation-statut-etrangers/>, consulté le 10.1.2012, 23:33

³² Najib Redouane, Clandestins dans le texte maghrébin de langue française, L'Harmattan Paris 2008, p.12

considérable. À côté d'ouvrages et d'essais écrits sur le sujet de l'immigration clandestine, beaucoup de romans apparaissent [...]. »³³

Le Cour Grandmaison, Lhuilier et Valluy appuient leur argumentation aussi là-dessus : « Être un 'clandestin', ici, c'est être pris dans une histoire sans histoire personnelle, sans passé, sans antécédents, sans autre antécédent du moins que la violation des dispositions relatives à l'entrée et au séjour des étrangers. »³⁴

Mais c'est aussi dans la politique et les médias qu'on prête de plus en plus d'attention à ce sujet ; par contre, le clandestin y est avant tout vu comme danger pour la sécurité et l'identité collective, comme l'exprime Astrid-Marie Reinprecht³⁵ (mais aussi Laacher, comme nous verrons encore). On peut vérifier cette affirmation très bien et facilement dans les reportages actuels.

Les auteurs traitant ce sujet et consacrant ainsi leurs œuvres à l'engagement social prêtent leurs voix alors à ceux qui sont condamnés à l'invisibilité et au silence ; et il y a de plus en plus de mouvements dans lesquels les clandestins peuvent s'engager et s'articuler eux-mêmes. Mais cela ne rend pas le rôle de la littérature engagée obsolète ; elle sert toujours comme support des clandestins, montrant à un public plus ou moins large les raisons qui poussent les gens à fuir leurs pays, et dans quelles conditions ils sont dorénavant contraints de vivre ou, dans beaucoup de cas, de mourir, clandestinement.

La littérature offre alors une voix ; mais ce ne sont pas seulement les auteurs qui en donnent une aux personnes concernées, dans certains cas les personnes touchées prennent aussi la parole elles-mêmes, comme le font Madjiguène Cissé, Aboubacar Diop ou Toumany Mendy. « Marginalized groups and previously silenced communities are claiming their own voice in order to participate in a discourse that for a long time excluded them as 'other'. »³⁶ Erichsen se réfère ici à un discours postcolonial en général, mais aussi à la production littéraire.

Dans un autre texte dans la même anthologie, l'auteur retient que les récits de voyage s'inscrivaient pendant longtemps aussi dans un discours colonial, perpétuant ainsi le regard, la

³³ Redouane 2008, p.12-13

³⁴ Le Cour Grandmaison/Lhuilier/Valluy 2007, p.6

³⁵ Astrid-Marie Reinprecht, Lager – Wartezone – Schubhaft: Heterotopien als biopolitische Instrumente der Ein- und Ausgrenzung von Flüchtlingen. Eine theoretische Auseinandersetzung nach Michel Foucault, Diplomarbeit Universität Wien 2006, p.103

³⁶ Ulrike Erichsen, A « True-True » Voice. The problem of authenticity, en : Liselotte Glage (éd.) : Being/s in Transit. Travelling Migration Dislocation. Editions Rodopi Amsterdam – Atlanta, GA 2000, p.193-203, ici: p.193; « Des groupes marginalisés et des communautés autrefois silencieuses réclament leur propre voix afin de participer à un discours qui les a exclus pendant longtemps comme les 'autres'. » - Traduction par moi-même.

perspective coloniale, et qu'il fallait des auteurs comme par exemple Salman Rushdie pour créer d'une certaine manière une tradition subversive qui ne construisait plus une image des « autres » à qui il fallait imposer les normes occidentales³⁷. Ainsi on peut – ou peut-être vaut-il mieux de dire « il faut » - juger la littérature mettant en scène des clandestins aussi comme une telle voix subversive et critique qui contrecarre le discours politique, offrant une perspective qui ne nous est pas souvent offerte par les médias. Cela est exprimé dans le passage suivant :

C'est en fait contre le détachement affiché par certains journaux qui considèrent la gravité de cette tragédie comme autant de données statistiques ou de faits divers, que beaucoup [d'auteurs] ont réagi, voulant par leur acte d'écriture 'redonner une dimension humaine à ce drame à travers la littérature' [...]. Pour eux, il ne faut pas garder le silence sur un drame quasi quotidien qui emporte plus de vies et fait plus de ravages qu'une guerre. [...]

La création romanesque de ces écrivains révèle une volonté manifeste de faire entendre des voix individuelles et collectives, d'apporter des témoignages ou des enquêtes, pour alerter l'opinion publique [...], et de porter un regard aigu et sensible sur [...] les difficultés de la clandestinité dans la nouvelle société.³⁸

Par contre, Simon Harel soutient une position opposée : « La littérature n'a pas pour objet de se situer sur le terrain de la morale et du jugement d'opinion. Elle doit cependant débusquer les 'ontologies' qui contribuent à former les stéréotypes du discours social. »³⁹ On peut ajouter ici les dimensions « publique » et « politique ». En fait, même si les deux points de vue et aussi les deux conceptions de la littérature diffèrent, le résultat en reste néanmoins le même : il s'agit dans les deux cas d'une littérature engagée.

Christiane Albert souligne encore un trait spécial de la littérature en comparaison avec d'autres discours publics :

La spécificité du discours littéraire par rapport au discours politique ou sociologique consiste à rappeler que la catégorie sociale de l'immigration est cumulative car elle est constituée d'une multitude de destins individuels. Par le recours à la fiction, la littérature permet, en effet, de reconstituer l'unicité de ces destins. Elle oppose le récit singulier d'un immigré particulier au concept globalisant, à forte connotation politique et sociale, de l'immigration souvent évoquée par les métaphores maritimes de 'vague', 'flot' ou 'déferlement'. Par opposition à ces discours conceptuels, la littérature propose une vision singularisante de l'immigration [...].⁴⁰

³⁷ Graham Huggan : Counter-Travel Writing and Post-Coloniality, en : Liselotte Glage (éd.) : Being/s in Transit. Travelling Migration Dislocation. Editions Rodopi Amsterdam – Atlanta, GA 2000, p.37-57

³⁸ Redouane 2008, p.17

³⁹ Simon Harel, Les passages obligés de l'écriture migrante. XYZ éditeur Montréal 2005, p.46

⁴⁰ Albert 2005, p.107-108

Un peu plus loin Albert poursuit que « chaque représentation littéraire tente d'exprimer une certaine singularité, mais, en même temps, doit présenter des traits reconnaissables appartenant à la collectivité mise en scène. »⁴¹ Cela constitue aussi l'importance des mises en scène littéraires à côté des témoignages authentiques et des essais théoriques.

Il faut aussi souligner l'importance de telles présentations en général, qu'elles soient littéraires, donc plus ou moins fictives, ou documentaires. En effet, le clandestin est vu, par une bonne partie de la population, comme un personnage dangereux et criminel qui nuit à l'état et aux citoyens à cause de l'image qui est conçue par les médias et la politique. Le « pire » est qu'il ne s'agit pas seulement de « quelques uns » mais de vrais « flux migratoires », pour reprendre une formule qu'on peut souvent entendre non pas seulement du côté du Front National. C'est ce dernier qui parle d'un « tsunami migratoire », d'un « fiasco de l'immigration », qui met l'immigration en rapport direct avec la délinquance et l'insécurité qui mène encore « à la barbarie ». On peut lire sur les tracts « Pour les clandestins, tout est gratuit », et apprend que ce sont les clandestins qui se trouvent à l'origine d'un « gouffre financier ».⁴²

Il existe de plus en plus d'organisations qui luttent pour les droits des sans-papiers, parmi ceux l'existence de la *Journée des Immigrés* avec son initiative *24 heures sans nous*⁴³ semble spécialement importante puisque elle met l'accent sur le fait que sans immigrés, sans sans-papiers, nos états carrément s'effondraient. Thierry Blin retient les propos du « ministre des affaires sociales des deux gouvernements Pompidou, Jean-Marcel Jeanneney, [qui] résumait la philosophie utilitaire présidant aux destinées de l'immigration clandestine des années 1950 au début des années 1970 : l'immigration clandestine n'est pas inutile. »⁴⁴ Blin insiste sur ce point-là : « Autrement dit, elle [l'immigration clandestine] est le charbon dont nous manquerions pour faire tourner la machine. »⁴⁵

On doit alors souligner ce « gouffre » entre l'opinion publique sur les sans-papiers, leur présentation dans les médias et la réalité. Les livres que nous aborderont dans ce travail ont aussi comme but de diminuer ce gouffre.

⁴¹ Albert 2005, p.108

⁴² voir les « tracts » sur le site du FN, <http://www.frontnational.com/>, consulté le 24.6.2011, 12:27

⁴³ pour plus d'informations, voir <http://ljsi.over-blog.com/>, consulté le 13.9.2011, 10:55

⁴⁴ Blin 2010, p.11

⁴⁵ Blin 2010, p.11

2.2. Appartenance à une « littérature de la migration » ?

Il faut poser la question d'une éventuelle catégorisation des deux romans⁴⁶ à aborder – si tant est qu'une telle classification soit nécessaire.

Le terme « littérature de la migration » pose plusieurs problèmes, puisqu'il est difficile de dire selon quels critères une œuvre littéraire appartient à cette catégorie : est-ce que la biographie, l'origine, la nationalité, les conditions de vie de l'auteur sont décisives, ou plutôt le sujet traité, ou bien le style - ou est-ce qu'il faut prendre en considération plusieurs de ces traits ? Est-ce qu'il est obligatoire pour l'appartenance à cette catégorie que l'auteur soit « migrant » lui-même ou non ? Est-ce que des auteurs appartenant à la « deuxième génération » de migrants produisent aussi de la littérature migrante ? Il existe depuis longtemps un débat à l'égard de cette « classification ». Après avoir trouvé une réponse à ces questions (j'y renonce consciemment), d'autres se posent : est-ce que la littérature migrante appartient à la littérature nationale du pays où séjourne l'auteur, ou bien à celle de son pays d'origine ? Ou à toutes les deux - ou à aucune ? Ces questions sont toujours – ou plutôt de plus en plus – actuelles dans la science littéraire. Il existe de multiples approches et essais concernant ce sujet, Heidi Rösch par exemple est une coryphée sur ce champ-là. Christine Wesselhöft se demande de plus quelles conséquences pourraient avoir les traits éventuellement (auto-)biographiques pour une classification des œuvres, mais surtout pour l'analyse et l'évaluation⁴⁷. Pour nous, la question est d'autant plus urgente : est-ce que la littérature mettant en scène la clandestinité appartient à la littérature dite « migrante » ? Si on juge le *sujet traité* comme décisif, il faut y répondre positivement. De plus, beaucoup d'auteurs se consacrant à une telle thématique ont eux-mêmes un « background » multinational, ce qui ne veut néanmoins pas dire qu'ils aient eux-mêmes fait les expériences décrites (même si c'est souvent le cas). De toute façon, dans la littérature qui nous intéresse, il s'agit toujours de settings réalistes pour lesquels les auteurs - s'ils ne disposent pas eux-mêmes des expériences qu'ils assimilent dans ces œuvres – ont mené des recherches et se sont longuement occupés de la matière afin de rester au plus près des conditions réelles des migrants clandestins. Ces liens avec la réalité posent eux aussi des problèmes : souvent ces œuvres qui s'engagent pour une cause sont lues comme des documents, et c'est alors plutôt leur dimension socioculturelle qui se trouve au premier plan de la lecture, et moins la valeur esthétique et littéraire.

⁴⁶ Dans le cas d'*Ahmed de Bourgogne*, il n'est d'ailleurs pas tout à fait clair si le terme « roman » ne serait pas une réduction.

⁴⁷ Christine Wesselhöft, *Erzählte Migration*, IKO - Verlag für Interkulturelle Kommunikation, Frankfurt am Main/London 2006, p.49

Madelaine Hron qui a pris en compte un corpus important de livres appartenant à cette littérature dite « migrante » (« 'migrant literature', 'postcolonial literature', 'multicultural literature', 'exile literature', 'émigré literature', [...] 'dissident literature' »⁴⁸) constate que « the immigrant novel bears several key components : a hero, a journey, and a series of trials. Each of these informs our general understanding of the immigrant experience, in particular, the hardships of the immigration. »⁴⁹

Même si cette définition semble peut-être un peu « simpliste » - puisque la littérature de l'immigration ne peut pas être réduite à celle traitant les périples - , elle se révèle néanmoins valable pour nos deux livres dont le souci est de montrer justement une problématique spéciale de la migration. Ainsi s'offre la possibilité de classer la littérature mettant en scène la migration clandestine éventuellement comme un sous-genre de la littérature « de la migration » ou « migrante » - ou bien on décide de renoncer à une telle classification.

2.3. Des approches théoriques

2.3.1. La question identitaire

Panzer traite aussi la question de l'identité⁵⁰ ; comme le sujet est fondamental pour nous il faut le prendre en considération.

De nos jours, la question de l'identité est devenue extrêmement importante. Nous vivons dans l'époque de l'individualisation, l'individu et son point de vue, le « soi » se trouvent au centre de l'intérêt, et il est fondamental d'avoir une réponse à la question « qui suis-je ? » et de savoir dire *qui* et *comment* on est « vraiment ». Dans nos sociétés, notre accès au monde, le schéma de nos pensées sont marquées par l'individualisme et la subjectivité. « Les individus sont devenus comme prisonniers de leur identité. »⁵¹ Cette constatation pourrait valoir pour chaque « ado » « accroc » à *Facebook* ; mais Laacher y vise l'état des clandestins. Il est tout de même intéressant qu'aujourd'hui cela semble valoir éventuellement encore plus pour les « réguliers » qui ne cessent de se soucier de la présentation de leur identité individuelle. Mais bien sûr cela n'a pas la même portée existentielle que dans le cas d'un clandestin. Tandis que

⁴⁸ Hron 2009, p.9

⁴⁹ Hron 2009, p.15 ; « [...] le roman d'immigration comprend plusieurs éléments-clé : un héros, un voyage, et une série d'épreuves. Chaque trait informe notre compréhension générale de l'expérience migratoire, en particulier les détresses de l'immigration. » - Traduction par moi-même.

⁵⁰ voir Panzer 2008, p.61-62 et p.67-71

⁵¹ Laacher 2007, p.89

la question de l'identité est de nos jours pour nous la question cruciale, elle est pour les clandestins une question existentielle : l'identité pour eux devient carrément un « handicap »⁵².

Jean-Claude Kaufmann retient que la question de l'identité qui nous préoccupe tous semble d'être une idée assez moderne ou récente. Notre société, nos sociétés accordent une toute nouvelle importance à l'identité individuelle, ou plutôt : la dimension de l'attention prêtée à celle-ci prend des proportions de plus en plus grandes. En effet, la question de l'identité occupe depuis l'Antiquité une place dans la pensée philosophique, mais « vue sous un angle plus existentiel »⁵³ qu'il n'est le cas aujourd'hui. Ici nous n'aborderons pas les philosophes que Kaufmann donne en exemple, mais nous resterons dans l'époque « moderne » avec son vrai « culte » identitaire.

Ce développement d'une question philosophique à une question « culte » des temps dits modernes est bien sûr lié au développement social et profondément marqué par l'histoire. Kaufmann souligne le lien très proche à la « modernité », puisque dans la société traditionnelle (que Kaufmann appelle plutôt « communauté ») la question identitaire ne se posait pas. L'individu occupait en fait une place sociale très clairement définie dès et par sa naissance, et se trouvait alors intégré naturellement ; cela n'exclut néanmoins pas qu'il pût se voir comme « individu particulier »⁵⁴. Selon Kaufmann, nous devons la question d'identité, telle qu'elle menait jusqu'à nos problèmes identitaires d'aujourd'hui (cette présentation est bien sûr assez raccourcie et réduite afin de n'aller pas trop loin), au développement bureaucratique et à l'invention des identités « officielles ». Celles-ci devenaient nécessaires lorsque les anciennes communautés se décomposaient successivement. Comme il fallait organiser la nouvelle société, une administration émergeait qui donnait ensuite naissance à une toute autre conception identitaire. En simplifiant beaucoup on pourrait alors dire qu'autrefois, tout le monde se connaissait, il y avait des règles traditionnelles de comportement lesquelles étaient transmises oralement et que tout le monde respectait. La place que chacun occupait dans la société était bien définie, comme l'étaient aussi les classes sociales en général ; la transition entre ces classes n'était normalement pas possible, ainsi ces dernières n'avaient pas tellement besoin de se définir elles-mêmes, ce qui vaut autant pour les membres individuels appartenant aux classes en question. Concernant les détails de

⁵² Horn 2002, p.31

⁵³ Jean-Claude Kaufmann, L'invention de soi. Une théorie de l'identité, Hachette Paris 2009, p.16

⁵⁴ Kaufmann 2009, p.17

l'introduction du passeport et de la carte d'identité, je renvoie à d'autres œuvres plus spécialisées⁵⁵.

C'est qu'alors, à partir du moment où l'état s'était séparé des citoyens, il fallait connaître, compter et juger ces citoyens ; c'est ainsi qu'il était devenu nécessaire de retenir ou fixer une identité avec des papiers d'identité. Au début, cette nécessité concernait surtout des minorités comme par exemple les Juifs ou les gens « du voyage »⁵⁶. De nos jours, la question identitaire se trouve au centre de l'intérêt et est excessivement traitée. Giorgio Baratta y voit aussi un rapport avec la crise des états modernes laquelle provoquait d'une certaine manière une telle concentration sur l'identité personnelle : la sphère publique a perdu sa « crédibilité » et, à son tour, « a été discréditée par la crise des états nationaux en faveur de l'individualisme et l'égoïsme de la 'sphère privée' ». ⁵⁷

Christiane Albert retient à plusieurs reprises que la question d'identité est fondamentale dans la littérature de l'immigration : « La question de l'identité est en effet au cœur de la représentation de l'immigration, car elle est indissociable de la découverte de l'altérité vécue comme un exil intérieur doublé de son corollaire qui est le désir de l'intégration et d'enracinement. »⁵⁸ Nous verrons que c'est aussi le cas dans la littérature mettant en scène des clandestins – le sujet de l'identité y a une autre signification, mais il se trouve que cette question soit encore plus urgente, plus fondamentale et existentielle dans le contexte de la clandestinité. L'importance « réside » là dans la nécessité que l'identité soit garantie par des papiers qui présentent une preuve et une assurance à la fois.

L'existence clandestine, la clandestinité elle-même, fait finalement partie de l'identité du clandestin : « Bei den 'Sans-Papiers' ist diese 'Heimlichkeit' [...] Teil ihrer Identität geworden. »⁵⁹ Cela les différencie d'autres groupes marginalisés⁶⁰ qui se trouvent en marge

⁵⁵ Par exemple John Torpey, *The invention of the passport. Surveillance, Citizenship and the State*, Cambridge University Press Cambridge New York 2000, s'occupant de la question du passeport depuis l'âge « moderne » et dont un chapitre entier est consacré au rôle du passeport pendant la Révolution française, notamment p.21-56

⁵⁶ Kaufmann 2009, p.21

⁵⁷ Giorgio Baratta, Grußadresse im Namen des europäischen Netzwerks *Imagining Europe: Europe for Wien*, Wien für Europe, en : Edith Saurer/Birgit Wagner (éd.): *K/Eine Mauer im Mittelmeer. Debatten um den Status des Fremden von der Antike bis zur Gegenwart*. WUV Wien 2003, p. 23-28, ici: p.25 ; traduction par moi-même de la phrase originale et complète suivante : « Der entscheidende Punkt ist – in Europa und mittels Europa -, die gesellschaftliche Glaubwürdigkeit der 'öffentlichen Sphäre' zurückzugewinnen, die durch die Krise der Nationalstaaten in Verruf geraten ist zugunsten des Individualismus und Egoismus der 'Privatsphäre'. »

⁵⁸ Albert 2005, p.113

⁵⁹ Michael Widmer, *Der Zwischenraum als Lebenswelt : « Sans-Papiers » in der Schweiz*, en : Johanna Rolshoven (ed.) : « Hexen, Wiedergänger, Sans-papiers... ». *Kulturtheoretische Reflexionen zu den Rändern des sozialen Raums*. Jonas Verlag Marburg 2003, p.50-65, ici: p.60 ; « Chez les sans-papiers cette clandestinité [...] fait partie de leur identité. » - Traduction par moi-même.

de la société, mais qui ont tout de même une identité et ne sont pas quasiment « sans personnalité » comme justement les clandestins. Widmer montre qu'en Suisse, des clandestins avaient commencé d'occuper des lieux publics, par exemple des églises à Freiburg et Lausanne, afin de redevenir visibles et de récupérer leur identité et aussi leur dignité⁶¹. La même chose se produisait en France, comme par exemple les occupations de Saint-Denis et Saint-Bernard.

Katharina Ludwig avait mené pour son mémoire des entretiens avec des sans-papiers en France, qui se sont aussi organisés en collectifs afin de lutter pour leurs droits ; elle décrit ce phénomène ainsi⁶² : des manifestations avaient lieu en passant par des stations parisiennes très « symboliques » comme par exemple la place de la Nation, la place de la République, la place de la Bastille ; mais des collectifs de clandestins occupaient aussi des bâtiments privés et publics, comme par exemple le Ministère de l'Intérieur et le Ministère de la Justice, le Conseil d'Etat, l'établissement de la Commission Européenne ou d'UNICEF ; et aussi des théâtres, des musées, des églises comme par exemple la basilique à Saint Denis ou bien Notre Dame de Paris, et même la Tour Eiffel. Le but de ces occupations est justement, comme Widmer le décrit aussi, d'attirer l'attention publique et de s'imposer carrément, comme Bahija, un clandestin interviewé par Ludwig, le déclare : « Ils arrivent à imposer leur présence sur l'espace public. »⁶³ Et le clandestin Marin constate que « [...] tant que vous ne gênez pas, vous n'existez pas »⁶⁴.

Laacher définit l'identité clandestine ainsi : il s'agit d'une « nouvelle identité aux caractéristiques très particulières, puisque son porteur sera sans nom, sans nationalité et par conséquent sans État. »⁶⁵ En parlant des sans-papiers, on doit mentionner de plus qu'il existe depuis un certain temps une « multiplication des *sans* : les sans-logis, sans-abri, les sans domicile fixe, les sans-famille, les sans-patrie, les sans-État, etc. »⁶⁶ Ainsi, l'identité de certains groupes sociaux représente une « *identité par défaut* », à cause de « [t]outes ces déterminations négatives »⁶⁷ - cela vaut également pour les sans-papiers.

⁶⁰ Widmer 2003, p.60

⁶¹ Widmer 2003, p.60

⁶² Katharina Ludwig, *Citoyen sans papiers ? Agency irregulärer MigrantInnen in der europäisch-französischen Migrationspolitik. Eine diskurstheoretische Perspektive*. Diplomarbeit Universität Wien 2007, p.83

⁶³ Ludwig 2007, p.83

⁶⁴ Ludwig 2007, p.83

⁶⁵ Laacher 2007, p.68

⁶⁶ Smaïn Laacher, *Mythologie du Sans-papiers*, Le cavalier bleu éditions France 2009, p.25

⁶⁷ Laacher 2009, p.25

Redouane parle d'une perte « de tout attachement identitaire »⁶⁸. Hron constate que « [i]dentitary instability is perhaps the most widespread theme in immigrant novels. »⁶⁹ Ce fait est dû à l'expérience d'une perte « globale » : « Generally, however, the condition most often ascribed to immigrants is that of loss. Immigration involves many losses, including the loss of home, familiar food, native music, accepted social customs, maternal language, childhood surroundings, and loved ones. »⁷⁰ Tout cela, toutes ces pertes, entraînent qu'on commence à douter sa propre identité : « As they [the immigrants] face the wholesale loss of their most meaningful and valued objects, they also develop insecurity about their identities. »⁷¹ Hron se réfère à des migrants en général, et cela vaut éventuellement aussi, voire d'autant plus pour les migrants clandestins.

Bauman aborde aussi cette question, et même d'une manière poétique: « [...] their old identities survive mostly as ghosts – haunting the nights all the more painfully for being all but invisible in the camp's daylight. Even the most comfortable, prestigious and coveted among old identities turn into handicaps [...]. »⁷² Pour un clandestin, son identité est alors un véritable obstacle, un handicap.

Harel déclare que « l'écriture migrante est le témoignage de ce qui ne témoigne plus : la reconnaissance d'un certain épuisement de l'identité. »⁷³ Même s'il ne se réfère pas à la clandestinité, cette constatation se révèle aussi être vraie pour ces derniers.

Tout cela montre que la question de l'identité est extrêmement importante dans ce contexte ; d'une part, les clandestins n'existent quasiment pas officiellement : on ne connaît pas les chiffres exacts, ils n'ont pas le droit ou la permission de rester dans un pays, et ils sont condamnés à l'invisibilité afin de ne pas être découverts et renvoyés dans leurs pays. En outre, de la part de la population « nationale » ou « régulière », le clandestin est vu comme danger non seulement pour la sécurité, mais aussi pour l'identité collective : on peut parler d'une

⁶⁸ Redouane 2008, p.19

⁶⁹ Hron 2009, p.29 ; « L'insécurité identitaire est probablement le sujet le plus répandu dans la littérature migrante. » - Traduction par moi-même.

⁷⁰ Hron 2009, p.29 ; « Généralement, toutefois, l'état le plus souvent attribué aux immigrants est celui de la perte. La migration implique beaucoup de pertes, y compris la perte de son pays [ou bien du chez-soi], de la nourriture familière, de la musique du pays, des coutumes sociales acceptées, de la langue maternelle, de l'environnement de l'enfance, et de ceux qu'on aime. » - Traduction par moi-même.

⁷¹ Hron 2009, p.29 ; « Comme les migrants font face à la perte globale de leur objets les plus chers et estimés, ils développent aussi une insécurité concernant leurs identités. » - Traduction par moi-même.

⁷² Zygmunt Bauman, *Society under Siege*, Polity Press Cambridge 2002, p.116 ; « [...] la plupart de leurs anciennes identités survivent comme des fantômes – hantant la nuit, plus douloureusement encore parce qu'ils sont presque invisibles au camp à la lumière du jour. Même celles parmi les anciennes identités qui sont les plus confortables, les plus prestigieuses, les plus recherchées deviennent un handicap. » - Traduction par moi-même.

⁷³ Harel 2005, p.57

« protection angoissée de l'Identité ou des identités », due au « fantasme d'une communauté d'appartenance, de filiation et d'affiliation fondée sur les liens du sang, des valeurs partagées, des allégeances et des héritages. »⁷⁴ Ainsi, la question de l'identité joue encore un tout autre rôle concernant la migration illégale.

Dans ce contexte, il faut encore parler de la destruction du passeport, une action très répandue afin d'éviter d'être renvoyé « chez soi » (ce qui égalerait souvent une condamnation à mort). Si le pays d'origine de quelqu'un est inconnu, on ne peut pas le faire y retourner. C'est pour cela que beaucoup de clandestins effacent leurs identités officielles en détruisant leurs papiers d'identité. La langue a déjà « réagi » en admettant un néologisme paru depuis les années 1990⁷⁵, qui se réfère aussi à cette pratique - le mot *harraga*, devenu de plus en plus courant (« malgré le refus des autorités qui ne l'utilisent pas »⁷⁶), désigne en fait des clandestins traversant la Méditerranée afin d'arriver en Europe en général. Je me permets ici de citer *Wikipédia* qui se révèle fort utile justement dans des explications de néologismes éventuellement pas encore entrés dans les dictionnaires ou autres phénomènes très récents ; on y trouve la définition suivante de *harraga* :

Harraga; mot originaire de l'arabe nord-africain حرافة ḥarrāga, ḥarrāg, 'qui brûlent' [sic] (les papiers) présent aussi en espagnol sous cette forme; migrant clandestin qui prend la mer depuis l'Afrique du nord, la Mauritanie, le Sénégal avec des pateras (embarcations de fortune) pour rejoindre les côtes andalouses, Gibraltar, la Sicile, les îles Canaries, les enclaves espagnoles de Ceuta et Melilla, l'île de Lampedusa ou encore Malte. Terme très présent dans le vocabulaire journalistique nord-africain.⁷⁷

Ici l'origine du mot est aussi invoquée ; Redouane l'explique de manière encore plus détaillée : « Harraga du verbe *h'rag* littéralement brûler, mot de l'arabe dialectal désignant ces jeunes qui brûlent leurs papiers pour éviter de se faire reconnaître par la police espagnole et par conséquent se faire reconduire dans leurs pays d'origine. »⁷⁸ Mais cette pratique d'effacer de quelque manière son identité va souvent encore plus loin : certains vont jusqu'à s'enlever la peau du bout des doigts avec une lame de rasoir, afin qu'on ne puisse plus les identifier par leurs empreintes.

Arrivé presque à la fin de ce chapitre on peut mentionner de plus la distinction entre les identités primaires et les identités secondaires, établie par Etienne Balibar :

⁷⁴ Laacher 2009, p.91

⁷⁵ Redouane 2008, p.18

⁷⁶ Redouane 2008, p.18

⁷⁷ <http://fr.wikipedia.org/wiki/Harraga>, consulté le 16.2.2011, 15:43

⁷⁸ Redouane 2008, p.14

[...] l'identité nationale [...] se réfléchissant à la fois dans des discours ou des récits, des croyances ou des affects et des pratiques institutionnelles, est une identité *secondaire* qui présuppose des identités primaires, de façon à s'en distinguer, à établir au-dessus d'elles et à les légitimer à ses propres fins.⁷⁹

2.3.2. Le passeport remplace l' « original »

Dans le contexte du chapitre précédent, il faut encore évoquer une autre notion : en effet, on ne peut pas dénier une certaine absurdité, créée justement par les identités « officielles » et leur légitimation par le passeport. Laacher constate que « [l]a seule identité légitime reconnue par tous les États provient du passeport et du document de voyage. »⁸⁰ Ici il faut pratiquement citer un passage des *Flüchtlingsgespräche* par Brecht, œuvre souvent citée dans notre contexte et qui montre à merveille l'absurdité de la relation entre un passeport et son possesseur :

Der Paß ist der edelste Teil von einem Menschen. Er kommt auch nicht auf so einfache Weise zustand wie ein Mensch. Ein Mensch kann überall zustandkommen, auf die leichtsinnigste Art und ohne gescheiterten Grund, aber ein Paß niemals. Dafür wird er auch anerkannt, wenn er gut ist, während ein Mensch noch so gut sein kann und doch nicht anerkannt wird.⁸¹

Et Brecht poursuit: « Man kann sagen, der Mensch ist nur der mechanische Halter eines Passes. [...] Und doch könnt man behaupten, daß der Mensch in gewisser Hinsicht notwendig für den Paß ist. »⁸²

Cette même absurdité n'est évoquée chez Kaufmann que par quelques petites phrases qu'il faut pourtant retenir. Il définit la différence entre l'état civil et la carte d'identité ainsi :

Contrairement à l'état civil, qui est une mémoire conservée par l'administration, la carte d'identité est un document attaché à la personne, dont la fonction est de prouver que celui qui le possède est bien celui qu'il prétend d'être. Bien que dans les deux cas la vérité ultime soit dans le papier, la carte d'identité est plus proche de la personne, lui collant à la

⁷⁹ Etienne Balibar, *Nous, citoyens d'Europe? Les frontières, l'Etat, le peuple*. Editions la Découverte Paris 2001, p.50 ; Balibar s'y réfère à son tour à Aleida Assmann

⁸⁰ Laacher 2007, p.86-87

⁸¹ Bertolt Brecht, *Flüchtlingsgespräche*, Suhrkamp Verlag Frankfurt am Main 1998, p.7; « Le passeport est la partie la plus noble d'un homme. Il n'est pas non plus fait d'une manière aussi simple que l'homme. Un homme peut être fait partout, de la manière la plus inconsidérée et sans vraie raison, mais un passeport jamais. En revanche, il est reconnu s'il est bon, tandis qu'un homme a beau être bon et n'est pas reconnu quand même. » - Traduction par moi-même.

⁸² Brecht 1998, p.7; « On peut dire que l'homme est seulement le support mécanique d'un passeport. [...] Et cependant on pourrait affirmer que l'homme est, vu sous un certain angle, nécessaire pour le passeport. » - Traduction par moi-même.

peau. Elle est son double. Du point de vue de l'administration, elle devient même l'original, dont la personne en chair et en os n'est qu'un double.⁸³

Une différenciation similaire se trouve chez Eva Horn qui constate que justement les termes français *passport* et *carte d'identité* exprimaient les deux conceptions différentes : les passeports étaient autrefois une sorte de laissez-passer, de d'autorisation de pouvoir passer quelque part, tandis que la carte d'identité se référait à la personne elle-même, son « identité », ses traits physiologiques, sa situation de famille etc. Ainsi, le passeport concernait l'espace et la carte d'identité la personne. Horn retient alors que le passeport tel que nous le connaissons aujourd'hui représente une sorte de document « à double sens » qui concerne et l'identité de la personne et l'espace où cette dernière est autorisée à entrer ou traverser.⁸⁴

Une situation toute autre est décrite par Stefan Zweig qui se plaint aussi de ce développement dont il ne pouvait encore connaître la suite et dont il ne pouvait prévoir l'étendue actuelle :

Vor 1914 hatte die Erde allen Menschen gehört. Jeder ging, wohin er wollte und blieb, solange er wollte. Es gab keine Erlaubnisse, keine Verstattungen, und ich ergötzte mich immer wieder neu an dem Erstaunen junger Menschen, sobald ich ihnen erzählte, daß ich vor 1914 nach Indien und Amerika reiste, ohne einen Paß zu besitzen oder überhaupt je gesehen zu haben. Man stieg ein und aus, ohne zu fragen und gefragt zu werden, man hatte nicht ein einziges von den hundert Papieren auszufüllen, die heute abgefordert werden. Es gab keine Permits, keine Visen, keine Belästigungen; dieselben Grenzen, die heute von Zollbeamten, Polizei, Gendarmerieposten dank des pathologischen Mißtrauens aller gegen alle in einen Drahtverhau verwandelt sind, bedeuteten nichts als symbolische Linien, die man ebenso sorglos überschritt wie den Meridian in Greenwich.⁸⁵

On peut déduire de tout cela que si on ne possède plus de passeport, on n'a plus d'identité – c'est comme si on n'existait plus... Le pire dans ce contexte est qu'en étant sans-papiers, apatride, on ne peut pratiquement plus profiter des droits de l'homme, fait aussi retenu par Reinprecht : « Ein Mensch ohne staatliche Papiere hat keine Identität als Mensch und kann

⁸³ Kaufmann 2009, p.20

⁸⁴ Horn 2002, p.27-28 ; dans le chapitre sur l'espace on y reviendra encore une fois

⁸⁵ Stefan Zweig, *Die Welt von gestern. Erinnerungen eines Europäers*, Fischer Verlag Frankfurt am Main 1975, p.294 ; « Avant 1914, la terre avait appartenu à tous les hommes. Chacun allait où il voulait et restait aussi longtemps qu'il voulait. Il n'y avait pas de permissions, pas d'autorisations, et je me délectais chaque fois de nouveau à l'étonnement des personnes jeunes lorsque je leurs racontais avoir voyagé avant 1914 en Inde et en Amérique sans posséder de passeport ou en avoir jamais vu. On montait et descendait sans demander et sans être demandé, il ne fallait remplir aucun des cent papiers qu'on demande aujourd'hui. Il n'y avait pas de permis, pas de visas, pas de harcèlement ; les mêmes frontières, qui sont aujourd'hui transformées par des douaniers, de la police, des sentinelles de la gendarmerie grâce à la méfiance de tous vis-à-vis de tous en un réseau de fer, ne signifiaient rien que des lignes symboliques qu'on passait aussi négligemment que le méridien à Greenwich. » - Traduction par moi-même.

daher nicht Träger von Menschen- und/oder Bürgerrechten sein [...]. »⁸⁶ (On peut désigner la situation comme étant assez paradoxale : celui qui aurait le plus besoin d'être protégé, de pouvoir profiter des droits de l'homme, s'en trouve presque systématiquement privé ; Agamben précise : « Es zeigt sich, dass im System des Nationalstaats die sogenannten heiligen und unveräußerlichen Menschenrechte in eben dem Moment jeden Schutzes beraubt sind, in dem sie sich nicht mehr als Rechte der Bürger eines Staates vorstellen lassen. »⁸⁷ La discussion autour de la « crise de la citoyenneté »⁸⁸ est très vive dans ce contexte ; de plus, Agamben remarque qu'on trouve une certaine ambiguïté déjà dans le titre de la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, puisqu'on y distingue justement l'homme du citoyen⁸⁹. Ainsi il réclame la dissociation des termes du « réfugié » et de celui des droits de l'homme⁹⁰, ce qui nous renvoie au terme *homo sacer* qu'a employé Agamben⁹¹ lui-même et qui est depuis souvent utilisé dans notre contexte. Il s'agit là justement des réfugiés qui sont « hors la loi » et qui ne peuvent ainsi attendre aucune protection, qui pourraient même être assassinés sans qu'on persécute l'assassin – ce qui se passe d'ailleurs par exemple lors des traversées de la Méditerranée : souvent, les passagers qui tombent à l'eau pendant des turbulences ne sont pas sauvés, comme nous allons le voir également dans *Ulysse from Bagdad* ; et il faut mentionner ici des institutions comme Frontex jouant un rôle plus que douteux dans ce contexte.)

2.3.3. La question de l'espace

Le sujet de la migration en général est étroitement lié à la question de l'espace, puisqu'il s'agit en simplifiant beaucoup d'un mouvement spatial. La migration clandestine ne joue pas un rôle central dans la plupart des ouvrages consultés pour ce travail, c'est la migration « légale » et pour cela plus visible qui s'y trouve au premier plan. Mais néanmoins beaucoup de constatations valent autant pour la migration en général que pour la migration clandestine.

⁸⁶ Reinprecht 2006, p.78 « Un homme sans papiers officiels n'a pas d'identité d'homme et ne peut pour cela pas disposer des droits d'homme ou de citoyen. » - Traduction par moi-même.

⁸⁷ Agamben 2001, p.27 ; « Il se trouve que, dans le système de l'état national, les droits de l'homme soi-disant sacrés et inaliénables sont privés de toute protection justement au moment où ils ne peuvent plus être considérés comme droits des citoyens d'un état. » - Traduction par moi-même.

⁸⁸ Catherine Withol de Wenden : *Kommunale Integrationspolitik : Französische Erfahrungen*, en : Wilhelm Heitmeyer (ed.) : *Die Krise der Städte*. Suhrkamp Verlag Frankfurt am Main 1998, p.377-397, ici: p.395

⁸⁹ Agamben 2001, p.27

⁹⁰ Agamben 2001, p.29

⁹¹ voir Giorgio Agamben, *Homo sacer. Die souveräne Macht und das nackte Leben*, Suhrkamp Verlag Frankfurt am Main 2002

Une grande partie de ce chapitre sera consacrée à deux concepts concernant l'espace, notamment le concept des hétérotopies de Michel Foucault et celui des non-lieux qu'on pourrait qualifier d'ajout complémentaire du premier, développé par Marc Augé ; d'abord, dans une partie plus petite, d'autres approches de la question spatiale ou « socio-spatiale » seront examinées. Leur importance à l'égard de nos deux romans sera montrée dans l'analyse littéraire occupant la deuxième moitié de ce travail.

Dans la littérature secondaire - qu'elle s'oriente vers la science littéraire ou vers d'autres sciences telle que la sociologie, le droit, les *cultural studies* ou les sciences politiques pour donner seulement quelques exemples - la question de l'espace, des lieux, du positionnement, tout court : la question spatiale y est *largement* traitée. Des formules comme « espace intermédiaire » pour désigner l'espace vital des migrants (et alors aussi des clandestins) sont souvent reprises et se trouvent indépendamment chez des auteurs et dans des livres différents. Déjà le titre *Der Zwischenraum als Lebenswelt : 'Sans-Papiers' in der Schweiz* contient aussi cette notion ou idée en effet très répandue de *l'espace intermédiaire*. Wesselhöft parle aussi de « Zwischenraum » et d'une non-appartenance traumatisante (« traumatische Ortlosigkeit ») en se référant à l'œuvre de Régine Robin, qui, à son tour, emploie les termes « entre-deux » et « hors-lieu »⁹².

Harel constate que la question de l'espace est étroitement liée au domaine migrant en désignant la « réflexion sur l'espace propre aux sujets dits migrants »⁹³. Il souligne l'importance d'*appartenir* à un lieu :

Et le fait d'habiter un lieu permet aussi de nommer la honte, l'envie, la peur, formes fragiles de la conscience de soi. Car c'est bien de cette fragilité qu'il est question à propos de la migration. Ne pas savoir où on loge, ne pas savoir de quoi demain sera fait, voilà une terrible casualité narrative qui n'a rien avoir avec les sempiternelles idylles de la quête identitaire et du récit de soi. [...] L'affect détermine la façon dont un sujet crée un espace potentiel de manière à se situer en un lieu-dit.⁹⁴

Ainsi Harel met l'état psychique en relation avec la capacité d'habiter un lieu ce qui renvoie en fait à la faculté de « s'imposer », d'être *présent*, d'affirmer son existence devant d'autres et aussi devant soi-même. Cela rappelle aussi les sans-papiers occupant des lieux publics afin de se rendre visibles, comme c'était le cas de l'occupation de Saint-Bernard. La citation de Harel différencie aussi très clairement (pourtant sans l'avoir intentionné) la littérature « de la

⁹² Wesselhöft 2006, p.353

⁹³ Harel 2005, p.54

⁹⁴ Harel 2005, p.55

migration » et l'éventuel sub-genre qu'est la littérature mettant en scène des clandestins : dans la première, il s'agit plutôt de vivre entre deux cultures, de trouver son appartenance, son identité dans un sens plus léger que le sens si existentiel que cela revêt pour les clandestins.

Laacher souligne aussi « une autre épreuve [...] d'une grande importance pour comprendre la mobilité et l'immobilité du clandestin, celle du rapport au temps et à l'espace. »⁹⁵ Ce rapport ou ce lien est bien différent de celui des « réguliers », il s'agit d'un ordre en fait bouleversé : « [...] [C]e chamboulement du rapport au temps et à l'espace tire sa cause principale de l'incertitude permanente liée aux déplacements incessants. »⁹⁶ De plus, l'appartenance à un lieu est même constitutive pour la situation du clandestin (au moins c'est ainsi que je l'ai interprété) :

[...] [U]n migrant clandestin est celui dont la présence illégitime oblige à une fausse invisibilité et à une perpétuelle mobilité qui constitue, de loin, son activité essentielle. Il est celui qui tient son identité sociale et son identification collective de la qualité des espaces dans lesquels il circule [...].⁹⁷

Laacher souligne qu'«[u]n clandestin est celui dont on signale la présence par un 'il se cache là-bas' ou 'il habite dans un jungle' », qui se trouve « 'près du port' ou 'en face du quai' »⁹⁸. Situation paradoxale : les demeures des clandestins sont pourtant des « espaces [...] n'ont rien de clandestin »⁹⁹. Selon Laacher, le clandestin, doublement exclu, est « un déplacé de l'espace »¹⁰⁰.

Klaus Müller-Richter et Ramona Uritescu-Lombard définissent dans la préface de leur anthologie (dont le titre *Imaginäre Topographien : Migration und Verortung* montre aussi l'importance accordée à la question spatiale, autant au sens métaphorique qu'au sens propre) la migration comme paradigme de la modernité¹⁰¹ ; Wolfgang Asholt et Marie-Claire Hooch-Demarle constatent un phénomène similaire, ils parlent notamment de la *non-appartenance* devenue paradigmatique dans notre monde : « La littérature sans domicile fixe, ce 'paradigme de l'existence de l'homme moderne, tentant une ultime appropriation poétique dans un monde de dépropriation' [...] »¹⁰². Tout cela rappelle tout de suite la « transzendente

⁹⁵ Laacher 2007, p.75

⁹⁶ Laacher 2007, p.77

⁹⁷ Laacher 2007, p.90

⁹⁸ Laacher 2007, p.90

⁹⁹ Laacher 2007, p.91

¹⁰⁰ Laacher 2007, p.204

¹⁰¹ Klaus Müller-Richter/Ramona Uritescu-Lombard, Préface, en : *Imaginäre Topographien : Migration und Verortung*. transcript Verlag Bielefeld 2007, p.7

¹⁰² Asholt/Hooch-Demarle 2010, p.x

Obdachlosigkeit » de Georg Lukács – ainsi on pourrait, assez polématiquement, parler du migrant comme étant le paradigme de l'homme moderne. Le but de l'anthologie de Müller-Richter et Uritescu-Lombard est de « redéfinir la migration comme mouvement à plusieurs directions dans l'espace et à travers le temps »¹⁰³. La constatation suivante vaut surtout pour *Ahmed de Bourgogne*, comme nous allons voir : « [...] far from describing a unidirectional trajectory between a clear point of departure and an unproblematic point of arrival, the movement of migration turns out to be repetitive, intermittent, circular, or asymmetrical. »¹⁰⁴

L'anthologie *Littérature(s) sans domicile fixe* (dont le titre se réfère aussi clairement à un positionnement spatial) se concentre uniquement sur le positionnement de la littérature « de la migration ». Il est clair qu'il s'agit là aussi d'une métaphore, mais l'espace réel y joue aussi un rôle significatif. On y apprend que la « littérature sans domicile fixe » évoque d'abord immanquablement des auteurs d'origine, de langue et de culture étrangères et une littérature venue [...] dans un pays d'accueil qui [...] la considère comme « un-heimisch », sans domicile fixe »¹⁰⁵. Ainsi on pense d'abord à une littérature qui est jugée selon l'appartenance nationale, pour ainsi dire il s'agit de littératures nationales. Les auteurs retiennent que ce n'est pas ainsi qu'ils comprennent cette expression eux-mêmes ; ils se réfèrent plutôt à Hannah Arendt qui a employé l'expression d'une « littérature de la *dé-solation*, du non-enracinement »¹⁰⁶. Les auteurs distinguent trois époques d'une telle littérature : la première époque aurait eu lieu pendant le XIX^e siècle lorsque l'Europe était encore « en quête d'elle-même », comme le retient Hooock-Demarle¹⁰⁷. Les nations étaient en train de naître, mais en même temps on peut parler d'une attitude cosmopolite qui persistera jusqu'à la Première Guerre Mondiale qui y mettait un point final. Hooock-Demarle cite Zweig, Rilke ou bien Apollinaire comme exemples d'une telle littérature cosmopolite et « transnationale », alors sans domicile fixe pour reprendre l'expression. La deuxième époque de ce type de littérature (qui diffère quand même assez de la première) naît à la fin de la Première Guerre Mondiale vers 1917/18 ; un exemple donné ici est Vladimir Nabokov qui fuyait la Révolution d'Octobre et qui changeait ensuite

¹⁰³ Müller-Richter/Uritescu-Lombard 2007, p.8 ; « [to] redefine migration as a multidirectional [...] movement in space and time [...] », traduction par moi-même

¹⁰⁴ Müller-Richter/Uritescu-Lombard 2007, p.8 ; « [...] loin de décrire un trajet unidirectionnel entre un point de départ clair et un point d'arrivée non problématique, le mouvement de la migration se révèle être répétitif, intermittent, circulaire, ou asymétrique. » - Traduction par moi-même.

¹⁰⁵ Wolfgang Asholt, Marie-Claire Hooock-Demarle, Introduction, en : Wolfgang Asholt/Marie-Claire Hooock-Demarle/Linda Koiran/Katja Schubert (Ed.) : *Littérature(s) sans domicile fixe. Literatur(en) ohne festen Wohnsitz*. Narr Francke Attempto Verlag Tübingen 2010, p.vii-x, ici : p.vii

¹⁰⁶ Asholt/Hooock-Demarle 2010, p.vii

¹⁰⁷ Asholt/Hooock-Demarle 2010, p.vii

« avec les lieux aussi les langues »¹⁰⁸. Ce développement se prolonge, s'aggrave encore grâce aux dictatures fascistes, et Hooock-Demarle, employant le terme « dé-domiciliation », retient que cette période durera encore jusqu'à la fin de la Guerre Froide¹⁰⁹. C'est alors la littérature d'exil qui est en question et pour laquelle l'expression « sans domicile fixe » est aussi proposée.

La troisième période ou le troisième type de cette littérature « SDF » est alors la littérature venant des anciennes colonies anglaises ou françaises, et le mot-clé donné ici est la formule de l'« Empire who writes back », utilisée par Bill Ashcroft. Là encore une des caractéristiques est le mouvement vers le centre, où la périphérie – les colonies et leurs cultures – devient de plus en plus présente¹¹⁰. Les auteurs produisant une telle littérature « SDF » doivent trouver une langue, et cela veut dire aussi qu'ils sont forcés de « trouver [leur] place dans un espace qui [...] [leur] devient familier [...] ». »¹¹¹

Tout cela ne vaut pas tout à fait pour nos deux romans, mais on pourrait plaider quand même pour un emploi possible du terme « littérature sans domicile fixe » dans le contexte de la migration clandestine ; même si les auteurs ne se réfèrent pas explicitement à celle-ci, l'emploi de ce terme paraît pleinement justifié. Il est clair qu'un récit authentique d'une personne, d'un auteur concerné « mérite » plus d'être classifié de cette manière. On pourrait dire que *Ahmed de Bourgogne* fait plus partie de ce genre de littérature qu'*Ulysse from Bagdad*. Mais il faudrait aussi tenir compte du sujet traité dans les romans, notamment la migration clandestine, pour opérer telle ou telle classification. (C'est la même question concernant la littérature « de la migration » en général, comme nous l'avons vu.)

L'idée initiale du projet est justement de positionner la littérature en question non pas seulement de manière topographique et géopolitique, mais de mettre au centre les *mouvements* qui permettent une confrontation de cultures, langues et histoires différentes¹¹²; les auteurs citent à leur tour un autre auteur de l'anthologie, Immacolata Amodeo, qui ne rejette pas totalement la notion du « lieu » dans ce contexte en proposant justement la notion d'une

¹⁰⁸ Asholt/Hooock-Demarle 2010, p.viii

¹⁰⁹ Asholt/Hooock-Demarle 2010, p.viii

¹¹⁰ Asholt/Hooock-Demarle 2010, p.viii

¹¹¹ Asholt/Hooock-Demarle 2010, p.viii

¹¹² Linda Koiran, Katja Schubert, Vorwort, en : Wolfgang Asholt/Marie-Claire Hooock-Demarle/Linda Koiran/Katja Schubert (Ed.) : Littérature(s) sans domicile fixe. Literatur(en) ohne festen Wohnsitz. Narr Francke Attempto Verlag Tübingen 2010, p.xi-xv, ici : p.xi

« produktiven Ortlosigkeit », d'une « non-appartenance spatiale productive ou productrice »¹¹³.

Un autre aspect essentiel pour nous est la notion du temps jouant aussi un rôle important dans le contexte des hétérotopies. Cette « dimension [...] se trouve sous des aspects divers au cœur même du questionnement sur la littérature sans domicile fixe : soit que, de par la mobilité de l'auteur, présent et passé soient provisoirement suspendus [...] »¹¹⁴. On y reviendra encore une fois dans l'analyse littéraire.

Il est d'ailleurs intéressant de voir que notre monde – grâce à la *mondialisation* si propagée – est avant tout marqué par la libre circulation : la circulation des biens, de la communication et aussi des personnes ; notre ère est, d'un côté, celle des « *globetrotters* ». Il est d'autant plus remarquable que de l'autre côté, dans ce même monde, les visas, l'entrée légale jouent en même temps un rôle si fondamental. Bauman souligne la non-appartenance à un territoire spécifique que les « *globetrotters* » partagent avec les réfugiés¹¹⁵ – un point de vue très intéressant, puisque les premiers appartiennent à une élite, tandis que les derniers sont les « *parias* » du monde moderne.

Bauman (qui déclare d'ailleurs que le 11 septembre 2001 constitue d'une certaine manière la fin symbolique de l'« ère de l'espace » - « *a symbolic end of the era of space* »¹¹⁶) parle de « *displaced persons* »¹¹⁷ ; il appelle même les régions frontalières des « *fabriques de déplacement* » : « *Frontier-lands of all times have been known as, simultaneously, factories of displacement and recycling plants for the displaced.* »¹¹⁸ Et tandis qu'on pourrait décrire le phénomène de la migration – en simplifiant beaucoup – comme changement de lieu, comme mouvement de A à B, Bauman retient justement le contraire :

They don't *change* places ; they *lose* a place on earth, they are catapulted into a nowhere, into Marc Augé's 'non-lieux' or Garreau's 'nowherevilles', into Michel Foucault's 'Narrenschiffe' [...] or [...] into a desert, that by definition *uninhabited* land, a land resentful of humans and seldom visited by them.¹¹⁹

¹¹³ Koiran/Schubert 2010, p.xii

¹¹⁴ Asholt/Hoock-Demarle 2010, p.ix

¹¹⁵ Bauman 2002, p.114

¹¹⁶ Bauman 2002, p.87

¹¹⁷ Bauman 2002, p.110

¹¹⁸ Bauman 2002, p.110 ; « Les régions frontalières ont toujours été des fabriques de déplacement, et en même temps des lieux de recyclage des personnes déplacées. » - Traduction par moi-même.

¹¹⁹ Bauman 2002, p.112 ; « Ils ne *changent* pas de lieu ; ils *perdent* un espace sur terre, ils sont catapultés dans un *no man's land*, aux 'non-lieux' de Marc Augé ou dans les 'nowherevilles' de Garreau, aux 'bateaux de fous' de Michel Foucault [...] ou [...] dans un désert, un lieu per definitionem *inhabitable*, un pays en colère contre les êtres humains et peu visité par ces derniers. » - Traduction par moi-même.

Bauman associe de plus l'existence des « apatrides » à l'émergence de l'état national « moderne » : « The advent of the modern state coincided with the emergence of the 'stateless person', the *sans papiers*, and the idea of *unwertes Leben*, the latter-day incarnation of the ancient institution of *homo sacer* [...]. »¹²⁰

Eva Horn, employant la même formule que Bauman, « displaced persons », parle aussi de *personnes déplacées* qui se trouvent au « faux lieu ». Elle voit aussi un lien entre ce développement et les « temps modernes », mais selon elle cela n'est pas dû à l'émergence de l'état moderne, mais à l'invention du *passport* moderne : « [...] diese Verknüpfung, eine Person an einen Raum zu binden, eine Identität ebenso festzuschreiben wie deren rechtmäßige Verortung, ist die primäre und historisch außerordentlich einschneidende Funktion des Passes. »¹²¹ Elle souligne alors que ce « déplacement » n'existe que grâce au *passport* moderne dont nous avons déjà parlé et dont Horn déclare qu'il représente un document « à double sens », comme nous l'avons déjà entendu. Il est important de voir que ce lien d'une personne avec un lieu, cet attachement de l'identité à un lieu existe alors depuis l'instauration du *passport* moderne. Ainsi, les *apatrides* n'existent pas depuis l'existence d'états nationaux : « Staatenlose, vom Schutz des Staates Entblößte, gibt es nicht, seit es Staaten, sondern erst, seit es Pässe im modernen Sinn gibt. »¹²² Horn déclare de plus que l'exil (qu'elle définit aussi comme « reines Defizit », un « déficit pur ») en tant que tel appartient déjà à la catégorie du « non-lieu » (« Un-Ort »), de l'hétérotopie, en représentant une sorte de « Zwischenwelt », d'espace intermédiaire¹²³. Le clandestin subit une dislocation, une délocalisation (« Ent-Ortung »¹²⁴). Ainsi l'espace vital des clandestins, des immigrés en général est *per definitionem* le non-lieu, indépendamment d'où ils résident ou séjournent vraiment. Cela signifierait qu'il n'est pas nécessaire d'examiner cette question de plus près, mais bien sûr la question de l'espace reste néanmoins très intéressante pour nous.

Christiane Albert constate que les lieux décrits dans des livres appartenant à la littérature de l'immigration se ressemblent souvent, il s'agit d'un même type de lieu :

¹²⁰ Bauman 2002, p.108 ; « Le surgissement de l'état moderne coïncide avec l'émergence du 'stateless person', du *sans-papiers*, de l'idée de *unwertes Leben*, l'incarnation moderne de l'ancienne institution du *homo sacer* [...]. » - Traduction par moi-même.

¹²¹ Horn 2002, p.28 ; « [...] ce lien entre une personne et un espace, cette fixation d'une identité ainsi que son inscription légale dans un lieu, tout cela est la fonction primaire et - du point de vue historique - exceptionnellement - radicale du *passport*. » - Traduction par moi-même.

¹²² Horn 2002, p.28

¹²³ Horn 2002, p.32-33

¹²⁴ Horn 2002, p.36

[...] la plupart des personnages des romans de l'immigration vivent dans des espaces très marqués socialement et réservés à des populations marginalisées [...] et, d'une manière générale, leurs logements sont insalubres et souvent délabrés. L'exclusion sociale apparaît donc comme une constante dans la représentation des personnages d'immigrés [...].¹²⁵

Cela vaut aussi d'autant plus pour les romans parlant des clandestins où ce sont aussi les lieux qui correspondent au statut des protagonistes dans la société. Reinprecht retient à peu près la même chose, mais examine le phénomène quasiment de l'autre côté :

Der Effekt der Umwandlung von unerwünschten Asylwerbern zu Illegalen geht Hand in Hand mit deren zunehmender *Unsichtbarmachung*, die sich in der Verwahrung in heterotopischen Orten wie Lager – Wartezone – Schubhaft anbahnt, jedoch im Zustand der Illegalität vervollkommen.¹²⁶

Marvin Chlada affirme que les hétérotopies jouent aussi un rôle dans le monde des migrants en général, mais il se réfère en fait uniquement aux hétérotopies *illusoires* : cela fait penser aux mondes que les migrants, loin de leur patrie, « créent » en parlant de leurs pays, en s'échangeant et en se souvenant collectivement de tout ce qu'ils ont dû quitter. Ainsi ils créent certains mondes illusoires, pourrait-on dire, selon Foucault alors des hétérotopies illusoires. Chlada constate : « Inzwischen hat mit der Heterotopologie die Kategorie 'Illusion' Einzug in die Migrantenforschung gefunden [...]. »¹²⁷ Il se réfère de plus à María do Mar Castro Varela qui évoque à son tour une autre notion :

Räume, in denen sich Migrantinnen treffen, haftet etwas Irreales an. Sie sind Illusionsheterotopien. Sie sind paradisiach, denn hier wird Vielfältigkeit gelebt, die im Außen des Alltags unter dem Verdikt der Eindeutigkeit erstickt wird. [...] Sie sind paradisiach, weil hier Selbsterfindung stattfindet.¹²⁸

¹²⁵ Albert 2005, p.96

¹²⁶ Reinprecht 2006, p.72; « L'effet de la transformation de demandeurs d'asile à illégaux va avec le fait de rendre ces mêmes de plus en plus invisibles ; cela s'ébauche par la mise en dépôt dans des lieux hétérotopiques comme les camps de rétention – la zone d'attente – le maintien administratif et est perfectionné dans l'état de l'illégalité. » - Traduction par moi-même.

¹²⁷ Marvin Chlada: Heterotopie und Erfahrung. Abriss der Heterotopologie nach Michel Foucault, Alibri Verlag Aschaffenburg 2005, p.86 ; « Entretemps, avec la hétérotopologie, la catégorie 'illusion' a fait son entrée dans les recherches dans le domaine des migrants [...]. » - Traduction par moi-même.

¹²⁸ Maria do Mar Castro Varela, Migrantinnen und Utopische Visionen. Eine interdisziplinäre Annäherung, en : Psychologie und Gesellschaftskritik, Heft 91, 23. Jahrgang, Nr. 3/1999, p.76-89, ici : p.83 f., cité d'après Chlada 2005, p.86-87 ; « Un côté irréel est inhérent aux lieux dans lesquels les migrantes se rencontrent. Il s'agit d'hétérotopies illusoires. Ils sont paradisiaques, parce qu'ici la diversité est vécue, qui, dans l'extérieur de la quotidienneté, est étouffée sous le verdict de la netteté. [...] Ils sont paradisiaques, parce qu'ici l'invention de soi a lieu. » - Traduction par moi-même.

Dans ce contexte on peut encore mentionner l'expression « dwelling in displacement », « demeurer dans la dislocation » s'effectuant dans la diaspora¹²⁹, expression qu'on peut facilement associer à la migration en général.

Tout cela est évoqué parce qu'il paraît fondamental de montrer à quel point le positionnement spatial joue un rôle concernant cette littérature, ou le phénomène de la migration en général. Maintenant nous examinerons deux concepts très importants pour ce travail : le concept des hétérotopies et celui des non-lieux.

a. Les hétérotopies d'après Foucault¹³⁰

Foucault constate au début de la conférence ayant eu lieu en 1967 et pendant laquelle il avait pour la première fois parlé des hétérotopies que « l'époque actuelle serait peut-être plutôt l'époque de l'espace »¹³¹, à la différence du XIX^e siècle. Ensuite il esquisse brièvement l'histoire de l'espace dans la pensée ou tradition occidentale en commençant par le Moyen Age : selon lui, l'espace « était au Moyen Age un ensemble hiérarchisé de lieux : lieux sacrés et lieux profanes, lieux protégés et lieux au contraire ouverts et sans défense, lieux urbains et lieux campagnards (voilà pour la vie réelle des hommes) »¹³² ; quant à l'espace cosmologique, il y avait aussi une hiérarchie entre les lieux célestes et les lieux terrestres. Pour conclure, Foucault appelle l'espace médiéval donc un « espace de localisation », lequel a été quasiment ouvert par le travail accompli par Galilée qui, en constituant un « espace infini, et infiniment ouvert », avait dissout l'espace médiéval de manière qu'« à partir de Galilée [...] l'étendue se substitue à la localisation »¹³³. Cette évolution de conceptions spatiales a continué de sorte qu'aujourd'hui nous avons affaire à un espace ou un concept spatial dit « d'emplacement, [...] défini par les relations de voisinage entre points ou éléments »¹³⁴ et jouant un rôle d'un côté dans le domaine du technique, mais surtout, selon Foucault, dans des questions démographiques¹³⁵.

¹²⁹ Helmuth Berking, *Raumtheoretische Paradoxien im Globalisierungsdiskurs*, en : Helmuth Berking (ed.) : *Die Macht des Lokalen in einer Welt ohne Grenzen*, Campus-Verlag Frankfurt am Main 2006, p.7-22, ici: p.14

¹³⁰ Michel Foucault, *Des espaces autres*, en : Michel Foucault : *Dits et écrits 1954-1988*. Edition établie sous la direction de Daniel Defert et François Ewald. Tome IV 1980-1988, Paris Gallimard 1994, p.752-762

¹³¹ Foucault 1994, p.752

¹³² Foucault 1994, p.753

¹³³ Foucault 1994, p.753

¹³⁴ Foucault 1994, p.753

¹³⁵ Cela renvoie déjà au concept de biopolitique aussi important dans ce contexte, mis en valeur dans le mémoire d'Astrid-Marie Reinprecht.

Foucault constate que l'espace, de nos jours, n'est toujours pas ce qu'il appelle « désacralisé », à la différence du temps :

Et peut-être notre vie est-elle encore commandée par un certain nombre d'oppositions auxquelles on ne peut pas toucher, auxquelles l'institution et la pratique n'ont pas encore osé porter atteinte : des oppositions que nous admettons comme toutes données : par exemple, entre l'espace privé et l'espace public, entre l'espace de la famille et l'espace social, entre l'espace culturel et l'espace utile, entre l'espace de loisirs et l'espace de travail; toutes sont animées encore par une sourde sacralisation.¹³⁶

Tout cela peut-être vu comme une forme de prélude à ce qui est maintenant d'un intérêt fondamental pour ce travail. A ce point Foucault mentionne les analyses de Bachelard qu'il juge capitales pour des considérations telles que celles qu'il vient d'exposer dans ce contexte. Mais en même temps il retient qu'elles touchent avant tout à « l'espace du dedans » et déclare qu'il s'appuie quant aux hétérotopies – qu'il n'a à ce point pas encore évoquées – avant tout sur « l'espace du dehors » que nous habitons aussi (comme l'espace du dedans) et qui n'est pas « une sorte de vide » mais un « ensemble de relations qui définissent des emplacements irréductibles les uns aux autres et absolument non superposables »¹³⁷. En simplifiant on pourrait donc dire que le monde se constitue en plusieurs emplacements, et Foucault s'intéresse parmi eux surtout à ceux « qui ont la curieuse propriété d'être en rapport avec tous les autres emplacements, mais sur un mode tel qu'ils suspendent, neutralisent ou inversent l'ensemble des rapports qui se trouvent, par eux, désignés, reflétés ou réfléchis »¹³⁸. Il parle donc des « espaces [...] qui sont en liaison avec tous les autres, qui contredisent pourtant tous les autres emplacements [...] » et parmi lesquels il différencie deux groupes¹³⁹. Avec cette différenciation nous passons maintenant aux hétérotopies proprement dites. Foucault distingue en premier lieu les utopies, qui sont des « emplacements sans lieu réel », donc des espaces irréels, auxquelles il oppose des lieux existant « probablement dans toute culture »¹⁴⁰, qui sont bien réels mais qui représentent de quelque manière

des contre-emplacements, sortes d'utopies effectivement réalisées dans lesquelles [...] tous les autres emplacements réels que l'on peut trouver à l'intérieur de la culture sont à la fois représentés, contestés et inversés, des sortes de lieux qui sont hors de tous les lieux, bien que pourtant ils soient effectivement localisables.¹⁴¹

¹³⁶ Foucault 1994

¹³⁷ Foucault 1994, p.754-755

¹³⁸ Foucault 1994, p.755

¹³⁹ Foucault 1994, p.755

¹⁴⁰ Foucault 1994, p.755

¹⁴¹ Foucault 1994, p.755-756

Foucault les nomme à la différence des utopies les hétérotopies¹⁴². (Cela n'a rien à faire avec ce chapitre, mais il est quand même « curieux » que Simon Harel parle justement d'une « nouvelle utopie » en désignant « le *trans* »¹⁴³, un mot très souvent employé dans le contexte migratoire.)

La première caractéristique des hétérotopies serait le fait qu'il ne soit selon toute probabilité aucune société *sans* hétérotopie ; mais, en même temps, il n'existe pas un principe universel selon lequel se constituent les hétérotopies. Les manifestations en sont donc assez diversifiées, mais on peut quand même distinguer deux grands groupes : d'abord ce que Foucault appelle les « hétérotopies de crise » qu'on trouve dans les sociétés « primitives »¹⁴⁴. Il s'agit-là donc de lieux tabous et réservés aux personnes « en état de crise », comme par exemple des femmes ayant leurs menstruations, des femmes accouchant, des adolescents, des personnes âgées¹⁴⁵. Foucault constate que dans nos sociétés dites « civilisées », ces lieux, ces hétérotopies de crise sont en train de disparaître. Au XIX^e siècle, le collège ou bien le service militaire offraient la possibilité de placer les adolescents de quelque manière en dehors de la famille. Et il faudrait interpréter le voyage des noces, usage encore courant aujourd'hui, aussi dans ce contexte-là : « La défloration de la jeune fille ne pouvait avoir lieu 'nulle part' et, à ce moment-là, le train, l'hôtel du voyage de noces, c'était bien ce lieu de nulle part, cette hétérotopie sans repères géographiques. »¹⁴⁶

Ces hétérotopies sont pour ainsi dire remplacées dans nos sociétés par le deuxième type, notamment l'hétérotopie « de déviation » réservées aux personnes qui ne se comportent pas « comme il faut », qui ne correspondent donc pas à la norme¹⁴⁷. Les exemples donnés ici sont les asiles psychiatriques, les maisons de repos, les prisons et aussi les maisons de retraite. Ces dernières occupent, selon Foucault, une position entre les hétérotopies de crise et celles de déviation, la vieillesse n'étant pas seulement une crise, mais aussi une déviation : elle est aussi caractérisée par l'oisiveté, ce qui représente, selon Foucault, une déviation dans les sociétés de loisir comme la nôtre¹⁴⁸. Selon moi, on pourrait y rajouter que l'oisiveté est aussi une déviation dans nos sociétés parce que ces dernières sont des sociétés compétitives, fondées sur les principes de la réussite où on se méfie presque de l'oisiveté. Et, de plus, une des « vertus »

¹⁴² Foucault 1994, p.756

¹⁴³ Harel 2005, p.43

¹⁴⁴ Foucault 1994, p.756

¹⁴⁵ Foucault 1994, p.756.757

¹⁴⁶ Foucault 1994, p.757

¹⁴⁷ Foucault 1994, p.757

¹⁴⁸ Foucault 1994, p.757

les plus recherchées est justement la jeunesse qu'on essaie de prolonger aussi longtemps que possible ; en même temps, la mort est de plus en plus chassée, pour cela il est aussi nécessaire de placer les personnes âgées hors de vue afin qu'elles ne rappellent pas aux autres leur propre mortalité.

Le sujet de la mort me mène à la deuxième caractéristique des hétérotopies ou plutôt de leur description : Foucault précise que chaque hétérotopie fonctionne d'une certaine manière qui se trouve en interaction avec la société et qu'elle est, pour cela, aussi influencée par cette dernière. Ainsi, le fonctionnement d'une hétérotopie peut changer avec le temps. L'exemple donné par Foucault est l'hétérotopie du cimetière (qu'il classe de « curieuse »), notamment le cimetière dans la tradition occidentale où il a « pratiquement toujours existé »¹⁴⁹. Il était normalement construit auprès de l'église, au centre ville alors. Les tombes étaient organisées hiérarchiquement : une grande partie du peuple était enterrée dans les charniers, les tombes individuelles étaient réservées aux riches et aux aristocrates ; les tombes les plus importantes étaient placées à l'intérieur même de l'église. Le caractère des cimetières et aussi leur organisation ont changé depuis cette époque et, « curieusement, c'est à l'époque où la civilisation est devenue, comme on dit très grossièrement, 'athée' que la culture occidentale a inauguré ce qu'on appelle le culte des morts »¹⁵⁰ - cela se passe environ à la fin du XVIII^e siècle.

Jusque là, le corps mort, la dépouille mortelle, pouvait être négligé. Mais « à partir du moment où l'on n'est plus très sûr d'avoir une âme, que le corps ressuscitera, il faut peut-être porter beaucoup plus d'attention à cette dépouille mortelle, qui est finalement la seule trace de notre existence parmi le monde et parmi les mots. »¹⁵¹ Ce développement avait donc pour conséquence qu'on accordait en même temps plus d'importance aux tombes ; désormais, chacun aurait un cercueil à soi, et normalement on ne trouve plus de charnier.

En même temps, un autre développement avait lieu : « Corrélativement à cette individualisation de la mort et à l'appropriation bourgeoise du cimetière est née une hantise de la mort comme 'maladie'. »¹⁵² On craignait que la proximité des cimetières ne soit quasiment contagieuse, et dorénavant les cimetières n'étaient plus placés au centre-ville, mais dans les faubourgs.

¹⁴⁹ Foucault 1994, p.757

¹⁵⁰ Foucault 1994, p.758

¹⁵¹ Foucault 1994, p.758

¹⁵² Foucault 1994, p.758

Le troisième principe concerne le fait qu'une hétérotopie peut contenir plusieurs espaces qui ne sont en réalité pas compatibles : cela est le cas du théâtre ou du cinéma, qui montrent des lieux pour ainsi dire irréels, tandis qu'ils s'agit, quant au cadre, d'un lieu réel, notamment de la salle¹⁵³. La plus ancienne hétérotopie réalisant cette caractéristique est celui du jardin traditionnel en Orient¹⁵⁴ ; on ne s'attardera pas sur ce point, parce qu'il est négligeable pour nous dans notre projet.

Plus important est le quatrième principe concernant le fait que dans les hétérotopies, souvent aussi le temps est soumis à un autre fonctionnement et d'autres paramètres que dans des lieux « non-hétérotopiques ». Foucault parle d'un « découpage du temps » et introduit, parallèlement à l'expression de l'hétérotopie, celle de « l'hétérochronie »¹⁵⁵. Il constate que les hétérotopies « ouvrent » pour ainsi dire ces hétérochronies ; selon lui, une « hétérotopie se met à fonctionner à plein lorsque les hommes se trouvent dans une sorte de rupture absolue avec leur temps traditionnel »¹⁵⁶. Le premier exemple donné ici est encore une fois le cimetière, « puisque le cimetière commence avec cette étrange hétérochronie qu'est, pour un individu, la perte de la vie, et cette quasi éternité où il ne cesse pas de se dissoudre et de s'effacer. »¹⁵⁷

Les autres exemples donnés par Foucault – le musée et la bibliothèque comme lieux d'accumulation absolue de temps et les fêtes et les foires comme le plus passager qui soit (autre exemple donné : les colonies de vacances)¹⁵⁸ – ne sont pas d'un grand intérêt pour nous. D'autant plus important est le cinquième principe qui concerne l'isolement des hétérotopies. « Les hétérotopies supposent toujours un système d'ouverture et de fermeture qui, à la fois, les isole et les rend pénétrables. »¹⁵⁹ On ne peut pas y entrer « comme ça », ou bien on ne peut pas en sortir tout simplement comme c'est le cas dans une caserne ou dans une prison. Quant à l'accessibilité : il faut avoir la permission d'entrer, et souvent on doit se conformer à des rites afin d'y accéder. Il s'agit dans certains cas de rites de purification, entraînant parfois une dimension religieuse : dans les hammams musulmans, il s'agit selon Foucault d'une « purification mi-religieuse, mi-hygiénique »¹⁶⁰, à l'opposition des saunas en

¹⁵³ Foucault 1994, p.758

¹⁵⁴ Foucault 1994, p.758-759

¹⁵⁵ Foucault 1994, p.759

¹⁵⁶ Foucault 1994, p.759

¹⁵⁷ Foucault 1994, p.759

¹⁵⁸ Foucault 1994, p.759-760

¹⁵⁹ Foucault 1994, p.760

¹⁶⁰ Foucault 1994, p.760

Scandinavie où la purification concerne uniquement le corps et non pas l'esprit. On verra dans quelle mesure cela joue un rôle pour nous.

Le dernier principe fixé ou plutôt constaté par Foucault est la fonction qu'a un lieu hétérotopique. Là aussi, on peut distinguer deux extrêmes : d'un côté une hétérotopie peut représenter un lieu illusoire, qui rend en même temps visible l'illusion de tout lieu humain – l'exemple donné ici est le bordel sous forme des « fameuses maisons closes »¹⁶¹. La possibilité opposée est celle d'un espace de compensation, où la vie humaine se trouve absolument réglée comme nulle part ailleurs ; Foucault parle même de « perfection humaine » qui y est atteinte comme autrefois dans les colonies jésuites en Amérique latine¹⁶².

Finalement, la dernière chose évoquée par Foucault est le bateau qu'il décrit comme « hétérotopie par excellence », puisqu'il s'agit en effet d'un vrai « lieu sans lieu »¹⁶³.

b. Les non-lieux d'après Marc Augé

Avant de parler des non-lieux, il faut d'abord expliquer ce qu'est un lieu, selon Marc Augé. Un lieu, à l'opposition d'un non-lieu, est ce qu'il appelle un « lieu anthropologique », une « construction concrète et symbolique de l'espace »¹⁶⁴. Pour les définir, on doit savoir que « [c]es lieux ont au moins trois caractères communs. »¹⁶⁵ Ils sont donc, pour préciser, « identitaires, relationnels et historiques. »¹⁶⁶

Concernant le trait « identitaire », Augé se réfère tout d'abord au lieu de naissance, puisque « naître en un lieu », c'est aussi « être assigné à résidence », et ainsi « le lieu de naissance est constitutif de l'identité individuelle »¹⁶⁷. Cette conception d'identité et ses constitutifs ne sera pas discutée ici, puisque ce trait nous importe peu. « Relationnel » peut être compris tout simplement comme la relation qu'on a ou qu'on développe avec un lieu. Si on reprend l'exemple du lieu de naissance qui fonctionne comme lieu identitaire, la notion du « relationnel » va presque de soi, pourrait-on dire. En simplifiant, il s'agit là de la relation

¹⁶¹ Foucault 1994, p.761

¹⁶² Foucault 1994, p.761

¹⁶³ Foucault 1994, p.762

¹⁶⁴ Marc Augé, Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité. Éditions du Seuil, Paris 1992, p.68

¹⁶⁵ Augé 1992, p.69

¹⁶⁶ Augé 1992, p.69

¹⁶⁷ Augé 1992, p.69

entre un individu et un lieu, ou, plus stricte : entre le corps et un lieu. « 'Chaque corps occupe son lieu.' »¹⁶⁸ (Augé lui-même fait ici un emprunt à Louis Marin et Furetière.)

Concernant la troisième notion, il me faut encore plus de citations afin de rester vraiment fidèle à Augé : « Historique enfin, le lieu l'est nécessairement à compter du moment où, conjuguant identité et relation, il se définit par une stabilité minimale. »¹⁶⁹ Ici, il s'agit en fait aussi de la mémoire qui habite un lieu pour chaque individu personnellement, ou aussi pour un groupe ou tout un peuple. Mais « historique » peut ici encore signifier le simple fait qu'un tel lieu existe *depuis* un certain temps et qu'il ne date pas de hier, pour ainsi dire. Il s'inscrit dans l'histoire : « Car toutes les relations inscrites dans l'espace s'inscrivent aussi dans la durée [...] » ; Augé souligne cette concrétisation des lieux « dans et par le temps »¹⁷⁰.

Avec mes propres mots et selon ma compréhension des explications d'Augé, je parlerais des lieux anthropologiques alors comme des lieux *marqués* d'une certaine manière – ils ne sont pas neutres, ils *signifient* quelque chose, si on peut l'exprimer ainsi. De plus, ils ont une certaine dimension sociale, et ils constituent aussi un sentiment d'appartenance, et tout cela depuis longtemps.

Comme nous nous concentrons en fait sur l'opposé, donc sur le non-lieu, les détails concernant les lieux anthropologiques, si intéressants qu'ils soient, ne seront pas abordés. Pour Augé alors, une caractéristique de notre « âge moderne » - qu'il appelle la « surmodernité »¹⁷¹ - est justement l'existence des non-lieux. Ces derniers sont décrits tout simplement comme étant le contraire des lieux anthropologiques. Il leur manque les trois traits « décisifs » d'identité, de relation et d'histoire. Augé décrit le monde que nous habitons alors comme

[u]n monde où l'on naît en clinique et où l'on meurt à l'hôpital, où se multiplient, en des modalités luxueuses ou inhumaines, les points de transit et les occupations provisoires (les chaînes d'hôtels et les squats, les clubs de vacances, les camps de réfugiés, les bidonvilles promis à la casse ou à la pérennité pourrissante), où se développe un réseau serré de moyens de transport qui sont aussi des espaces habités, où l'habitude des grandes surfaces, des distributeurs automatiques et des cartes de crédit renoue avec les gestes du commerce 'à la muette', un monde ainsi promis à l'individualité solitaire, au passage, au provisoire et à l'éphémère [...].¹⁷²

¹⁶⁸ Augé 1992, p.70

¹⁶⁹ Augé 1992, p.71

¹⁷⁰ Augé 1992, p.76

¹⁷¹ Augé 1992, p.100

¹⁷² Augé 1992, p.100-101

Augé retient de plus qu'en fait, les lieux autant que les non-lieux, « n'existe[nt] jamais sous une forme pure [...]. Le lieu et le non-lieu sont plutôt des polarités fuyantes : le premier n'est jamais complètement effacé et le second ne s'accomplit jamais totalement [...]. »¹⁷³ La même chose vaut à peu près aussi pour les hétérotopies, comme on vient de le voir. Augé donne ensuite encore quelques exemples des non-lieux à savoir comme

[...] les voies aériennes, ferroviaires, autoroutières et les [...] 'moyens de transport' (avions, trains, cars), les aéroports, les gares et les stations aérospatiales, les grandes chaînes hôtelières, les parcs de loisir, et les grandes surfaces de la distribution, l'écheveau complexe, enfin, des réseaux câblés ou sans fil qui mobilisent l'espace extra-terrestre aux fins d'une communication si étrange qu'elle ne met souvent en contact l'individu qu'avec une autre image de lui-même.¹⁷⁴

On y sent très bien la notion critique vis-à-vis de notre monde dans lequel il est si facile d'aller très loin en très peu de temps, de communiquer avec des personnes à l'autre bout du monde et de négliger à la fois ce qui se passe juste à côté ; il est remarquable qu'Augé avait formulé cela bien avant le « boom communicatif » qui a eu lieu ces dernières années depuis l'augmentation excessive de plateformes comme *Facebook* etc. (Il serait d'ailleurs intéressant de répondre à la question : dans quelle catégorie il faudrait mettre l'« espace irréel » et « interactif » qu'est l'internet et dans quelle mesure il s'agit-là d'une hétérotopie selon Foucault ou bien d'un non-lieu selon Augé.)

Mais retournons encore aux non-lieux et à leur conception. Un trait encore très important est la constatation d'Augé quelques pages plus loin : « L'espace du voyageur serait [...] l'archétype du non-lieu. »¹⁷⁵ On commence à sentir toute la dimension de ce brouillon quant à notre sujet.

Concernant l'aspect social que nous avons déjà évoqué plus haut en parlant des lieux anthropologiques, Augé constate que ces derniers « créent du social organique, les non-lieux créent de la contractualité solitaire »¹⁷⁶. Ici, nous nous ne préoccuons pas du mot « contractualité », ce qui est au premier plan ici est encore la différence entre la dimension sociale d'un côté et un « univers » ou système solitaire ou peut-être désert de l'autre côté. En analogie à ce fait, la dimension sociale a la possibilité - ou plutôt la capacité (au moins

¹⁷³ Augé 1992, p.101

¹⁷⁴ Augé 1992, p.101-102

¹⁷⁵ Augé 1992, p.110

¹⁷⁶ Augé 1992, p.119

théorique ou supposée) - de rendre un non-lieu dans un lieu : « Dès que les individus se rapprochent, ils font du social et aménagent des lieux. »¹⁷⁷

2.4. Le choix des textes

Pendant la période qui précédait ce travail, avant le choix définitif des livres à analyser, j'avais mis l'accent surtout sur le mouvement, le voyage, la fuite ; comme il était à peu près certain que je traiterais *Ulysse from Bagdad*, il me fallait un roman qui lui soit d'une certaine manière comparable pour pouvoir les mettre en rapport. Après avoir abordé plusieurs romans, dont le corpus présenté par Silvia Panzer dans son mémoire, *Ahmed de Bourgogne* était choisi, et je décidai de me concentrer sur seulement deux romans, contrairement à ce qui avait été projeté au départ.

Ahmed de Bourgogne a été choisi comme deuxième œuvre parce que ces deux romans ont d'un côté plusieurs points communs, tout en montrant en même temps plusieurs différences. Ces dernières se présentent éventuellement d'une manière plus nette, à première vue au moins : tout d'abord, *Ulysse from Bagdad* est un roman fictif, tandis qu'*Ahmed de Bourgogne* est un récit authentique. Saad, le protagoniste dans le roman de Schmitt, fuit sa patrie, Ahmed par contre est expulsé de la sienne et essaie ensuite désespérément de la rejoindre. Mais leur état est en fait le même, et les expériences décrites dans les deux livres sont tout à fait comparables : le désespoir, la peur permanente, l'attente, les conséquences du trajet paraissant interminable, les stations parcourues tout au long du « voyage » (le camp, la prison, les moyens de transport différents), la solidarité – et aussi la perte de celle-ci... Ce qui se trouve au premier plan au niveau de l'action, ce sont d'un côté le mouvement constant qui alterne d'un autre côté avec l'immobilité absolue. De plus, une grande ressemblance se révélera entre la mise en scène des espaces dans les deux œuvres. On verra alors dans quelle mesure les deux textes fonctionnent comme complément l'un de l'autre.

¹⁷⁷ Augé 1992, p.139

2.4.1. Abrégé biographique et bibliographique d'Eric-Emmanuel Schmitt

Eric-Emmanuel Schmitt, né 1960 à Sainte-Foy-lès-Lyon, a passé l'École normale supérieure et l'agrégation en philosophie, laquelle il a aussi enseignée pendant plusieurs années.

D'abord, son domaine était surtout le théâtre ; il s'est fait connaître avec sa première pièce *La Nuit des Valognes* en 1991 ; deux ans plus tard, il rend ce succès encore plus grand avec sa deuxième pièce, *Le Visiteur* ; Schmitt a reçu trois Molières pour cette pièce, et depuis il se consacre exclusivement à l'écriture. Dès lors, Schmitt a publié encore plusieurs pièces de théâtre, mais aussi des romans et des recueils de nouvelles. En 1997 paraît la pièce monologique *Milarepa*, laquelle deviendra plus tard le premier livre du *Cycle de l'Invisible*, contenant aussi *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran* (1999), *Oscar et la dame rose* (2001) et *L'Enfant de Noé* (2004) et *Le sumo qui ne pouvait pas grossier* (2009). Ces livres, traitant chacun d'une des grandes religions mondiales, lui ont valu un succès international. Plusieurs œuvres de Schmitt ont été adaptées au cinéma, comme par exemple *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran*, un film qui connaîtra un succès international, ainsi que *Oscar et la dame en rose* ou *Odette Toutlemonde*, réalisés par Schmitt lui-même. Beaucoup de ses livres parlent de spiritualité et religion en introduisant aussi des questions philosophiques.¹⁷⁸

2.4.2. Résumé d'*Ulysse from Bagdad*

L'histoire commence lorsque le protagoniste principal, Saad Saad, se trouve déjà en Angleterre. C'est ici qu'il se met à raconter sa vie aux lecteurs : né en Irak, il souffre, ainsi que son entourage, sous le régime de Saddam Hussein. Quand les Américains envahissent le pays et le dictateur haï meurt, la situation ne s'améliore pas. La fiancée de Saad, Leila, meurt à cause d'une attaque de rocket. Le père de Saad, à cause d'un malentendu – il est pris par les Américains pour un terroriste - est fusillé. Dorénavant, il apparaît à Saad dans la salle de bain, où ils s'entretiennent dans des conversations parfois très philosophiques. Finalement, la petite nièce de Saad meurt à cause d'une septicémie qui ne peut pas être guérie à cause d'un manque de toute infrastructure médicale. Un jour, Saad ne voit plus d'autre perspective. La survie de la famille n'est plus assurée, la vie quotidienne est devenue presque insupportable. Faute d'alternatives, Saad décide de se rendre en Angleterre et de soutenir la famille da là-bas. Mais

¹⁷⁸ voir <http://eric-emmanuel-schmitt.com/Portrait-biographie-resume.html>, <http://eric-emmanuel-schmitt.com/Portrait-biographie.html>, consultés le 11.1.2012, 10:15 et <http://www.evene.fr/celebre/biographie/eric-emmanuel-schmitt-798.php>, consulté le 10.1.2012, 23:27

déjà le départ s'avère difficile, car Saad ne dispose ni d'argent, ni d'un visa. D'abord, il essaie de joindre un groupe terroriste afin de changer sa situation. Après avoir constaté que cette idée n'est pas la meilleure, il commence à travailler pour un trafiquant d'antiquités qui entretient des relations avec l'Égypte où il vend clandestinement des anciens objets d'art. C'est ainsi que Saad a la possibilité de se rendre au Caire où il reste pendant un certain temps, partageant un squat avec son nouveau copain Boub et d'autres frères d'infortunes. Son but est d'obtenir le statut de réfugié, mais après quelques scènes kafkaïennes on comprend que cela sera pratiquement impossible. Après avoir gagné sa vie comme gigolo, Saad et Boub trouvent du travail dans l'équipe autour d'un groupe de musique suédois, *Les Sirènes*. Dans leur cortège, Saad et Boub arrivent à se cacher et à traverser la frontière libyenne et à se rendre à Tripolis. Ici, ils traversent avec des passeurs la Méditerranée en direction de Lampedusa. Comme l'île est trop « surveillée » en ce moment, le conducteur du bateau décide de se diriger vers Malte ; mais l'entreprise échoue, le bateau est arrêté, et Saad et Boub se retrouvent en prison. Ayant déchiré leurs papiers, ils ne peuvent pas être renvoyés. Après un certain temps, ils arrivent à s'évader de la prison. Encore une fois en bateau, ils essaient d'aller en Sicile, mais le bateau fait naufrage ; Boub meurt. Saad arrive à la côte sicilienne où une belle Italienne, Vittoria, le trouve sur la plage. Il vit quelque temps avec elle, mais l'amour pour Leila l'empêche de rester. Il gagne le continent en se cachant sur un ferry dans une voiture ; à Naples, il travaille pour la Mafia afin de se payer le passage en camion jusqu'à la mer du Nord. Mais les passeurs sont pris à la frontière franco-italienne. Grâce à un policier compréhensif, Saad arrive encore une fois à s'évader. Il se rend en France où une organisation clandestine s'occupe de lui. C'est au bord de la Manche qu'il retrouve par hasard Leila qu'il croyait morte. Mais leur bonheur d'être ensemble après si longtemps est fugitif : lors d'une rafle, Leila est prise et renvoyée en Irak. Saad réussit à se rendre en Angleterre où il mène une vie dure et triste, partageant une chambre avec cinq d'autres clandestins. L'histoire se termine lorsque Saad attend de trouver du travail et le retour de Leila.

2.4.3. Abrégé biographique et bibliographique d'Azouz Begag

Azouz Begag, fils de migrants algériens venus en France après la Seconde Guerre Mondiale¹⁷⁹, est né 1957 à Lyon. « [L]’idée que seule l’école pouvait permettre aux enfants d’accéder à l’échelle sociale »¹⁸⁰ le pousse à faire des grands efforts à l’école. Il fait des études d’économie et s’occupe aussi de sociologie ; il mène des recherches au sein du *Centre national de la recherche scientifique* et à la *Maison des sciences sociales et humaines*.¹⁸¹ Mais il est aussi homme politique, par exemple il fait partie du gouvernement de Villepin entre 2005 et 2007, comme ministre « délégué à la Promotion de l’égalité des chances »¹⁸². Pendant sa jeunesse confronté à la discrimination et au racisme, il veut pendant longtemps retourner en Algérie, mais laisse finalement tomber cette idée ; pendant les années 1980, il se décide pour la nationalité française¹⁸³. Il a écrit une vingtaine de livres, dont aussi des essais scientifiques ainsi que des livres pour enfants comme *Ma maman est devenue une étoile* (1996) ou *La leçon di francisse* (2007) qui a aussi été adapté pour l’enseignement du français à l’école en Allemagne, par exemple¹⁸⁴. Dans ses romans et livres pour enfants, il traite souvent de ses propres expériences ou s’occupe des histoires de « beurs », des enfants de la deuxième génération d’origine maghrébine, et de leurs problèmes, leur déchirement... Mais il traite aussi souvent d’autres sujets liés à l’immigration et l’« intégration », comme dans *La Passeport* (2000). Un de ses plus grands succès a été *Le gône du chaaba* de 1986, roman fort autobiographique, et aussi *Un mouton dans la baignoire* de 2007, dans lequel il décrit ses expériences comme ministre. En 2011, on a pu voir Azouz Begag dans des instituts français en Allemagne, voire dans des écoles allemandes, où il a lu d’un de ces livres de jeunesse ; il a été accompagné par Gilles Floret, un chanteur français, et a proposé aux élèves de discuter avec eux sur des sujets concernant par exemple la jeunesse en banlieue¹⁸⁵.

¹⁷⁹ voir l’interview avec Azouz Begag, datant de 2009, sur <http://www.arte.tv/de/2705960,CmC=2708220.html>, consulté le 9.9.2011, 19:03

¹⁸⁰ voir l’interview avec Azouz Begag, datant de 2009, sur <http://www.arte.tv/de/2705960,CmC=2708220.html>, consulté le 9.9.2011, 19:03

¹⁸¹ http://fr.wikipedia.org/wiki/Azouz_Begag, consulté le 9.9.2011, 19:24

¹⁸² http://fr.wikipedia.org/wiki/Azouz_Begag, consulté le 9.9.2011, 19:24

¹⁸³ http://fr.wikipedia.org/wiki/Azouz_Begag, consulté le 6.9.2011, 20:43

¹⁸⁴ <http://www.klett.de/sixcms/list.php?page=suche&modul=produktdetail&isbn=3-12-591859-6>, consulté le 9.9.2011, 19:49

¹⁸⁵ voir <http://www.institutfrancais.de/Veranstaltungshinweis-Vormittag> et http://www.berlinerfestspiele.de/de/aktuell/festivals/06_literaturfestival/ilb11_programm/ilb11_programm_gesamt/ilb11_programmlistedetailseite_27488.php, consultés le 9.9.2011, 19:57

2.4.4. Résumé d'*Ahmed de Bourgogne*

Ahmed Beneddif, le personnage principal et authentique d'*Ahmed de Bourgogne*, est ce qu'on appelle aujourd'hui un « beur », fils de migrants algériens qui ont fini par rester en France. Bien qu'Ahmed soit né en France, il est de nationalité algérienne, puisque son père avait gardé celle-ci pour ses enfants en espérant de retourner un jour au Maghreb. Ahmed, d'une certaine manière la « brebis galeuse » de la famille, se révèle enfant difficile et a des problèmes à l'école. Commettant très jeune des petits délits, il est emprisonné pendant trois jours à l'âge de seize ans et puis envoyé dans un foyer spécial, un « centre de redressement », où il ne reçoit pas d'amour, mais a au moins la possibilité de suivre une formation afin de devenir plombier. Jeune homme, il fait la connaissance de Julia qu'il aime de tout son cœur et qui lui réapprend à s'estimer et à être sûr de lui-même. Malgré cet amour, Ahmed commet un vol et est emprisonné pendant cinq mois ; dès lors, il a un « casier judiciaire ». Julia tombe enceinte ; d'un coup, Ahmed devient « adulte ». Il travaille, prépare la naissance de sa fille. Mais malgré celle-ci, il a quelques aventures avec d'autres femmes. Un jour, deux policiers l'attendent devant son appartement et l'arrêtent. Il est accusé d'avoir violé une française, « une belle femme, mûre, mariée, mère de famille, installée. » (AdB, p.21) Ahmed lui-même en dit : « Une série d'in vraisemblables coïncidences m'avaient placé vis-à-vis d'elle dans une position injustifiable et, surtout, inexplicable. » (AdB, p.21) Il avait, sans le savoir, fréquenté aussi la fille de cette femme qui l'avait découvert. Ahmed avait essayé de s'excuser et ne l'avait plus revue ; pour se venger, elle accuse Ahmed de l'avoir violée. Innocent, il n'arrive pas à convaincre la justice et son environnement de son innocence :

Je savais que je n'avais jamais violé une femme. Je n'étais pas un violeur. Je ne l'avais jamais été et je ne le serais jamais. Mais personne ne voulait entendre mon histoire. Un jeune beur, de nationalité algérienne, ex-délinquant, capable de séduire la mère et la fille dans une même honorable famille française, c'est une histoire qu'on préfère ne pas imaginer. C'est un cauchemar pour les gardiens de l'ordre public. (AdB, p.21)

Ahmed est condamné à huit ans de prison. Son père le rejette, Julia meurt à cause d'une overdose de médicaments. Sa fille Natacha grandit chez les grands-parents du côté maternel. Lorsqu'il sort de la prison, Ahmed sent déjà le danger de l'expulsion qui le menace. Il ne fait que travailler, mais est quand même contraint à dormir dehors. Après quelques mois, il fait la connaissance d'Alain Dupré, un prêtre, qui l'aide. Il arrive à rendre son existence plus stable et rêve de revoir sa fille, mais avant il veut arranger sa vie et mettre ses affaires parfaitement en ordre. Mais un soir, Ahmed, qui est en train de rentrer, est contrôlé par deux policiers : un homme avait agressé quelqu'un d'autre dans le même quartier, un témoin identifie Ahmed

comme étant l'agresseur, et il est arrêté et condamné quoiqu'un deuxième témoin réfute la première déposition. C'est à ce moment-là qu'Ahmed, né en Bourgogne, est expulsé à cause de sa nationalité algérienne. Ahmed est condamné, mais cette fois-ci pas « seulement » à une peine de prison : il est victime de la double peine (terme expliqué dans le chapitre prochain). Il est expulsé en Algérie où il n'a jamais mis les pieds et où il ne sera jamais chez lui. Les premiers mois après son arrivée, il trouve du refuge chez la famille de Titi dont il a fait la connaissance sur le bateau l'amenant en Algérie. Dès lors, son seul but est le retour en France et, toujours, les retrouvailles avec sa fille. Après quelques jours passés à Oran, il passe un an dans le village natal de son père, Beni Saf, où il trouve même un travail. Il fait un premier essai de traverser la frontière marocaine, ce qui échoue. C'est le commencement d'un long périple traumatisant, dangereux et usant à travers plusieurs pays, en train, en avion, en camion, en voiture et à pied. Après deux tentatives, Ahmed arrive en Tunisie. De là, il prend un vol à Istanbul d'où il va à Edirne afin de traverser la frontière turco-bulgare à pied. Etant pris à la frontière, il fait la première fois la connaissance d'un camp de rétention. Il peut profiter de son ticket de retour et retourne en Tunisie, d'où il prend un autre vol pour Belgrade. Après avoir passé le village Bar, il se rend à Zagreb, d'où il va avec l'aide de quelques passeurs à Budapest. Lorsqu'il essaie d'aller en Autriche, il est pris encore une fois et, ayant jeté ses papiers, envoyé dans un camp où il a pourtant le droit de sortir et le choix de partir de sa propre initiative ou bien, après un mois, d'être expulsé dans un pays « de son choix ». Ahmed s'enfuit et arrive à se rendre en Slovénie, où il est encore une fois pris ; on le met dans un camp à Ljubljana, où il reçoit pourtant des nouveaux papiers (sur le nom de son frère Karim) et a aussi le droit de sortir. En ville, il trouve un bureau s'occupant des « demandes d'asile politique » (AdB, p.167), où il fait la connaissance d'une Française qui lui prête l'argent pour un ticket de train en Italie. De là, il arrive finalement à traverser à pied la frontière française. Il y trouve encore une fois un refuge chez Alain Dupré, qui l'avait aidé tout au long de ces années en lui communiquant les coordonnées de collègues séjournant dans les pays qu'Ahmed avait traversés. Ahmed habite dorénavant dans un couvent à Lyon. C'est là qu'Azouz Begag fait sa connaissance, ce qu'il raconte dans la préface du livre. Natacha, la fille d'Ahmed, est presque adulte lorsque son père aura la possibilité de la rejoindre pour la première fois depuis son emprisonnement et l'expulsion suivant le deuxième emprisonnement.

III. La mise en scène littéraire

3.1. Question « formelle » - la perspective narratologique

Les deux livres sont écrits à la première personne, il s'agit alors d'un « récit dit 'personnel', [...] plus narratologiquement : à narrateur *homodiégétique* [...] »¹⁸⁶ selon la classification de Gérard Genette. Cela sert bien sûr à la « proximité » du protagoniste et des événements racontés au lecteur. Concernant la fiction, Genette constate encore que « [s]i donc il existe un et un seul moyen pour le langage de se faire à coup sûr œuvre d'art, ce moyen est sans doute bien la fiction. »¹⁸⁷ Or, le récit d'*Ahmed de Bourgogne* est au fond authentique, il s'agit de la version « romancée » d'une histoire vraie, ce qui constitue alors la différence fondamentale entre les deux livres.

Christiane Albert constate pour les romans de l'immigration qu'

[u]n très grand nombre de romanciers recourent en effet au récit à la première personne qui prend souvent la forme d'un récit rétrospectif où un narrateur entreprend de raconter sa vie, parfois depuis l'enfance, mais il peut aussi tendre vers le journal en suivant une progression linéaire. Ces récits peuvent être autobiographiques comme c'est généralement le cas dans la littérature beur (où la frontière avec le témoignage n'est pas toujours clairement marquée) ; ils peuvent être proche de l'autofiction ou complètement fictifs [...].¹⁸⁸

Cela ne vaut pas seulement pour les romans pris en considération par Albert, mais aussi pour les deux que nous sommes en train d'examiner de plus près.

Dans ce contexte il faut mentionner que cette perspective « semi-autobiographique » d'*Ahmed de Bourgogne* peut aussi être vue dans le contexte colonial et post-colonial. Vu de loin, on pourrait aussi employer le terme inventé par Serge Doubrovsky, celui de l'*autofiction* que Christiane Albert mentionne aussi, mais éventuellement dans un sens plus éloigné du terme tel qu'il a été utilisé par Doubrovsky lui-même. Jacques Lecarme et Bruno Vercier parlent dans ce contexte d'« étranges 'romans' dont le protagoniste porte le même *nom* que le narrateur et l'auteur »¹⁸⁹. Claudia Gronemann ne semble pas très satisfaite de cette définition

¹⁸⁶ Gérard Genette, *Fiction et Diction*, Éditions du Seuil France 1991, p.44

¹⁸⁷ Genette 1991, p.20

¹⁸⁸ Albert 2005, p.153

¹⁸⁹ Jacques Lecarme/Bruno Vercier, *Indécidables et autofictions*, en : Bruno Vercier/Jacques Lecarme : *La littérature en France depuis 1968*, Bordas Paris 1982, p.150-151, ici : p.150

qu'elle juge générale et éloignée de la définition originale de Doubrovsky¹⁹⁰. Nous n'allons pas vraiment entrer dans les détails de celui-ci – chez Doubrovsky, la question principale est en fait celle de la métatextualité et des commentaires métatextuels qui se trouvent dans le texte en question¹⁹¹ -, parce que ce concept original ne vaut pas pour *Ahmed de Bourgogne*. Mais l'expression *autofiction* peut quand même s'appliquer au récit de Begag et Beneddif, et peut-être pourrait-on dans notre contexte se servir de l'interprétation de Lecarne et Vercier.

On peut retenir ici que la littérature liée à un certain contexte post-colonial comprend beaucoup d'œuvres biographiques ou autobiographiques : Gronemann vient d'être citée. D'autres noms qu'il faut mentionner dans ce contexte sont ceux d'Alfred Hornung et Ernstpeter Ruhe. Leur anthologie *Postcolonialisme & Autobiographie* commence avec les mots suivants :

Lorsque, dans la phase finale de la période coloniale, des auteurs francophones originaires des pays sur le chemin de leur libération élevèrent la voix, ils eurent, au début de leur carrière littéraire souvent recours au genre de l'autobiographie (Driss Chraïbi, Mouloud Feraoun, Camara Laye, Albert Memmi, Ahmed Sefrioui). Cet acte de découverte et de confirmation du Moi, qui faisait ses premiers pas en littérature dans la langue du colonisateur, furent les textes fondateurs des nouvelles littératures naissantes.¹⁹²

Il faut mentionner cela non pas seulement parce que *Ahmed de Bourgogne* est véritablement un récit (auto-)biographique, mais surtout parce que nos deux livres s'inscrivent, ou plutôt doivent être vus, dans le contexte post-colonial ; de plus, une notion très importante est l'idée de cette « confirmation » existentielle qui s'effectue *dans et par* la littérature, et c'est justement aussi le but de tous les livres et récits mettant en scène des destins des clandestins. Donc la citation vaut éventuellement avant tout pour des récits autobiographiques au sens strict comme par exemple ceux d'Aboubacar Diop et Madjiguène Cissé, mais éventuellement aussi pour *Ahmed de Bourgogne*. Schmitt partage avec tous ces auteurs le but de rendre visible ce qui est jusqu'alors encore trop caché, donc la citation vaut aussi pour *Ulysse from Bagdad*, si on fait abstraction du fait que ce livre n'est pas biographique (mais néanmoins vraisemblable). « [...] the representation of immigrants in the mainstream press remains

¹⁹⁰ Claudia Gronemann, Postmoderne/Postkoloniale Konzepte der Autobiographie in der französischen und maghrebinschen Literatur. Autofiction – Nouvelle Autobiographie – Double Autobiographie – Aventure du texte. Georg Olms Verlag Hildesheim Zürich New York 2002, p.55

¹⁹¹ voir Gronemann 2002, p.50 ss.

¹⁹² Ernstpeter Ruhe/Alfred Hornung, Préface, en : Alfred Hornung, Ernstpeter Ruhe (éd.) : Postcolonialisme & Autobiographie. Albert Memmi Assia Djebar Daniel Maximin. Editions Rodopi B.V., Amsterdam – Atlanat, GA 1998, p.1-4, ici : p.1

strongly influenced by the old hierarchical relationship between colonizer and colonized. »¹⁹³ Ireland et Proulx poursuivent cette constatation un peu plus loin ainsi : « [...] literary texts raise the question of the place and voice of the new ethnic minorities in contemporary France. »¹⁹⁴ La littérature offre alors une voie et aussi une voix d'affirmation de soi, comme nous venons de le remarquer déjà à plusieurs reprises.

Ici il faut encore parler de la structure très similaire des deux romans : déjà, les histoires racontées montrent beaucoup de parallèles comme nous allons encore le voir. Mais aussi la structure qui ressemble d'une certaine manière à un cercle est la même. Et Schmitt et Begag commencent par la fin : dans *Ulysse from Bagdad*, Saad est déjà arrivé en Angleterre lorsqu'il commence à raconter son passé au lecteur ; Begag procède de la même manière en décrivant dans l'introduction comment il avait fait la connaissance d'Ahmed lorsque celui-ci était déjà de retour en France. Il commence aussi par la situation présente d'Ahmed ; après, c'est ce dernier qui prend la parole en racontant l'histoire dès le début. Ainsi, les deux auteurs anticipent le dénouement de leurs récits.

Maintenant nous nous concentrons sur les *traits constitutifs* du personnage du clandestin, tels qu'ils ont été présentés dans l'introduction.

3.2. Éléments communs et *traits constitutifs*

3.2.1. La mise en scène du départ

Nous n'allons pas nous « attarder » sur les causes de la fuite, puisqu'il existe d'autres œuvres se concentrant là-dessus. Par contre, nous allons commencer par examiner la mise en scène du départ dans les deux livres.

Le départ présenté dans *Ulysse from Bagdad* donne une bonne impression du mélange entre la réalité dure à supporter et l'élément magique ou dans ce cas plutôt fabuleux que Schmitt offre au lecteur. On reviendra encore plusieurs fois sur cette constatation. De plus on sent très bien le déchirement qui prédomine en ce moment : d'un côté, le départ a été tant souhaité et il avait

¹⁹³ Susan Ireland/Patrice J. Proulx, Introduction, en : Susan Ireland/Patrice J. Proulx (Ed.) : *Immigration Narratives in Contemporary France*. Greenwood Press Westport, Connecticut/London 2001, p.1-4, ici : p.2; « [...] la représentation des immigrés dans la presse 'mainstream' reste fortement influencée par l'ancienne relation hiérarchique entre colonisateur et colonisé. » - Traduction par moi-même.

¹⁹⁴ Ireland/Proulx 2001, p.2; « [...] les textes littéraires posent la question de place et de voix concernant les nouvelles minorités ethniques dans la France contemporaine. » - Traduction par moi-même.

aussi été difficile de trouver une possibilité de partir ; en même temps, c'est la peur qui règne, peur de l'avenir incertain et peur de ne jamais retrouver les siens. Saad parle d'un côté de la tristesse et l'angoisse pesant sur sa famille et lui pendant la dernière soirée qu'ils passent tous ensemble :

[...] mes sœurs et ma mère se forcèrent à considérer qu'il s'agissait d'une bonne nouvelle. L'angoisse grignotait notre joie ; la peur de nous perdre et de ne plus nous revoir ternissait nos échanges, au lieu de rendre les rapports tendres, affectueux, cela les rendait froids, contrôlés, compassés. Mal à l'aise, j'hésitais entre détailler ou renoncer à mon départ. (UfB, p.104)

La situation est d'autant plus difficile pour Saad puisqu'il doit faire un effort afin de contenir sa propre peur et son déchirement intérieur. La narration se termine tout de même sur une image positive : Saad reçoit une couverture de sa mère qui n'est pas seulement désespérée parce que son fils partira, mais parce qu'elle n'a rien à lui donner avant son départ. C'est Saad qui la console en peignant une image très optimiste de l'avenir :

Lorsque je m'installerai en Angleterre, cette couverture, je la placerai sous verre autour d'un bois travaillé à la feuille d'or, je l'exposerai au milieu de mon salon, au-dessus de la cheminée. Chaque année, le 1^{er} janvier, je la désignerai à mes enfants et leur expliquerai : 'Regardez ce tissu, c'est la couverture de votre grand-mère. En apparence, on dirait une vieille carpe très moche ; en réalité, c'est un tapis volant. Sur elle, j'ai traversé les continents pour m'établir ici, vous donner une belle vie, avec une excellente éducation, dans un pays prospère et en paix. [...]' (UfB, p.104-105)

Ce qui est de plus intéressant est la jonction entre métaphore et la signification à la lettre, lorsque Saad déclare (aux enfants imaginés) : « Sans elle, vous ne seriez pas là, tous, heureux, autour de moi. » (UfB, p.105) On ne sait pas s'il désigne toujours seulement la couverture ou s'il parle en fait de sa mère, sans qui les enfants de Saad ne seraient pas « là » non plus. La scène se termine malgré cette belle image tristement, mais cela convient aux adieux qu'ils sont forcés de se donner pour on ne sait combien de temps : « [...] je l'embrassai pour la dernière fois. » (UfB, p.105)

Dans le cas de Saad s'ajoute à la douleur et l'angoisse faciles à comprendre un déchirement que Schmitt a à cœur de révéler comme il le déclare dans une interview :

Il me semblait que lorsque l'on s'exile, on emmène son père mort avec soi. D'ailleurs ne pas emmener ses morts avec soi, c'est les laisser mourir une deuxième fois. Après avoir parlé avec des clandestins, est apparu un invariant incroyable : partir, ce n'est pas trahir la mère, mais le père. Partir, c'est trahir ce que le père a transmis, l'enracinement national, culturel. Dans le roman, le père est profondément irakien, et ne comprend pas que son fils

ne veuille plus entendre parler de son pays. Pour lui, l'Irak n'est pas Saddam Hussein, c'est au-delà. Je voulais montrer ce déchirement.¹⁹⁵

Laacher évoque cela aussi en parlant d'un « sentiment de culpabilité propre à toute immigration assimilant le départ à une trahison, et la fuite à une lâcheté. »¹⁹⁶

Dans *Ahmed de Bourgogne*, il existe en fait deux départs : d'abord le départ de la France et ensuite le départ de l'Algérie, signifiant en fait un retour. Ici, nous allons nous occuper surtout du premier, donc du « vrai » départ d'Ahmed qui se révèle être plus que tragique, puisqu'il s'agit en fait d'une expulsion de sa patrie en direction d'un pays où il n'est jamais allé de sa vie. La description de l'expulsion est comparable au départ de Saad, puisqu'elle constitue aussi des contrastes très forts entre une atmosphère calme et paisible (peu importe si ce calme est forcé ou non) et une action tragique, évoquant à son tour une atmosphère presque explosive.

Dans les propos qui précèdent l'expulsion finalement accomplie, Ahmed raconte qu'elle le « terrifiait » (AdB, p.23). Lorsqu'il était pour la première fois emprisonné, c'est grâce aux efforts d'Alain Dupré - qui l'aidera plus tard pendant tout son périple – qu'Ahmed échappe à l'expulsion : « [...] j'ai pu me libérer de cette *épouvantable menace* d'expulsion. » (AdB, p.24) (C'est moi qui ai mis les deux mots en relief, puisqu'il me paraît fondamental de souligner la dimension de celle-ci.) Après la deuxième arrestation, la situation s'avère sans issue :

Cette fois aussi, je le savais, je ne couperais pas à l'expulsion. Elle me guettait à l'issue de ma peine. Mais elle ne me terrifiait plus comme autrefois. C'était ma route, et je ne pouvais plus y échapper. J'ignorais où elle me conduirait, mais je savais qu'il fallait en passer là pour retrouver la bonne direction, pour reprendre à l'endroit le chemin de ma vie. (AdB, p.26)

Le comportement qui nous est présenté ici s'avère extrêmement raisonnable et impassible, mais c'est peut-être dû au fait qu'il ne peut plus y échapper et qu'en « craquant » sa situation deviendrait encore pire. Mais le calme ne peut plus être maintenu le jour même de l'expulsion ; le récit développe une atmosphère grave qui devient ensuite terrible. Ahmed est conduit à Marseille où il se retrouve dans un centre de rétention peuplé par d'autres « candidats » à être expulsés : « L'ambiance était bizarre et ne me disait rien de bon, comme

¹⁹⁵ <http://www.evene.fr/livres/actualite/eric-emmanuel-schmitt-ulyse-from-bagdad-1759.php?p=2>, consulté le 10.1.2012, 23:33

¹⁹⁶ Laacher 2007, p.62

si tout le monde attendait ici une catastrophe imminente. » (AdB, p.27) Cette atmosphère déprimée parmi les retenus contraste avec celle régnant dehors où le soleil se présente comme « splendide et généreux » et invite « à partir en vacances » (AdB, p.27). Evidemment Ahmed ne sait même pas encore vraiment ce qu'on va faire de lui puisqu'il doit se renseigner auprès d'un gardien qui lui désigne le but de son « voyage » : Annaba. « Un bateau blanc allait bientôt venir à quai pour m'embarquer dans une croisière sans retour. » (AdB, p.27) C'est maintenant que le calme bascule. Ahmed est « servi » : « Sur le coup, j'ai explosé. Je me suis mis à pleurer, à serrer les poings, à implorer le ciel. Mais le ciel s'en foutait royalement de me sauter d'humeur. 'Je suis français, je suis français', je criais. » (AdB, p.28) Le jour même du départ, Ahmed semble encore une fois être calme, mais c'est plutôt une dernière tentative de se voiler la face devant la réalité. Tout comme Saad qui parle d'un sentiment grisant lors d'une traversée de la mer (qu'il craint beaucoup), Ahmed « plane » au moment d'embarquer. Le bateau est d'abord comparé à la mort : « La mort, lorsqu'elle vient chercher un client, doit accoster de la même façon, à l'aube. » (AdB, p.28) Puis Ahmed l'appelle un « monstre » qui « se détache de la terre ferme et moi, Ahmed, je me détache de ma terre natale. On m'arrache, je hurle au large [...] » (AdB, p.29). En s'éloignant de la terre ferme, Ahmed perd littéralement pied. « Le bateau vogue tranquillement, et moi, [...] je délire. » (AdB, p.30)

Mais dans ce moment douloureux il reste à Ahmed quand même une perspective positive : le retour « immédiat » chez lui.

Tout me paraît clair, limpide. Je vais débarquer tranquillement à Annaba, prendre un café, regarder les matelots [...]. Et moi, Ahmed de Bourgogne, je vais faire le même chemin en sens inverse, rentrer chez moi après cet intermède. J'aurais fait une belle excursion en Méditerranée, offerte par la France. J'aurais vu des dauphins, rêvé dans l'écume. Je suis français ! Vive le général de Gaulle ! Vive la République ! Quoi d'autre, encore ? (AdB, p.30)

Juste après on lit : « Mais l'écume salée me monte à la tête, me submerge. » (AdB, p.30) Ensuite Ahmed raconte qu'il a perdu carrément le contrôle sur son corps (on y reviendra).

Cette image est en effet très forte : Ahmed est submergé, et aussitôt il n'arrive déjà plus à se mouvoir comme il veut ; son « sort » s'impose et Ahmed a beau se battre, il n'arrivera qu'après des luttes très dures et durant des années à atteindre son but.

Ainsi dans les deux livres, la mise en scène du départ joue un rôle important ; il s'agit alors d'un trait que les deux romans ont en commun avec le corpus examiné de Christiane Albert

dont elle avait dégagé les « traits constitutifs ». De plus, les mises en scènes dans *Ulysse from Bagdad* et *Ahmed de Bourgogne* se ressemblent d'une certaine façon, puisque toutes les deux sont construites d'une manière comparable : d'abord sont évoqués l'angoisse et le côté terrible du départ, ensuite une image positive est introduite, mais la scène se termine quand même en laissant deviner les « difficultés », les « efforts » qui attendent les protagonistes. Il est aussi important de se rendre compte que ces attentes restent quand même positives (bien qu'elles soient bien sûr aussi mêlées de quelques angoisses) *avant* que les trajets véritables n'aient commencé. Ceci afin de comparer à la fin de ce travail ces attentes préalables aux circonstances du retour qui s'avère beaucoup plus difficile que prévu.

3.2.2. Les allusions à l'antiquité : Ulysse, l'absence d'une libre disposition de soi et le hasard comme facteur décisif

Dans la littérature le personnage d'Ulysse correspondait et correspond à plusieurs notions¹⁹⁷ ; afin d'éviter d'aller trop loin, nous n'allons pas aborder d'autres œuvres mettant en scène ce héros antique. Mais il faut quand même dire quelques mots concernant les différentes conceptions de ce personnage, les différents idéaux et l'imaginaire incarnés par Ulysse.

Selon Hofmann, Ulysse peut être vu comme symbole de l'être humain en général : le voyage comme image de l'errance de la vie, l'homme s'efforçant afin d'atteindre son but. Le retour si long à Ithaque, l'île qu'il veut à tout prix regagner, pourrait ainsi être vue comme l'errance symbolisant la vie en tant que telle, la vie vue comme un voyage, en parlant aussi des nombreux détours que nous sommes forcés à faire tout au long du chemin.

Mais Ulysse ne donne pas seulement une image de l'homme ou de la vie *en général* ; en littérature, son destin peut servir aussi comme modèle des souffrances d'un *individu*. Le personnage d'Ulysse est pour ainsi dire réduit à la personne individuelle ; ainsi, il peut aussi offrir la possibilité d'identification personnelle. Un troisième trait évoqué par Hofmann est le suivant :

Ausgehend von seinem Schicksal, das Odysseus in Dantes *Divina Commedia* erzählt, hat das ruhelose Wesen des Odysseus, der sich erneut aufmachte, um neue Abenteuer zu

¹⁹⁷ voir Heinz Hofmann, *Odysseus : Von Homer bis James Joyce*, en : Heinz Hofmann (ed.): *Antike Mythen in der europäischen Tradition*, Attempto Verlag Tübingen 1999, p.27-69

erleben und neue Städte und Länder zu sehen, hat seine gleichsam faustische Natur die Dichter besonders fasziniert.¹⁹⁸

Pour nous, c'est l'identification personnelle qui joue un rôle, puisque c'est elle que Schmitt essaie d'obtenir du lecteur. Cependant ce n'est pas au personnage d'Ulysse qu'on doit s'identifier, mais au destin d'un clandestin ; Ulysse sert seulement de point de repère ou de référence auquel on trouve plusieurs allusions pendant toute l'histoire.

La comparaison de l'existence clandestine - ou plutôt de l'errance qui va avec celle-ci - avec l'odyssée est facile à comprendre. L'odyssée étant quasiment le modèle originaire de l'errance, il paraît naturel de la mettre en rapport avec les périples des migrants clandestins, et on trouve cette comparaison dans le titre de plusieurs ouvrages récents : *L'odyssée moderne. Voyage avec les migrants clandestins* par Sarah Caron, publié en 2004, ou bien *La frontera : l'odyssée d'une famille mexicaine* par Ruben Martinez, datant de 2003, tout comme *Des odyssées à travers le temps. Voyages, migrations, découvertes* par Jean-Paul Barbiche, parue en 2002, qui se concentre aussi sur le lien entre la migration et le colonialisme - pour en donner au moins quelques exemples.

Azouz Begag se réfère dans la préface d'*Ahmed de Bourgogne* à *Moby Dick* et *Le vieil homme et la mer* auxquels il compare l'histoire d'Ahmed en la jugeant comme « celle de l'aventure humaine [...] qui se déroule non pas sur de lointains océans, mais tout près de chez nous » et qui nous bouleverse « parce que sa tragédie est sertie dans la simplicité et la sincérité » (AdB, p.14). Ces comparaisons sont moins nettes que les allusions à l'*Odyssée* par Schmitt. Mais on peut néanmoins trouver des traits « rappelant » l'antiquité dans *Ahmed de Bourgogne*, ou pour le formuler autrement : le destin d'Ahmed rappelle fortement les destins connus des tragédies grecques, tout comme celui de Saad. La figure du clandestin est alors, comme on pourrait aussi le constater pour les protagonistes des anciennes tragédies, un homme *dépossédé* de son destin qu'il subit plutôt qu'il n'a la possibilité de le former et de faire des décisions à sa guise. On peut vraiment parler d'un destin implacable. Le titre *Sans-papiers : l'archaïsme fatal* d'Étienne Balibar joue d'une certaine manière aussi avec cette idée. L'idée de maîtrise et démaîtrise du destin se trouve aussi évoquée très explicitement par Saad qui, après avoir retrouvé Leila et en attendant le trajet en Angleterre, a finalement « l'impression d'être le héros d'une histoire qu'[il] maîtris[e] enfin. » (UfB, p.290)

¹⁹⁸ Hofmann 1999, p.56; « En partant du destin raconté par Ulysse dans la *Divina Commedia* de Dante, le naturel sans repos d'Ulysse, qui était parti de nouveau afin de vivre de nouvelles aventures et de voir de nouvelles villes et de nouveaux pays, ainsi que son caractère quasiment faustien avaient particulièrement fasciné les poètes. » - Traduction par moi-même.

Schmitt joue beaucoup plus avec cette idée du tragique, de la tragédie grecque, et en évoquant Ulysse déjà dans le titre, il rend cette allusion directrice de son roman. Déjà pendant son enfance et sa jeunesse, Saad aime bien que son père lui lise l'Odyssee. Au début de sa propre « odyssee », sa fuite, son père, qui appelle cette histoire « le premier récit de voyage qui marque l'humanité » (UfB, p.116), le lui rappelle. La fonctionnaire des Nations unies à qui Saad doit se présenter au Caire s'appelle Docteur Circe ; et tout comme Circe, l'enchanteresse de l'Odyssee qui retient Ulysse pendant sept années, la Docteur Circe ne permet pas à Saad de continuer son « voyage », puisqu'elle ne lui accorde pas le statut de réfugié. Afin de quitter l'Egypte, de traverser la Libye et de gagner finalement la Tunisie, Boub et Saad travaillent comme machinistes pendant un concert d'un groupe de musique suédois s'appelant *Les Sirènes*. Ils sont contraints à se boucher les oreilles afin de ne pas devenir sourds à cause du volume sonore du concert – cela rappelle bien sûr l'épisode de l'Odyssee où Ulysse et ses compagnons croisent les sirènes qui se servent de leur chant puissant afin d'attirer les marins et les naufrager. Ulysse sauve ses compagnons en leur bouchant justement les oreilles, lui-même se laissant attacher au mât afin de pouvoir écouter les chants.

En Sicile, l'officier interrogeant Saad n'a qu'un seul œil, il s'agit donc du cyclope Polyphème. Lorsque ce dernier demande une fois pendant un entretien « Qui est là ? », Saad lui répond « C'est personne », comme Ulysse l'avait fait lorsqu'il avait éborgné Polyphème ; Saad rêve de crever le deuxième œil de l'officier; et comme Polyphème, celui-ci continue d'appeler Saad « Personne » (UfB, p.194 ss.).

Après l'évasion de la prison, Saad fait naufrage ; Vittoria, une jeune Italienne, le trouve sur la plage, et, lorsque Saad prétend de ne pas se souvenir de son vrai nom, elle le compare à Ulysse : « Puisque je t'ai trouvé nu sur la plage, telle Nausicaa découvrant Ulysse nu entre les roseaux, je t'appellerai Ulysse » (UfB, p.210) ; et un peu comme dans l'Odyssee, Vittoria tombe amoureuse de Saad, mais lui ne peut cesser d'aimer Leila (sa Pénélope, pourrait-on dire, puisqu'elle ne cesse pas de l'attendre pendant des années entières, sans qu'elle sache si Saad est encore en vie).

Lorsque Saad est pris à la frontière italienne, il a un entretien avec un officier italien ; pendant cet entretien, Saad déclare venir d'Ithaque, « là d'où viennent tous les Ulysse » (UfB, p.253). Après que l'officier laisse Saad s'enfuir, c'est le père qui aide Saad à franchir la frontière sans être vu : il lui rappelle qu'Ulysse et ses compagnons s'échappaient de la

grotte du cyclope en s'agrippant aux ventres d'un troupeau de moutons ; ainsi, Saad se glisse sous un camion transportant un troupeau de brebis et quitte l'Italie en s'étant attaché avec sa ceinture au camion. – Ici on peut d'ailleurs souligner le rôle de la littérature, puisque plus d'une fois celle-ci sauve la vie à Saad : en Irak, ce sont les livres cachés par son père qui maintiennent son esprit vif et qui lui sauvent – au sens figuré - la vie en lui offrant un monde autre que celui de la dictature. Dans cette situation, l'*Odyssee* lui sauve littéralement la vie – ou lui permet au moins de s'évader sans être saisi par les contrôleurs : « [...] sans son récit, je me serais contenté de me cacher parmi le bétail. » (UfB, p.263)

On peut évidemment trouver une foule d'allusions au récit d'Homère. Mais tout à la fin du roman, Saad lui-même s'oppose à cette comparaison de sa propre odyssee à celle d'Ulysse, puisque ce dernier est, en fait, l'archétype du retournant, donc le contraire de Saad, qui ne cherche qu'à s'installer ailleurs. Pour Saad, le pire serait d'être renvoyé chez lui. Il souligne lui-même cette différence profonde :

Il y a trois mille ans, un homme, Ulysse, rêvait de revenir chez lui après une guerre qui l'avait éloigné. Moi, j'ai rêvé de quitter mon pays dévasté par la guerre. Quoique j'aie voyagé et que j'aie rencontré des milliers d'obstacles pendant ce périple, je suis devenu le contraire d'Ulysse. Il retournait, je vais. A moi l'aller, à lui le retour. Il rejoignait un lieu qu'il aimait ; je m'écarte d'un chaos que j'abhorre. Il savait où était sa place, moi je la cherche. Tout était résolu, pour lui, par son origine, il n'avait qu'à régresser, puis mourir, heureux, légitime. Moi, je vais édifier ma maison hors de chez moi, à l'étranger, ailleurs. Son odyssee était un circuit nostalgique, la mienne un départ gonflé d'avenir. Lui avait rendez-vous avec ce qu'il connaissait déjà. Moi j'ai rendez-vous avec ce que j'ignore. (UfB, p.304-305)

Schmitt explique dans une interview la proximité de ce sujet de la clandestinité avec la tragédie antique :

Le plus frappant reste ce rapport à la tragédie grecque : un mélange de nécessité et de hasard dont les héros assument les contraintes. Le hasard de la naissance dans un lieu, dans une famille va déterminer en partie un destin. L'injustice réside précisément dans ce non-choix originel. [...] Contre une vision aristocratique et surannée du héros, l'immigré est devenu le symbole d'un engagement contre les méfaits d'une destinée tributaire d'un hasard malveillant et d'une confrontation audacieuse et opiniâtre avec une idéologie comptable et administrative totalisante. Le héros moderne se caractérise ainsi par ce qu'il a de plus fragile et de plus persistant : son humanité.¹⁹⁹

Justement, le *hasard* constitue le *facteur décisif* des périples de Saad et d'Ahmed. Il faut voir cela de plus près.

¹⁹⁹ <http://www.evene.fr/celebre/actualite/culture-politique-immigration-welcome-1961.php>, consulté le 10.1.2012, 23:34

En lisant *Ulysse from Bagdad*, on a bien souvent l'impression que l'action est vraiment « trop » invraisemblable. Je n'ai pas l'intention d'exprimer mon opinion subjective ; mais parfois (même si Schmitt a mené des recherches concernant la matière très détaillées et que beaucoup de faits mentionnés dans le livre pourraient vraiment se produire ainsi) l'action se déroule d'une manière trop simple : Saad s'évade d'un centre de rétention sans qu'on sache plus de détails, pour donner au moins un exemple pourtant très éclatant. Mais la lecture d'*Ahmed de Bourgogne*, qui est quand même un récit authentique, rend cette dimension d'invraisemblance pourtant beaucoup plus nette. Cette idée a l'air paradoxale, mais elle est pour cela encore plus frappante : dans *Ahmed de Bourgogne*, on a aussi très souvent l'impression que tout cela ne peut pas être vrai, tellement le récit est tragique, hasardeux, parfois absurde. En fait, absolument *tout* dépend du hasard, et l'histoire d'Ahmed aurait aussi pu se dérouler ou se terminer autrement. Le hasard se révèle alors comme facteur décisif dans l'univers clandestin, et c'est justement la lecture complémentaire des deux livres qui le montre bien au lecteur. Schmitt rappelle de plus que déjà le lieu de naissance est dû au hasard mais qu'il se révèle néanmoins décisif pour notre destin : « Qu'est-ce qu'un pays ? Un hasard auquel je ne dois rien. » (UfB, p.111) Il souligne cela encore dans un autre contexte, en parlant de la peur que « le » clandestin inspire aux « réguliers ».

En tout cas, dans les pays riches, une grande partie des hommes ont la possibilité de faire des choix et de réaliser leur vie à leur guise, ce qui n'est pas le cas dans un pays pourvu de ressources. Cette circonstance – l'homme soumis au hasard, dépendant de la « grâce du ciel », du « destin » - nous renvoie encore une fois et au plus fort à la « comparaison » avec l'antiquité et l'univers des tragédies grecques.

Le hasard comme facteur décisif – cela veut dire que l'individu ne dispose pas de beaucoup de possibilités d'agir, ou plutôt que c'est quand même toujours le hasard qui compte. D'où vient éventuellement aussi la fatalité d'Ahmed, et en outre sa croyance grandissante au cours de son périple. L'importance de la chance est aussi évoquée dans le texte : « J'avais une chance inouïe [...]. » (AdB, p.53) Ahmed est très conscient de l'invraisemblance de tout ce qui lui arrive, comme la citation suivante le montre : « [J]'étais sûr que le jour où j'allais raconter ça, personne ne me croirait, tellement cette histoire paraissait abracadabrante. » (AdB, p.133) Parfois il doit se convaincre lui-même de la réalité de ce qu'il est en train de vivre : « Il fallait se pincer toutes les deux minutes pour vérifier que nous ne rêvions pas. » (AdB, p.174) Lorsqu'Ahmed et un compagnon sont encore une fois pris par des douaniers, Ahmed a l'impression suivante : « Ils semblaient négocier notre sort. » (AdB, p.95) Cela

montre à quel point Ahmed – ou un immigré clandestin en général – dépend de la bienveillance ou du pouvoir des autres, et à quel point le hasard y joue un rôle important.

Cette « toute-puissance » et la dépendance absolue du hasard sont encore mieux exprimées dans la phrase suivante : « Moi, j'étais un canard en plastique et une main lançait les dés. » (AdB, p.101) Cela nous renvoie encore une fois à l'idée de l'impuissance de l'individu de nos jours - surtout dans des pays pauvres - comme il dépendait autrefois dans les anciennes épopées de la volonté et de l'humeur divine ; cela renforce encore la décision de Schmitt concernant ses allusions à l'Antiquité dont on a déjà parlé. Ainsi, à la place des anciens Dieux omnipotents s'est mis en quelque sorte le hasard – ou bien le droit international.

Cette idée n'est pas seulement confirmée par Schmitt lui-même, mais on la trouve aussi chez Michail Bachtin qui propose une classification du roman en général en partant du roman antique et en allant jusqu'aux premiers romans « modernes » tel que *Gargantua et Pantagruel* de Rabelais par exemple. Concernant le roman antique, Bachtin distingue trois types dont le premier est celui du « abenteuerlicher Prüfungsroman »²⁰⁰, dans lequel le hasard constitue justement le facteur décisif : « Alle Momente der unendlichen Abenteuerzeit werden von einer Kraft gelenkt: vom *Zufall*. »²⁰¹ Bachtin parle même du temps, de « l'époque du hasard » (« *Zeit des Zufalls* »²⁰²). Il s'agit d'une « intrusion de forces surhumaines (destin, dieux, malfaiteur) » (« das Eindringen übermenschlicher Kräfte (Schicksal, Götter, Bösewicht) [...] »²⁰³). « Eben diese Kräfte und nicht die Helden sind es, von denen innerhalb der Abenteuerzeit jede Initiative ausgeht. Natürlich agieren innerhalb der Abenteuerzeit die Helden selbst (sie fliehen, verteidigen sich, kämpfen, retten sich) [...]. »²⁰⁴ Mais malgré cela ces héros sont contraints à subir leur destin, à *ré*-agir et non pas à *agir* librement. Pour Bachtin, le hasard est un trait constitutif des romans antiques ou bien de ceux qui jouent pendant l'Antiquité : « Überall, wo in der späteren Entwicklung des europäischen Romans die griechische Abenteuerzeit zutage tritt, geht im Roman die Initiative auf den Zufall über [...] »²⁰⁵

²⁰⁰ Michail M. Bachtin, *Formen der Zeit im Roman. Untersuchungen zur historischen Poetik*. Herausgegeben von Edwar Kowalski und Michael Wegner, Fischer Frankfurt am Main 1989, p.10

²⁰¹ Bachtin 1989, p.19

²⁰² Bachtin 1989, p.19

²⁰³ Bachtin 1989, p.19

²⁰⁴ Bachtin 1989, p.20, « Pendant le temps de l'aventure, toute initiative part justement de ces forces et non pas des héros. Bien sûr qu'ils agissent aussi eux-mêmes pendant ce temps d'aventure (ils fuient, ils se défendent, se battent, se sauvent) [...]. » - Traduction par moi-même.

²⁰⁵ Bachtin 1989, p.20, « Partout où plus tard, dans le développement du roman européen, le temps aventureux grecque apparaît, l'initiative dans le roman passe au hasard [...]. » - Traduction par moi-même

Selon la classification de Bachtin, on pourrait éventuellement classer nos deux romans comme des romans de modèle « antique », puisqu'on y trouve plusieurs motifs que Bachtin juge constitutifs tels que les « rencontres et les séparations (l'adieu), la perte et les retrouvailles, chercher et trouver » (« Begegnung und Trennung (Abschied), Verlieren und Wiedergewinnen, Suchen und Finden [...] »²⁰⁶) etc. La fuite, alors le périple, pour nos deux livres d'une signification spéciale, joue aussi un rôle décisif²⁰⁷ dans le roman de modèle « antique » ; le lointain et la proximité sont aussi des aspects importants dans ce contexte²⁰⁸.

Ici il faut insérer encore une citation concernant justement cette allusion programmatique à l'*Odyssée* ; le journaliste Elie Guedj appelle cette parallèle paradoxale, puisque Saad n'éprouve aucune nostalgie, à la différence du héros grec ; Schmitt y répond :

Il est vrai que la nostalgie - en grec *nostos* (retour) et *algos* (souffrance), la maladie du retour, la maladie d'Ulysse - n'est pas du tout le sentiment de Saad. [...] Positivement, j'ai choisi Ulysse pour rendre au clandestin sa dimension héroïque et épique ; montrer que les héros d'aujourd'hui, ce sont ces survivants qui souffrent, persistent, repartent ou arrivent à destination. Ulysse a également été un moyen de composer un jeu littéraire pour ne pas être empoigné par ce que je raconte. Eviter le pathos grâce à la distance apportée par le maniement de mythes classiques.²⁰⁹

Tout comme Schmitt dans sa déclaration citée un peu plus haut, Begag parle aussi dans la préface de son livre d'Ahmed comme d'un « simple héros » (AdB, p.14). Cela doit être mentionné parce que Laacher, par contre, réagit justement *contre* cette conception d'un « clandestin-héros », comme s'il la jugeait d'être trop romantique :

À ceux (intellectuels, journalistes, chercheurs, militants) qui voient dans le clandestin une sorte d'intellectuel cosmopolite sautant allégrement par-dessus les frontières, les rendant presque superflues, et ne manquant pas une occasion de disserter sur ses conditions d'existence chaque fois qu'il est au repos ou qu'un sociologue l'interroge, je voudrais rappeler que ces populations qui se comptent par millions se caractérisent par une vie indigne à vivre [...].²¹⁰

Il est intéressant de retrouver cette distance à la notion du « héros » aussi chez les auteurs de *Grenzverletzer* qui proclament dans la préface que leur anthologie ne veut justement *pas* proposer une « histoire de la base tragique ou héroïque qui transfigure les frontaliers illégaux comme des antihéros romantiques ou qui les déplore comme simples victimes des

²⁰⁶ Bachtin 1989, p.22

²⁰⁷ Bachtin 1989, p.23

²⁰⁸ Bachtin 1989, p.24

²⁰⁹ <http://www.evene.fr/livres/actualite/eric-emmanuel-schmitt-ulyse-from-bagdad-1759.php?p=2>, consulté le 10.1.2012, 23:35

²¹⁰ Laacher 2007, p.100

politiques nationales concernant les frontières. »²¹¹ Cette idée est curieuse, mais il est d'autant plus surprenant de la retrouver indépendamment dans plusieurs recueils différents.

3.2.3. La mise en scène de la question identitaire

Nous avons déjà vu l'importance de la question identitaire de nos jours en général, et aussi l'ampleur qu'elle prend encore dans « l'univers des clandestins ». Maintenant nous allons voir de quelle manière cela est évoqué dans les deux romans en question. Schmitt souligne lui-même l'importance de la question de l'identité :

Toutes les identités sont historiques, contingentes, aléatoires. Personne n'a une identité au singulier. [...] C'est là la complexité : nous avons tous en nous un orchestre symphonique composé de plusieurs instruments qui ne jouent pas ensemble, à cause de la diversité des lieux identitaires.²¹²

Dans le même entretien, Schmitt montre aussi un lien entre la question identitaire et son choix de référer l'histoire de Saad à celle d'Ulysse :

Parce qu'on n'est plus dans le même monde et parce que nos identités ont changé. Pour Ulysse, être ce qu'il est, c'est être d'Ithaque et retourner à Ithaque ; il n'y a aucun questionnement sur l'identité chez lui. C'est pour montrer qu'il s'est passé quelque chose entre l'époque d'Ulysse et aujourd'hui. Que l'on a découvert la contingence, l'historicité de nos identités. Les identités géographiques, ethniques, culturelles ne sont pas assez solides, ni assez consistantes pour définir un être comme différent des autres.²¹³

Schmitt transmet alors ce problème identitaire « moderne » aussi dans son roman ; la question de l'identité joue un rôle pour Saad bien longtemps avant qu'il soit devenu clandestin : « Qui étais-je moi-même ? Irakien ? Arabe ? Musulman ? Démocrate ? Fils ? Futur père ? Epris de justice et de liberté ? Etudiant ? Autonome ? Amoureux ? Tout cela ; pourtant tout cela résonnait mal ensemble. » (UfB, p.45) Saad parle aussi d'un « choc de [s]es identités » (UfB, p.46).

²¹¹ Horn/Kaufmann/Bröckling 2002, p.11 ; traduction par moi-même de la phrase suivante : « [Geboten wird in diesem Buch] keine heroische oder tragische 'Geschichte von unten', welche die illegalen Grenzgänger als romantische Anti-Helden verklärt oder sie als bloße Opfer staatlicher Grenzpolitiken beklagt. »

²¹² <http://www.evene.fr/livres/actualite/eric-emmanuel-schmitt-ulyse-from-bagdad-1759.php>, consulté le 10.1.2012, 23:35

²¹³ <http://www.evene.fr/livres/actualite/eric-emmanuel-schmitt-ulyse-from-bagdad-1759.php?p=2>, consulté le 10.1.2012, 23:35

Ici c'est plutôt une notion plus générale de la question identitaire qui se trouve au premier plan. Mais elle peut prendre une toute autre mesure très existentielle. Laacher déclare que les « documents d'identité [sont] devenus au fil du temps aussi indispensables que l'air que l'on respire. »²¹⁴ Dans *Ulysse from Bagdad*, Boub, un ami de Saad, prétend à cause de ce fait, préférer la dictature aux systèmes occidentaux :

En occident, c'est plus vicieux : pas de despote mais des administrations bloquées, des règlements plus longs que tous les annuaires téléphoniques, des lois concoctées par des êtres bien intentionnés. A l'arrivée ? Les mêmes réponses absurdes ! On ne te croit pas, tu ne comptes pas, ta vie n'a pas d'importance. Si tu es débarrassé du souci de plaire à un tyran, tu découvres que tu ne conviens pas au système : trop tard, pas conforme, manquant d'éléments officiels. Vous êtes né ? Non, puisque vous n'avez pas le certificat. Vous êtes libérien ? Prouvez-le, sinon restez-le ! (UfB, p.154-155)

Dans cette citation on peut distinguer plusieurs points importants : bien sûr c'est la critique de la politique occidentale, voire européenne quant aux lois migratoires, qui se trouve au premier plan. Mais ce sont justement les dernières phrases qui se réfèrent exactement à ce que Kaufmann dit : la présence, l'existence d'une personne en chair et os ne comptent pas autant qu'une petite feuille de papier.

Nous avons déjà évoqué la destruction du passeport qui est souvent pratiquée par les clandestins. Elle est aussi décrite dans les deux romans en question : Saad persuade Boub de jeter leurs papiers dans la mer : « Comme ça, ils ignoreront de quel pays nous sommes issus et ils ne pourront jamais nous bannir... » (UfB, p.179) Quant à Ahmed, il prend la même décision lorsqu'il est pris encore une fois par la police ; il arrive à cacher son passeport dans la voiture policière : « Pour le moment, je ne pensais qu'à une chose : il fallait à tout prix éviter qu'ils trouvent mon passeport algérien, sous peine d'expulsion directe vers l'Algérie. [...] [J]'ai eu le temps de balancer mon passeport dans le pli du siège arrière. » (AdB, p.132) A ses yeux, un éventuel retour en Algérie serait pire qu'un renvoi en Tunisie, puisqu'il n'avait vu aucune possibilité de passer en Europe « directement » en partant soit de l'Algérie, soit du Maroc ; et comme il avait eu autant de difficulté de passer de l'Algérie en Tunisie, il vaut évidemment en tout cas mieux de ne pas avoir d'identité officielle que de faire « trop » de pas en arrière. Déjà en Slovaquie, Ahmed a l'idée de se faire passer pour son frère Karim qui vit « toujours à Dijon [...] et qui avait un casier judiciaire vierge » (AdB, p.158). La même idée le sauve finalement quand il est déjà en train de passer la frontière entre l'Italie et la France et que la dernière confrontation avec des douaniers se produit. Il prétend alors d'être SDF – ce

²¹⁴ Laacher 2007, p.88

qui correspond en fait à la réalité, vu l'instabilité qu'il venait de vivre pendant des années – et se fait encore une fois passer pour son frère. Les douaniers vérifient seulement en appelant le bureau de déclaration de domicile. Comme l'information semble être vraie, les douaniers laissent Ahmed franchir la frontière et lui donnent même un sandwich. Ahmed se félicite plusieurs fois d'avoir eu l'idée, mais en même temps il répète plusieurs fois dans le livre qu'il était « mort », comme dans la citation suivante : « [...] Ahmed était mort. Il fallait que je prenne l'habitude de ma nouvelle identité, maintenant. Ahmed était mort. » (AdB, p.186-187)

Bien sûr on comprend cette phrase d'abord dans le contexte du « changement d'identité » plus ou moins provisoire qui aide Ahmed finalement à rentrer ; mais en même temps elle a un sens bien plus grand, grave et tragique : Ahmed tel qu'il avait été avant n'existe plus, toutes ses expériences, la peur, l'insécurité, la solitude, le fait d'être loin des siens et de n'appartenir à aucun lieu l'ont profondément marqué et changé pour toujours. Il ne sera plus jamais le même qu'avant le périple. Dans ce sens, Ahmed est vraiment mort. Ses mots concernant l'habitude qu'il devrait prendre de sa nouvelle identité pourraient aussi être interprétés ainsi : dorénavant, il devra vivre avec toutes ses expériences, tous ses souvenirs sûrement lourdes à porter et à supporter. On a déjà quelque fois mentionné et on verra encore dans un autre chapitre de quelle manière tout ce qu'il a vécu a des conséquences jusqu'aujourd'hui, puisqu'il s'agit de vrais traumatismes. Redouane retient que ce brûlage des papiers équivaut aussi une brûlure, une destruction de son propre passé, son histoire personnelle, puisque ces personnes brûlent en fait « tout ce qui les rattache à leur passé »²¹⁵. Cela va bien avec la constatation d'Ahmed qui se qualifie de « mort » comme on vient de voir.

Panzer mentionne à un certain moment l'idée que cette destruction du passeport soit aussi un acte symbolique. Selon elle, la destruction de l'identité officielle « signifie une mort symbolique après laquelle la renaissance est plus réaliste et plus authentique »²¹⁶. Cela paraît dans notre contexte peu probable. Le document prouvant son identité est en fait si important que personne ne prendrait une décision si lourde de conséquences pour la seule raison de commettre un acte symbolique, au moins pas dans la situation précaire d'un clandestin qui risque en effet de ne plus jamais accéder à une identité officielle. L'acceptation de ce risque souligne encore le désespoir des personnes en question qui agiraient autrement si elles avaient le choix. De plus, pour un clandestin, la question d'assimilation ou d'une vraie « renaissance » ailleurs ne se pose pas, au moins pas au stade dont nous sommes en train de

²¹⁵ Redouane 2008, . P.18

²¹⁶ Panzer 2008, p.62

parler ; avant tout c'est le droit de rester qui compte ou, on vient de le constater, l'impossibilité d'être renvoyé. Donc on pourrait plutôt parler d'un acte vraiment nécessaire et « pratique », si on veut, mais pas symbolique.

« [...] [J]'ai proposé aux autres de déchirer les papiers qu'on nous avait remis en Slovénie et de les jeter pour faire disparaître toute trace de notre provenance. Nous avons enterré nos identités déchirées en faisant des vœux [...]. » (AdB, p.175) On pourrait penser que cette citation contredit le passage précédant. Mais cela n'est pas le cas : la raison de la destruction est toujours uniquement pratique, c'est tout simplement qu'elle est accompagnée de vœux, ce qui ne rend pas l'acte en tant que tel symbolique.

Finalement, il faut encore parler du changement personnel qui a déjà été évoqué dans le contexte de la nouvelle identité d'Ahmed et son constat que l'ancien Ahmed était « mort ». En fait, il serait éventuellement mieux d'évoquer ce sujet dans le chapitre sur les conséquences de la fuite et de la clandestinité, mais comme un changement personnel constitue aussi un changement identitaire, il va aussi de soi d'en parler dans ce contexte-là. Quand on parle des expériences de la clandestinité, c'est habituellement d'abord à la personnalité qu'on songe : les expériences qu'on a fait durant des années causent un changement au niveau du caractère. Mais la vie clandestine a aussi des effets sur le physique : les expériences s'inscrivent ainsi non pas seulement dans l'âme, mais aussi dans le corps et le visage. Cela est aussi mentionné dans les deux romans : vers la fin d'*Ulysse from Bagdad*, Saad compare le jour qui est en train de se lever à lui-même : la première chose en commun est le fait que le jour « n'a pas plus envie de se lever » que Saad, et il est « las, courbatu, arthritique, maussade » (UfB, p.301). Lorsqu'il avait retrouvé Leila peu de temps avant, il décrit la première fois qu'ils font l'amour : « Nos corps nous rendirent ce que nous avons perdu, notre jeunesse [...]. » (UfB, p.289) Cette courte phrase nous laisse à supposer que les deux amoureux, si jeunes qu'ils soient, ont déjà vieilli à cause de tout ce qu'ils ont dû subir jusque là.

La même chose vaut pour Ahmed qui décrit maintes fois son visage et le fait qu'il ne se reconnaît parfois même pas lui-même. Bien sûr il en est effrayé. Cela va si loin qu'il éprouve à partir d'un certain moment tant de peur d'être confronté à nouveau à une image de lui-même si effrayante qu'il commence même à éviter de se regarder dans un miroir.

Ainsi, la question identitaire se révèle aussi comme « élément constitutif » comme dans la littérature de la migration, mais non pas dans la mesure qu'il s'y agit « seulement » de la déchirure des protagonistes entre deux cultures : la question identitaire y est existentielle,

mais surtout dans la dimension des identités « officielles ». Le passeport, de nos jours devenu plus crédible et plus important que la personne elle-même, joue un grand rôle dans cette littérature ; un motif revenant est la déchirure du passeport.

3.2.4. La mise en scène des lieux et de l'espace

Le concept des hétérotopies de Foucault joue un rôle très concret dans le monde des clandestins, au moins dans la mise en scène littéraire, autant que le concept des non-lieux de Marc Augé. Il est très intéressant de trouver dans les deux livres *Ulysse from Bagdad* et *Ahmed de Bourgogne* une vraie « accumulation » de lieux qui peuvent être interprétés soit comme des hétérotopies, soit comme des non-lieux.

Concernant *Ulysse from Bagdad*, on peut constater que le premier tiers du livre se situe entièrement en Irak où l'action se déroule soit à la maison, un lieu protégé, mais quand même pas absolument sûr, et le « dehors » où règne l'insécurité absolue, d'abord par le régime de Saddam et puis à cause de l'occupation des Etats-Unis. Les deux derniers tiers (à peu près) mettent en scène surtout la route traversée par Saad. Le mouvement de la fuite et l'immobilité de l'attente à des possibilités et des circonstances permettant de continuer le chemin, ou bien l'immobilité dans des lieux où les « étrangers sont immobilisés »²¹⁷ tels que les camps de rétention, la prison... - y alternent. C'est en fait seulement dans cette deuxième partie traitant de la fuite que les hétérotopies et les non-lieux commencent *vraiment* à jouer un rôle. Cela confirme déjà de quelque manière l'idée d'Augé qu'un voyage constitue en fait un mouvement dans des non-lieux. La seule hétérotopie à être évoquée dans le premier tiers d'*Ulysse from Bagdad* (à peu près) est celle de la bibliothèque. Il n'est pas clair si cela mérite d'être mentionné, mais comme Foucault se réfère aussi aux bibliothèques et que cette circonstance paraît curieuse, il fallait au moins le constater. Cela veut dire que la bibliothèque (plus simplifiée : la lecture) offre à Saad, qui est contraint de vivre dans une dictature, un espace « sûr » et surtout évasif. Le détail qu'il s'agit-là d'une hétérotopie, rend la situation comparable à celle d'Ahmed (mais bien dans un autre sens !), qui, lui aussi, avait passé son temps surtout dans des lieux hétérotopiques lorsqu'il était encore en France : d'abord dans un

²¹⁷ Henri Coureau, De Sangatte aux projets de portails d'immigration : essai sur une conceptualisation de la « forme-camp », en : Olivier Le Cour Grandmaison/Gilles Lhuillier/Jérôme Valluy (dir.) : Le retour des camps ? Sangatte, Lampedusa, Guantanamo... Éditions Autrement Paris 2007, p.94-106, ici : p.102

foyer pour des jeunes difficiles et ensuite en prison. Ce parallèle ne signifie probablement rien, mais il ne fallait pas le taire non plus ; on y reviendra encore dans un autre chapitre.

Saad traverse la mer plusieurs fois : d'abord la mer rouge afin de gagner l'Égypte, et après la Méditerranée afin de mettre le pied en Europe ; et ensuite en passant par Lampedusa - selon Federica Sossi une île située « un peu hors du monde » qui a été « [p]endant longtemps [...], pour les migrants, une sorte d'usine qui fabriquait des clandestins »²¹⁸ - , Malte et la Sicile, Saad arrive sur la côte de l'Italie du sud. Cette hétérotopie du bateau est alors assez importante puisqu'elle emporte Saad en Europe, il s'agit donc d'un grand pas au cours du voyage. Mais c'est aussi un grand pas à cause de la peur immense que Saad ressent, non pas seulement pendant le premier trajet, puisqu'il n'avait jamais de sa vie vu la mer, et parce que l'état des bateaux des passeurs inspire plutôt de la méfiance et de la crainte. Ce qu'il craint se produit finalement lors du trajet en Europe, et Saad se retrouve sur une plage comme le seul rescapé après avoir fait naufrage.

Avant ce passage en Europe et lorsqu'il « réside » encore en Égypte, Saad trouve refuge chez d'autres clandestins venant d'Afrique Noire. Son nouvel ami Boubacar, dit Boub, l'emmène dans son « squat » qu'il partage avec tout un tas d'autres réfugiés qui sont dans la même situation que lui : en train d'attendre une décision du HCR (Haut Commissariat des Nations unies pour les réfugiés) quant à son état de réfugié. Le squat, dans la conception d'Augé un non-lieu, se trouve dans « un immeuble promis à la démolition, en marge d'un terrain vague, non loin d'une décharge à ordures », et l'immeuble est « une ruine d'au moins un siècle » ; de plus « [c]'était sale, malodorant, exigü et chaleureux » (UfB, p.131). Ici on peut aussi encore mentionner « La Grotte », un bar peuplé par des vieilles dames qui espèrent s'amuser un peu en dansant et en bavardant avec des jeunes « gigolos ». Bien qu'on puisse déclarer ce lieu comme hétérotopie puisqu'il s'agit d'un vrai « bouge » qui n'est fréquenté que par des couches sociales plutôt basses, ce bar est décrit comme « refuge futile et bienveillant » (UfB, p.138) ; les compagnons noirs de Saad en sont privés, ils manquent d'un tel « refuge » - ils ne peuvent pas gagner quelques dinars dans des bars semblables, puisqu'ils sont noirs et ne parlent pas l'arabe (ce qu'ils ne veulent pas apprendre parce que cela signifierait d'accepter de rester en Égypte pour toujours). Ils sont alors forcés à rester là où ils ont trouvé un « hébergement », forcés à se cacher à cause des contrôles de police et aussi du racisme qui les poursuit (UfB, p.137). Une deuxième fois une demeure de réfugiés est décrite vers la fin du

²¹⁸ Federica Sossi, Lampedusa. Figurants sur le port. Traduit de l'italien par Sara Prestianni et Jean-Jacques Branchu, en : Olivier Le Cour Grandmaison/Gilles Lhuillier/Jérôme Valluy (dir.) : Le retour des camps ? Sangatte, Lampedusa, Guantanamo... Éditions Autrement Paris 2007, p.107-117, ici : p.107

livre : « Au-delà de la ville et des villages, perdu dans la campagne boueuse, le squat consistait en d'anciens bâtiments administratifs et d'ex-logements ouvriers désaffectés depuis la faillite du site. Les clandestins l'avaient colonisé en espérant que son éloignement favoriserait une relative tranquillité. » (UfB, p.288) Il n'y a ni d'eau courante ni d'électricité, et le bâtiment ne dispose « plus d'aucun raccordement aux égouts » (UfB, p.289).

Un autre lieu appartenant au concept de Foucault est la prison, dans laquelle Saad se retrouve aussi lorsqu'il est pris par les douaniers italiens à deux reprises, et où Ahmed passe en fait de longues années, lorsqu'il est encore en France, un fait dont nous parlerons encore.

Un lieu assez spécial qu'il faut mentionner ici est le cimetière, dont on vient de lire qu'il est hétérotopique parce qu'il représente l'espace des morts opposé au monde des vivants et représente ainsi aussi la marge de la société, un « dehors ». Saad trouve refuge chez un certain Schœlcher qui s'occupe d'un cimetière où ne se trouvent que des tombes de soldats de la première guerre mondiale. Ce qui est intéressant ici est le fait que Saad en tant que clandestin ne trouve du refuge nulle part et n'a pas la permission de rester ou même pas d'être, et c'est justement dans un tel lieu hors du monde peuplé, hors du monde des « vivants », à la marge de la société, de la vie quotidienne, que les gens fuient souvent afin de ne pas être rappelés à la mort et à la vanité, que c'est donc justement dans un tel lieu qu'il trouve du repos, du refuge et de la sécurité. C'est d'ailleurs aussi le seul lieu où Saad voit l'idéal de l'égalité réalisée, on le verra plus tard. Donc ce choix de Schmitt a une dimension assez forte et symbolique. En outre, il n'est d'ailleurs sûrement pas un hasard que l'homme qui y s'occupe de Saad porte le même nom que Victor Schœlcher (1804-1893) qui avait lutté contre l'esclavage.

Bien sûr, la gare y joue aussi un rôle comme par exemple la gare de Naples, décrite dans le roman de la manière suivante :

A Naples, il suffisait de tourner autour de la gare pour pénétrer les réseaux et commerces clandestins. [...] Oh, ce n'était pas le paradis, la gare de Naples, juste l'accès, sans ticket, à l'enfer [...]. On trouvait tout à la gare de Naples, mais tout dégradé, tout gangrené, tout rongé par le néant. (UfB, p.237)

Un autre lieu jouant un rôle dans tout le livre est celui de la salle de bain, ou plutôt l'espace irréel incorporé par celle-ci. Cela va avec un aspect très important au cours du livre : la relation de Saad et son père ou plutôt son « spectre », son esprit. Après que le père de Saad a été fusillé par les Américains, Saad découvre qu'il peut retrouver son père dans la salle de

bain où il commence à s'entretenir avec lui. Cette sphère, ou cette image de la salle de bain est élargie au fur et à mesure à des situations de lavage en général. Après s'être mis en route en direction d'Angleterre, Saad est encore une fois surpris en constatant que son père le « suit » d'une certaine manière, donc son apparition n'est pas liée au cadre de la salle de bain dans leur appartement de Bagdad. Il suffit que Saad commence à se laver les pieds ou, plus généralement, qu'il prenne soin de son corps, pour que son père apparaisse. Cela devient vite un rituel, et dorénavant, chaque fois qu'il a besoin d'un entretien ou d'un conseil, Saad enlève les chaussures et les chaussettes afin d'« appeler » son père. Cela fait sûrement allusion à la tradition des hammams, les bains publics des pays musulmans. Ces bains sont des lieux non pas seulement destinés au soin du corps, mais aussi au soin de l'esprit ; la communication et les entretiens y sont très importants. Et c'est aussi le cas dans les entretiens de Saad avec son père : Saad peut lui confier ses soucis, et son père lui donne souvent des conseils.

Foucault évoque aussi des lieux auxquels on n'accède qu'en se soumettant à des rites de purification, il parle d'un mélange de religiosité et d'hygiène et se réfère par exemple aux hammams. On pourrait donc classer cet espace irréel qu'est la sphère du père comme hétérotopie à laquelle Saad ne peut accéder que s'il accomplit ce rite correspondant pourtant à un rite mi-religieux, mi-hygiénique tel qu'il est décrit par Foucault. Cette proximité de la salle de bain, du rite du lavage et du hammam auquel se réfère Foucault ne peut être niée.

Une notion très importante dans *Ulysse from Bagdad* est en général le mouvement permanent et le sentiment de n'avoir « pas de place dans le monde » (UfB, p.132), de n'appartenir à aucun lieu, donc l'espace est aussi mis en scène par cette errance et justement cette *non-appartenance* à un lieu, initiée au début par le simple fait de quitter son pays natal, d'être forcé de fuir sa patrie, et de ne pas trouver d'autre place dans le monde, ou plutôt de n'être bienvenu nulle part, puisque c'est plutôt cette dernière circonstance qui pose le véritable problème. Ce mouvement permanent et forcé se sent encore beaucoup plus fort dans *Ahmed de Bourgogne*, et cette errance aura aussi des conséquences au rapport à l'espace.

Widmer parle de l'espace vital des sans-papiers comme espace intermédiaire qu'il définit comme « sozialen Raum, in dem die Flüchtigkeit der Übergangssituation Teil des Raumes und der Gesellschaft darin wurde. »²¹⁹ La même chose, donc la fixation de quelque chose de transitoire, est constatée par Zygmunt Bauman en référence aux camps : « The camps are

²¹⁹ Widmer 2003, p.53 ; « [...] un espace social où le caractère éphémère de la situation transitoire fait dorénavant partie de l'espace et de la société s'y trouvant. » - Traduction par moi-même.

artifices made permanent through blocking the exits. »²²⁰ Ainsi, il s'agit de « 'permanently temporary' location[s] »²²¹.

En isolant le principe des hétérotopies concernant l'ouverture et la fermeture, on pourrait constater que c'est justement entre ces deux pôles extrêmes que l'histoire de Saad - et aussi celle d'Ahmed - se déroule spatialement : soit dans des lieux hermétiquement fermés comme la prison, le bateau, les camps (et, dans une certaine mesure, aussi le camion, puisque les clandestins n'en peuvent pas sortir à leur gré s'ils veulent que leur voyage réussisse) ; ou bien dans des lieux extrêmement ouverts comme par exemple la mer, le « no-man's land » parfois traversé en route, et, à un niveau plus métaphorique, aussi l'état général de la non-appartenance.

Cette alternance déjà mentionnée de mouvement et d'immobilité forcée et extrême de l'autre côté pourrait aussi être vue comme métaphore des conditions de vie d'Ahmed et de Saad et des clandestins en général : ils essaient d'être leurs propres maîtres et de décider eux-mêmes des conditions de leurs vies, dans la mesure du possible. Cela est lié au départ, à la recherche d'une vie vivable et digne qui les mène ailleurs. L'immobilité forcée, décrite à plusieurs reprises dans les deux livres, montre justement l'impuissance à laquelle les personnes en question sont condamnées et qu'elles essaient de surmonter en partant. Mais cet essai très actif et désespéré de trouver des conditions meilleures est souvent destiné à échouer, donc l'impuissance contre un système immense et inhumain ne peut même pas être vaincue en risquant ce qu'on a de plus cher : sa vie. Même le mouvement, jouant un si grand rôle dans *Ulysse from Bagdad* et *Ahmed de Bourgogne*, prend alors une autre dimension : ce n'est pas seulement l'expression d'une éventuelle libre disposition de soi, mais aussi celle du hasard comme facteur décisif dans ces « voyages » en question. Cela montre que c'est alors le « sort » qui malmène ces infortunés, qui essaient pourtant en vain de décider par eux-mêmes. Nous en avons déjà parlé dans le chapitre concernant le « lien » avec l'Antiquité.

Dans *Ahmed de Bourgogne*, les hétérotopies et les non-lieux me paraissent traités d'une manière encore plus nette ; cela est peut-être dû au fait qu'il s'agit d'un récit authentique dont le narrateur travaille moins que Schmitt avec des images, des réflexions et des allusions intertextuelles.

²²⁰ Bauman 2002, p.113 ; « Les camps sont des artifices rendus permanents en bloquant les sorties. » - Traduction par moi-même.

²²¹ Bauman 2002, p.113 ; « des location[s] 'temporaires pour toujours' » - traduction par moi-même

Déjà, l'espace y est mis encore plus au centre puisque les chapitres portent tous les noms des stations parcourues au cours du périple afin de souligner le zigzag qu'Ahmed a dû supporter, l'errance et surtout la longueur de son retour, au niveau de l'espace et aussi au niveau du temps. Ici on doit d'ailleurs faire remarquer qu'en fait, les titres des deux romans sont construits selon le même schéma « nom + de + lieu ». Ce schéma avait déjà été employé pendant l'Antiquité lorsque cette désignation du lieu d'origine faisait fonction de nom (exemple : Thales de Milet). Le fait que ces deux romans traitant la clandestinité emploient ce même modèle montre l'importance de l'origine dans les deux cas, puisque c'est l'origine des protagonistes qui décide sur leurs droits et sur leurs vies en général.

- En parlant des titres, il faut encore mettre le doigt sur un autre parallèle intéressant (qui n'a pourtant rien à faire avec ce chapitre): notamment le fait que les deux auteurs jettent un pont entre le monde oriental et européen. *Ahmed et Bagdad* sont liés au mythe occidental d'*Ulysse* et à la ville de *Bourgogne*. Nous n'allons pas nous attarder là-dessus, mais il fallait quand même mentionner ce détail intéressant. -

D'ailleurs, à la fin de chaque livre on trouve une carte montrant les chemins que les protagonistes ont dû traverser jusqu'à ce qu'ils aient finalement atteint leur but, et il est aussi intéressant de retrouver cette même idée dans les deux romans ou éditions. Cela montre encore plus le périple extrêmement long et les maintes déviations qu'Ahmed et Saad ont dû parcourir. (En ce qui concerne *Ahmed de Bourgogne*, la carte ne se trouve que dans l'édition du Seuil de 2001, et non pas dans celle qui a été utilisée pour ce travail.)

Notamment c'est aussi en bateau, cette « hétérotopie par excellence »²²² selon Foucault, qu'Ahmed passe la première partie du voyage. Il s'agit là de l'expulsion, et le bateau effectuant cette dernière est décrit comme « monstre » (AdB, p.29). C'est cette image qui ouvre alors la terrible ronde de va-et-vient et d'errance d'Ahmed. Le mouvement permanent et l'attente, l'immobilité forcée alternent dans ce récit autant que dans celui de Saad.

La tristesse du poste-frontière où Ahmed et d'autres expulsés se retrouvent après le passage en Algérie correspond à la tristesse ressentie lors de l'expulsion : « Les douaniers [...] m'ont fait entrer dans une pièce triste et vide, aux allures de salle d'hôpital. » (AdB, p.31) On pourrait retenir qu'Ahmed compare une hétérotopie à une autre.

²²² Foucault 1994, p.762

Dans la phrase suivante, Ahmed décrit un centre de rétention : « C'était un immense bâtiment sans âme. » (AdB, p.164) Cette expression semble résumer parfaitement l'essentiel du concept des non-lieux.

Dans le cas d'Ahmed, le fait de n'appartenir nulle part joue un grand rôle, comme c'est aussi le cas de Saad. Mais à la différence de celui-ci, cette insécurité est déjà en rapport avec l'origine d'Ahmed qui est de nationalité algérienne bien qu'il soit Bourguignon et né en France : « J'étais un Algérien de Bourgogne, une espèce improbable, inclassable. » (AdB, p.28) Après son expulsion, Ahmed éprouve aussi le même sentiment que Saad : il n'a « nulle part où aller » (AdB, p.53).

Souvent, les verbes « traîner » et « errer » sont repris, désignant ainsi quasiment l'occupation principale d'un clandestin, qui est résigné à attendre tout le temps. Les lieux réservés à cette attente et l'errance sont par exemple le port où « [s]es pas [l]e conduisaient régulièrement » (AdB, p.54) :

[...] nous allions traîner du côté du port pour voir les bateaux, les cordages, les containers, les canots de sauvetage, toutes ces choses dont les clandestins du monde entier sont familiers, mais il était impossible de s'approcher des aires d'embarquement : des militaires encerclaient tous les endroits stratégiques. Et le port en était un, bien sûr. (AdB, p.50)

La même chose vaut pour les gares qui sont aussi souvent décrites, comme on vient de le voir déjà dans *Ulysse from Bagdad*: « Je suis allé fouiner à la gare, l'endroit idéal pour rencontrer les traînants et récupérer des informations [...]. » (AdB, p.125) Ou bien : « La petite gare était vide. Rien ne bougeait. [...] nous avons été les seuls à descendre dans cette gare fantôme. Neuf clandestins dans une gare vide [...]. » (AdB, p.172)

Pendant son périple, Ahmed doit souvent se résigner à loger dans des hôtels, puisque c'est quand même plus facile à louer spontanément qu'une chambre privée par exemple. Il s'agit là de vrais non-lieux comme les gares que je viens d'évoquer, des lieux passagers et pour cela aussi non-relationnels ; de plus ils sont aussi non-identitaires, et cela correspond avec l'état des personnes qui les fréquentent et dont la plupart ne disposent pas d'une identité « officielle ». Ce sont dans habituellement des hôtels très délabrés, peuplés par d'autres « pauvres diables » comme Ahmed qui sont en train de planifier leur passage dans un autre pays ou bien d'autres qui trafiquent la drogue etc. Ahmed décrit le public de ces hôtels en général, cet univers « parallèle » ainsi :

J'ai loué une chambre dans un hôtel à l'allure sordide. [...] Étrangement, malgré son état, l'auberge de misère attirait du monde. On peut même dire qu'elle regorgeait de monde. Mais quel monde ! Alcooliques, clochards, fous, mafiosi, une arche de Noé pour gens délabrés et dériveurs. (AdB, p.82)

Un peu plus tard, il décrit encore à peu près la même chose, mais ici ce sont les clandestins qui sont mis au premier plan : « J'avais réussi à dénicher un hôtel à trois dinars la nuit, dans le genre de celui d'Édirne : échouaient là tous les clandestins qui avaient tenté de quitter leur pays, Marocains, Libyens, Algériens... » (AdB, p.104) Voici encore une citation mettant en scène ces deux non-lieux, alors celui de l'hôtel et celui de la gare : « [...] nous nous sommes installés dans un hôtel où nous avons réservé une chambre [...] et, dès le lendemain matin, nous sommes allés traîner devant la gare [...]. » (AdB, p.67)

Ahmed voyage en bateau (c'est en bateau qu'il est expulsé), en train (surtout en Algérie au début de son périple), en taxi (il essaie de traverser la frontière entre l'Algérie et la Tunisie en taxi) - ou tout simplement en voiture (avec des passeurs par exemple lorsqu'il traverse la frontière hongroise) - et aussi plusieurs fois en avion. On n'entrera pas dans les détails puisque la description des moyens de transport est sommaire. Il s'agit là de non-lieux selon Augé – mais la raison pour laquelle ils sont cités ici est le fait qu'Immacolata Amodeo souligne que la littérature migrante n'accorde plus la même importance au train qu'autrefois. Cela n'est pas seulement dû au changement des moyens de transport (en simplifiant on peut constater qu'en général, on voyage plus en avion aujourd'hui que pendant les années 1970) ; de nos jours, dans la littérature migrante ce n'est plus tellement le départ qui est mis en scène (comme c'était pourtant le cas autrefois), selon Amodeo. Nous avons constaté qu'il ne va pas « de soi » que la littérature parlant des clandestins appartient entièrement à la littérature migrante. Mais il est quand même remarquable que le train, dans le contexte de la clandestinité, joue aujourd'hui un plus grand rôle que dans la « vraie » littérature de l'immigration, comme par exemple dans *Clandestin* d'Aliette Abécassis qui se déroule pratiquement en entier dans un train. Ahmed est aussi souvent contraint de se confier à un train dans lequel il effectue aussi une grande partie de son « voyage ». L'avion dont Amodeo semble penser qu'il convient plus aux temps « modernes » joue un rôle absolument et dans *Ahmed de Bourgogne*, et dans *Ulysse from Bagdad*, ainsi que dans la plupart des romans examinés pour ce travail.

On peut dire que la route en tant que telle peut aussi être interprétée comme non-lieu ; la même chose vaut pour le « no-man's-land » décrit plusieurs fois dans *Ahmed de Bourgogne*,

comme par exemple dans la citation suivante qui raconte l'essai d'Ahmed et de son compagnon Alilou de traverser la frontière entre la Turquie et la Bulgarie :

Nous avons marché une heure, deux heures, puis trois et quatre, sans nous arrêter, dans des conditions épouvantables. Et toujours rien en vue. Chaque pas posé dans la neige était un calvaire, il fallait faire un immense effort pour s'arracher et repartir d'un nouvel élan. [...]

Le silence, autour de nous, semblait observer notre progression au milieu de ce paysage grandiose de montagnes blanches. Il n'y avait aucune trace d'oiseau, d'animal, de vie, seuls nos souffles murmuraient dans le froid. (AdB, p.88)

Ces efforts dans un lieu – ou plutôt non-lieu – si désert ne manquent pas d'illustrer la situation désespérée des clandestins. On pourrait comparer ce paysage enneigé, abandonné, perdu carrément au désert. Anja J. Müller classifie le désert comme une

enormously powerful and fascinating literary trope [...]. Isolated and inhospitable, the desert provides the exotic setting for fictional journeys of identity, its morphologic and climatic extremes reflecting upon emotions and passions of similarly extreme nature. In consequence, the desert often functions as a metaphor of 'otherness': uncharted and uncertain, it represents the cultural margin where known values and norms cease to be in force, a site where past certainties are disrupted.²²³

On peut dire que cela correspond vraiment à l'état, au statut des clandestins : à la marge, dans la solitude, même plus : complètement hors de la communauté humaine, dans un espace indéfini qu'est le no-man's-land où il n'y plus de certitudes et où règne la loi du plus fort.

Bien sûr le non-lieu qu'est le camp de rétention joue aussi un rôle important dans le récit. Les détails concernant l'histoire, le développement et les différentes formes des camps seront négligés.²²⁴ Ahmed se retrouve plusieurs fois dans de tels camps qu'il décrit par exemple de la manière suivante :

Après une semaine passée dans ce camp, je commençais à comprendre le fonctionnement. Le système était basé sur une règle simple : si tu avais de l'argent, tu mangeais à ta guise, si tu n'avais pas d'argent, tu faisais ramadan. Le capitalisme brutal. Sinon, il fallait attendre de tomber sur des êtres humains sensibles qui acceptaient de partager, mais ce n'était pas monnaie ni menu courants dans ce genre de lieu. Chacun pour soi et Dieu pour tous. (AdB, p.98)

²²³ Anja J. Müller, *Travel in No-Man's-Land*, en : Liselotte Glage (éd.) : *Being/s in Transit. Travelling Migration Dislocation*. Editions Rodopi Amsterdam – Atlanta, GA 2000, p.141-153, ici : p.142 ; « [...] un trope littéraire très puissant et fascinant. Isolé et inhabitable, le désert offre le cadre exotique pour des voyages fictifs d'identité, ses extrêmes morphologiques et climatiques réfléchissant à des émotions et des passions d'une nature aussi extrême. Par conséquent, le désert sert souvent de métaphore pour l'étrangeté : inexploré et incertain, il représente une marge culturelle où les valeurs et les normes connues cessent d'être en vigueur, un lieu où des certitudes passées sont détruites. » - Traduction par moi-même. Müller s'y réfère dans une analyse de *Oyster* de Janette Turner Hospital.

²²⁴ Je renvoie à d'autres œuvres comme par exemple à l'anthologie déjà citée *Le retour des camps?*

Il parle dans ce contexte aussi une fois d'une « cage » (AdB, p.97), ce qui montre bien le statut qui est souvent accordé aux retenus dans de tels camps.

Reinprecht interprète ces lieux auxquels les clandestins sont contraints du côté officiel à demeurer comme moyens de biopolitique selon Foucault. Nous n'allons pas aborder ce concept, puisque nous nous concentrons sur celui des hétérotopies, mais on peut quand même retenir l'idée de Reinprecht « [...] dass Flüchtlingslager, Wartezonen und Schubhaft verräumlichte Dispositive sind, deren sich die Biopolitik für ihren Regulierungszweck bedient um auf die Körper und das Leben 'anderer' Personen (Flüchtlinge und Asylwerber) einzuwirken. »²²⁵ Elle continue :

Jene, die nützlich sind, deren Leben einen (Mehr-)wert [sic] hat bzw. diesen produziert, die normal sind, werden biopolitisch gefördert, während die 'Anderen', die Unnützen, die anormalen, die Lebensunwerten ihren Platz in und an Heterotopien finden (müssen). [...] es [ist] wichtig nicht zu vergessen, dass die Zäsur lebensunwerten und lebenswerten Lebens die Funktion des Todes in die Biopolitik wieder einführt. Ein sozialer Tod, dessen mannigfaltige Formen sich in und durch Heterotopien entfalten (soziale Isolation, Einkerkerung, Abschiebung, Arbeitslosigkeit, keine soziale Anerkennung etc).²²⁶

Après un certain temps passé dans cette sorte de non-existence entre les frontières et ce mouvement constant, on commence à ressentir la lassitude d'Ahmed pour qui les pays qu'il traverse ne diffèrent presque plus, semble-t-il. Si les pays diffèrent encore, c'est par la « qualité » des camps de rétention, le traitement général des clandestins et la « gentillesse » des gardes-frontières ; les frontières ne comptent pour Ahmed que lorsqu'il les ait laissées derrière lui. Les pays, les frontières sont en fait tous devenus interchangeables, la géographie devient des noms et des distances : « Ces noms ne représentaient pour moi que des distances à franchir, rien de plus. » (AdB, p.114) La lassitude d'Ahmed se sent aussi dans la phrase suivante : « Je ne savais plus dans quel pays je me trouvais, toute la géographie du monde faisait des méandres dans ma tête. » (AdB, p.157) A un certain point, c'est encore Ahmed qui semble d'avoir le contrôle, mais peut-être ce contrôle ne se manifeste que sur la carte

²²⁵Reinprecht 2006, p.54 ; « [...] que les camps de réfugiés, les zones d'attente et le maintien administratif sont des dispositifs spatialisés dont la biopolitique se sert pour son but régulateur afin d'influencer la vie des 'autres' (des réfugiés et des demandeurs d'asile). » - Traduction par moi-même.

²²⁶ Reinprecht 2006, p.57 ; « Ceux qui sont utiles, dont la vie représente une valeur ou bien produise une telle, ceux qui sont normaux, sont aidés de manière biopolitique, tandis que les 'autres', les inutiles, les anormaux, ceux qui ne valent pas leur vie trouvent et doivent trouver leur place en des hétérotopies. [...] Il est important de ne pas oublier que le hiatus entre une vie de valeur et une vie futile introduit encore une fois la fonction de la mort à la biopolitique. Une mort sociale, dont les formes variées s'épanouissent en et par les hétérotopies (isolation sociale, incarcération, reconduite à la frontière, chômage, pas de reconnaissance sociale etc.). » - Traduction par moi-même.

routière : « Les cartes routières n'avaient plus de secret pour moi, mon doigt dominait toutes les lignes frontalières sur le bout des ongles. » (AdB, p.81)

Une expression remarquable est employée par Redouane qui appelle les clandestins des « brûleurs de frontières »²²⁷ - cela établit une belle opposition à la nécessité de brûler ses papiers – les clandestins ne sont pas uniquement contraints de brûler les preuves de leurs identités ou leurs identités tout court, mais ils peuvent aussi à un certain point se moquer des frontières. Malheureusement cela ne réussit pas toujours. A partir d'un moment, Ahmed n'est plus sûr d'être encore son propre maître, et on ne peut pas le lui reprocher : « [J]'ai repris la route, ou bien la route m'a repris, parce que, là aussi, je ne savais plus dans quel sens allaient les choses. » (AdB, p.164) Tout cela rend éventuellement aussi visible l'absurdité des frontières.

Ces exemples montrent tous à quel point le cadre spatial, le monde d'Ahmed est inapprivoisé, inconnu et avant tout dangereux. La perte de repères à laquelle Ahmed est condamné provoque finalement aussi un déracinement physique, comme on l'a déjà vu et comme on le verra encore plus tard.

L'invisibilité à laquelle les clandestins sont condamnés – et de laquelle ils dépendent au plus haut degré pour la réussite de leur périple (il est presque cynique qu'ils dépendent en même temps de stratégies consistant à être rendus plus visibles afin d'améliorer finalement leur situation) - est aussi évoquée dans des phrases comme par exemple la suivante : « À l'abri du monde visible, nous nous sommes reposés [...]. » (AdB, p.173)

Un dernier trait à évoquer ici – faute d'un chapitre qui soit plus apte à en parler - est la métaphore de la valise qu'Amodeo examine de plus près. La valise est d'abord naturellement conçue comme image du départ, mais elle est aussi « ein Behältnis, das aufgrund der Gegenstände, die in ihm enthalten waren, ein Stück Heimat in die Fremde hinüberretten konnte »²²⁸, donc « un récipient qui, à cause des objets qui y étaient contenus, pouvait sauver un morceau de la patrie en pays étranger » (traduction par moi-même); c'est alors une image pour les souvenirs qu'on garde de la patrie, une véritable pièce de la patrie qu'on garde chez soi. Ainsi on peut dire que la valise ouvre ou contient plutôt aussi un *espace*, peu importe qu'il soit imaginaire, symbolique ou réel.

²²⁷ Redouane 2008, p.22

²²⁸ Immacolata Amodeo, Verortungen: Literatur und Literaturwissenschaft, en : Wolfgang Asholt/Marie-Claire Hooock-Demarle/Linda Koiran/Katja Schubert (Ed.) : Littérature(s) sans domicile fixe. Literatur(en) ohne festen Wohnsitz. Narr Francke Attempto Verlag Tübingen 2010, p.1-12, ici : p.6

Dans *Ahmed de Bourgogne*, le compagnon avec qui Ahmed essaie de traverser la frontière turco-hongroise porte une valise avec lui, et Ahmed décrit très nettement de quelle manière son compagnon y tient : « Alilou serrait dans sa main gauche une vieille valise marron de travailleur immigré [...]. J'avais essayé de lui faire abandonner ce fardeau à l'hôtel, au profit d'un sac plus maniable, peine perdue, il ne voulait pour rien au monde le lâcher. » (AdB, p.85) Ici on ressent déjà l'attitude d'Alilou ; Ahmed essaie à plusieurs reprises de le persuader de la laisser, il ne comprend pas ce qui peut la rendre si chère à Alilou, d'autant plus lorsqu'il apprend que la valise ne contient même pas la moindre chose à manger. Finalement les deux sont pris par des douaniers et arrêtés. « Les Bulgares ont confisqué la valise de mon compagnon, qui pleurait maintenant comme un bébé. » (AdB, p.93) Après avoir été fouillés et battus, Ahmed et Alilou sont emmenés encore une fois par les douaniers vers la frontière afin d'être renvoyés en Turquie. « Soudain, Alilou a crié : 'Ils m'ont volé ma valise, j'avais toutes mes photos de famille dedans.' » (AdB, p.95-96) Lorsqu'on lui la rend, il « s'[empresse] d'en vérifier le contenu » (AdB, p.96). Deux cent dollars manquent, mais on a l'impression que de toute façon les photos sont plus importantes. Ahmed dispose d'une seule photo de sa fille qui lui est prise par des policiers algériens. Mais il possède encore un autre objet qu'on peut interpréter comme équivalent de la valise d'Alilou : son blouson de cuir. Begag en dit dans la préface :

Souvent, j'ai observé son vieux blouson de cuir marron qui l'a accompagné dans les méandres de son retour au pays en me disant que, s'il pouvait parler, il en aurait des détails à raconter ! C'est devenu un vêtement fétiche qu'il gardera toute sa vie, j'en suis sûr, car dans tous ses coins et ses recoins se cachent un secret extraordinaire, les bobines du film de sa vie, avec ses hauts et ses bas, ses fantômes et ses génies, ses cachots et ses chapelles. (AdB, p.14)

C'est dans ce blouson qu'Ahmed cache de l'argent et aussi des médicaments qu'il allait vendre, mais qu'il avait pris avec lui afin d'avoir la possibilité de se suicider. Saad dispose aussi d'un tel objet représentant ce qu'il vient de laisser derrière lui : sa mère lui a cousu une petite couverture qu'il retrouve (dans une scène assez improbable) auprès de la côte italienne, des mois après avoir fait naufrage.

En tout cas, nous voyons à quel point des hétérotopies et des non-lieux jouent un rôle fondamental dans les deux livres. L'état des clandestins correspond aussi à ces lieux spéciaux : ils sont de passage, leur identité est pour ainsi dire « fragile », et leurs relations sont aussi en danger à cause de leur situation de vie – cela rappelle les caractéristiques des non-lieux. De plus, les clandestins sont contraints à séjourner dans des lieux qui se trouvent à

l'écart de la société, bien qu'ils soient à la fois au sein même de la société, donc dans des hétérotopies, comme les havres, les gares, mais aussi les camps de rétention et la prison.

a. La notion du temps différent

Bachtin a emprunté le terme *chronotopos* des sciences naturelles et l'a utilisé afin de nommer ainsi la relation entre le temps et le lieu dans la littérature, ou plutôt une certaine fusion de ces deux aspects ; le temps et l'espace s'influencent réciproquement (dans la littérature)²²⁹.

Foucault crée par contre le terme de l'*hétérochronie* déjà mentionné, alors le fait que le temps passe différemment dans des lieux hétérotopiques (Bachtin s'était d'une certaine manière aussi référé à cela, puisqu'il parle par exemple du « chronotopos de la route »²³⁰, pour donner un exemple). On retrouve cette notion aussi dans *Ahmed de Bourgogne*.

Foucault parle plutôt d'une certaine accumulation du temps, donc peut-être qu'il s'agit là de deux notions différentes, mais il est quand même important de parler aussi une fois de ce fonctionnement différent du temps, puisqu'on pourrait constater – un peu polémiqument - qu'en général, le temps passe autrement dans l'univers des clandestins. L'expression d'une vie « en suspens » - que les clandestins sont forcés à mener - semble très réussie et on la trouve dans « notre » contexte plusieurs fois chez des auteurs différents (comme par exemple chez Reinprecht ou bien chez Laacher). Dans la citation suivante, Ahmed décrit la frontière algérienne : « Il n'y avait pas un seul bruit dehors, le temps était suspendu tout autour de ce lieu interdit aux badauds. » (AdB, p.68) On y retrouve alors cette idée du temps suspendu. Dans la prochaine phrase, Ahmed oppose aussi le temps qui règne dans l'univers « clandestin » à celui de l'univers des « réguliers » : « Sitôt sortis de la gare, nous nous sommes trouvés projetés dans un autre univers, un autre temps. » (AdB, p.181)

Reinprecht se réfère aussi à l'aspect de l'hétérochronie qui est parmi d'autres une preuve du lien entre la biopolitique et les hétérotopies. Elle parle d'une « domination du temps » :

Personen, die sich an diesen Orten [hétérotopies] aufhalten, leben alles andere als einen normalen Tagesablauf, sie leben in Schweben, *in suspensus*, denn die Wartezonen ist [sic] der Ort des Übergangs par excellence. Personen treten in diesen Ort ein mit dem Ziel ihn (so bald als möglich) wieder zu verlassen. In der Wartezone liegt der Aspekt der Überwindung dieses Raumes in seinem Zweck von Anfang an selbst eingeschrieben. Diese Heterochronie kann schnell disziplinarisch durchwirkt werden, wenn die

²²⁹ Bachtin 1989, p.7 ss.

²³⁰ Bachtin 1989, p.23

Andersartigkeit der Zeit gegenüber der *äußeren*, normalen Zeit mit einer genauen Zeitplanung *innerhalb* des heterotopischen Ortes einhergeht. Neben der Wartezone wäre das Gefängnis ein passendes Beispiel.²³¹

On peut trouver cette notion aussi chez Bauman :

[The refugees] are suspended in a spatial void in which time has ground to halt. [...] Refugee camps and *nowherevilles* share the intended, inbuilt, pre-programmed transience. Both installations are conceived and planned as a hole in time as much as in space, a temporary suspension of territorial ascription and the time sequence.²³²

Ainsi, il parle aussi d'une « qualité spéciale des camps » : on y trouve une « volatilité gelée » (« frozen transience »), « an on-going, lasting state of temporariness »²³³.

b. Encore dans la patrie : le statut en dehors de la communauté ?

Ahmed est déjà dans sa jeunesse, lorsqu'il est encore en France, assez marginalisé. Son contexte familial est marqué par un certain *entre-deux culturel*, pourrait-on dire. Jeune beur, il dit de lui-même : « [...] je suis le seul à avoir mal tourné, à croire que c'était écrit dans mon grand cahier à ma naissance. [...] L'école n'était pas faite pour moi. Et vice-versa. Les maîtres inscrivaient sur mes carnets de correspondance 'pourrait mieux faire' [...], mais je n'ai jamais pu mieux faire. » (AdB, p.17) Et la « seule chose qui comptait pour moi, c'était d'obtenir une meilleure situation que mon père [...]. Et de l'argent [...]. » (AdB, p.17-18). Il se décrit comme « borné » et « révolté », rendant « à l'extérieur les coups qu'[il] recevai[t] à la maison » (AdB, p.18). A l'âge de seize ans, il fait la connaissance de la prison, d'où il est envoyé après trois jours dans un « centre de redressement pour mineurs » décrit comme « école de la violence » (AdB, p.18). Deux autres séjours en prison suivent, mais ceux-ci bien plus longs : le premier dure cinq mois, la deuxième devra durer huit ans, mais il est relâché après cinq ans « déjà ». Il décrit cette période ainsi : « J'ai vécu seul ces années de prison. Je

²³¹ Reinprecht 2006, p.57 ; « Les personnes qui séjournent en ces lieux vivent tout sauf un déroulement normal de la journée, ils vivent en suspens, *in suspensus*, parce que la zone d'attente sont des lieux de passage par excellence. Les personnes entrent dans ce lieu avec le but de le quitter (le plus tôt possible). Dans la zone d'attente, l'aspect du franchissement de cet espace est dès le début inhérent à l'objectif de celui-même. Cette hétérochronie peut vite être entrelacée de façon disciplinaire, si l'altérité du temps, en comparaison avec le temps extérieur, normal, va avec un planning du temps exact à l'intérieur du lieu hétérotopique. Outre la zone d'attente, la prison serait un exemple convenant. » - Traduction par moi-même.

²³² Bauman 2002, p.114 ; « [Les réfugiés] sont suspendus dans un vide spatial où le temps a été arrêté. [...] Les camps de réfugiés et les *‘villes de nulle part’* partagent la fugitivité intentionnée, immanente, inévitable. Les deux installations sont imaginées et conçues comme un trou autant dans le temps que dans l'espace, une suspension temporelle de l'inscription territoriale et la succession temporelle. » - Traduction par moi-même.

²³³ Bauman 2002, p.114 ; « un état temporaire permanent et poursuivant » - traduction par moi-même.

travaillais en atelier. Je ne fréquentais pas les autres détenus, je restais dans mon coin, j'attendais. Quoi ? Je ne savais même pas. » (AdB, p.22) Il est relâché après soixante-cinq mois pour bonne conduite. Lors de la dernière accusation, celle d'avoir agressé un homme violemment, il est expulsé de son pays natal qu'est la France. Cette expulsion, paraissant absurde, puisqu'Ahmed n'avait jamais mis un pied en Algérie, à l'air d'être de quelque manière une perpétuation conséquente de la situation dans laquelle Ahmed se trouvait pendant une grande partie de sa vie : lorsqu'il essaie de rentrer en France, son pays natal, il devient clandestin en tant que tel il est résigné à demeurer désormais dans des non-lieux selon Augé ou bien des lieux hétérotopiques selon Foucault : hôtels, gares, ports, aéroports, ou bien *no man's land*. Mais ce développement a commencé bien plus tôt, a été devancé d'une certaine manière en France où Ahmed a vécu plusieurs années dans des non-lieux ou des hétérotopies : en prison et dans un « foyer » similaire à une prison. Son expulsion perpétue le statut qui lui est d'une certaine façon accordé lorsqu'il est encore en France.

Ainsi on peut dire qu'Ahmed, qui se trouve par son origine « différent » des Français « français », voit au fur et à mesure ce statut de « différent » aggravé : sa petite délinquance provoque le rejet et son exclusion et sociale et familiale ; l'expulsion se révèle alors être la dernière des exclusions subies jusqu'alors, et comme étant la plus totale. Son isolement social est « complété » lorsqu'il est envoyé dans un pays qu'il n'a jamais visité avant et que la France déclare pourtant être sa « patrie ». (C'est d'ailleurs une expression que Philippe Cottin réclame pour tous les clandestins : « Être sans-papiers » revient à « l'exclusion des exclusions »²³⁴, tandis que Christiane Albert parle de « la marginalité sociale complète »²³⁵.)

Un aspect très intéressant dans ce contexte est le jugement que Begag présente dans la préface du livre. Il décrit sa première impression d'Ahmed de la manière suivante :

[...] la première chose qui m'a marqué chez lui, c'était sa façon d'occuper l'espace. Il ne dormait pas dans une vraie chambre, mais dans un réduit. Bien qu'à plusieurs reprises Christian lui en eût proposé une plus aérée, plus spacieuse, dotée d'un lavabo, il préférerait loger dans une espèce d'alcôve minuscule, percée d'une petite fenêtre, comme pour rester à l'abri des regards de la société, son matelas jeté à même le sol, ses affaires en vrac dans une armoire pleine à craquer [...]. Il se tenait toujours sur le qui-vive ou sur le départ dans ce terrier où il avait, inconsciemment, reconstitué l'espace de sa cellule de prison, son seul repère familial, son dernier domicile connu. Bien qu'il fût à l'air libre, Ahmed demeurait un prisonnier de l'intérieur. (AdB, p.10)

²³⁴ Jean-Yves Cottin, *Avec les sans-logis*, Editions de l'atelier Paris 2003, p.109

²³⁵ Albert 2005, p.109

Cela montre à quel point Ahmed a été marqué par son expérience, vécue pendant des années et des années, d'être mal-vu, poursuivi et chassé et de n'avoir tout simplement *pas de place* ; il a fini par intérioriser ce sentiment de n'appartenir à nulle part, d'où vient sa manière d'*occuper l'espace*, comme Begag le laisse entendre. En allant même plus loin on peut affirmer qu'Ahmed n'arrive en fait plus à occuper l'espace, à affirmer de quelque manière son existence et de l'imposer au monde et à son entourage. Peut-être qu'il n'arrive plus à « se sentir » lui-même (symptôme de la démaîtrise et de l'aliénation), et que l'étroitesse de sa cellule l'aide un peu à surmonter cela. Le passage nous rappelle aussi Harel qui met l'état psychique en relation avec la possibilité d'appartenir à un lieu et de l'habiter ; d'être quelque part *chez soi*, comme on dit.

Il serait exagéré voire pathétique de dire qu'Ahmed avait déjà occupé en France, avant son expulsion, le statut d'un clandestin ; mais évidemment il était quand même moins privilégié qu'un « Français français », appartenant à un groupe minoritaire, et surtout il n'est pas souhaité par la société ; déjà dans son pays natal, il n'a pas vraiment de place, alors l'expulsion peut être vue comme conséquence presque logique de l'état qui est accordé à Ahmed dans le pays auquel il appartient pourtant - son existence menée constamment en marge est perpétuée par cette expulsion absurde. Ma thèse provocante est qu'Ahmed est déjà avant son expulsion contraint à demeurer dans sa propre patrie surtout à des lieux hors de la portée du « reste » de la société, dans des hétérotopies ou bien non-lieux pour ainsi dire.

Quant à Saad, on doit aussi se demander dans quelle mesure il n'appartient plus à son pays lorsqu'il y vit encore. Dans son cas, on peut éventuellement parler d'émigration intérieure. Cette expression ne vaut pas forcément pour tout ceux qui ne sont pas d'accord avec un dictateur, mais elle semble pertinente dans le cas de Saad qui peut être désigné comme « clandestin » dans son propre pays puisqu'il appartient à un groupe d'oppositionnels qui planifient de tuer Hussein ; c'est Schmitt lui-même qui emploie le mot « clandestin » dans ce contexte, en parlant des oppositionnels. Plus tard, Saad veut aussi s'engager dans un autre groupe désigné comme « clandestin » : des terroristes qu'il aimerait joindre afin de libérer son pays des occupants américains.

L'expression employée par Christiane Albert selon laquelle certains auteurs qu'elle prend en compte doivent « se sentir exilés dans leur propre pays »²³⁶ peut valoir et pour Ahmed et pour

²³⁶ Albert 2005, p.10

Saad ; cela est plus significatif que l'idée des « clandestins » dans leur propre pays – mais l'idée qui se trouve derrière reste néanmoins la même.

La citation suivante en vient à l'essentiel et semble résumer en fait ce qu'on vient d'évoquer : « [...] on sort de l'ancien monde vers des lieux hors de tous les lieux, des lieux réservés aux clandestins, c'est à dire des lieux qui écartent en même temps qu'ils privent de relations avec le monde commun. Des lieux où la définition de l'homme ne va plus de soi. »²³⁷

En admettant que la littérature mettant en scène des clandestins appartient à la littérature dite « de la migration », la phrase suivante se révèle aussi importante pour ce chapitre : la littérature fonctionne aussi comme miroir « de la société d'accueil où la place marginale des littératures de l'immigration par rapport aux littératures nationales devient dans une certaine mesure représentative de la place accordée à l'immigration dans la société. »²³⁸ De plus, « [...] l'écriture de l'immigration est une écriture de la 'démaîtrise' qui sert à modéliser dans l'espace de la fiction romanesque la position marginale qu'occupent les immigrés dans le monde contemporain. »²³⁹ Cela vaut aussi pour la littérature parlant des clandestins, mais encore plus : le rôle que les hétérotopies et les non-lieux jouent dans cette littérature (ou au moins dans nos deux livres) nous montre aussi de près le statut qu'occupent les clandestins dans notre société. Christiane Albert insiste sur ce point :

Cette analyse d'une écriture de la démaîtrise définie comme caractéristique du roman postcolonial peut également s'appliquer aux romans de l'immigration qui mettent en scène des personnages se trouvant, eux aussi, du fait de leur marginalité sociale, en situation de démaîtrise. Celle-ci concerne particulièrement les personnages d'immigrés qui sont confrontés à l'exclusion, à la précarité et au racisme et qui oscillent entre marginalité et tentatives de maîtrise de leur destin généralement vouées à l'échec. Mais la forme ultime de cette démaîtrise se manifeste à travers le thème récurrent de l'incarcération dans un hôpital psychiatrique ou dans une prison.²⁴⁰

La littérature de l'immigration peut aussi être désignée comme une « écriture du 'hors-lieu' [...] se situ[ant] dans des espaces intermédiaires entre l'Occident et ses anciennes colonies. »²⁴¹ Albert emploie le terme « hors-lieu » plutôt au sens figuré, mais il peut nous servir dans ce chapitre aussi au sens propre : *Ahmed de Bourgogne* et *Ulysse from Bagdad* mettent en scène des hétérotopies et des non-lieux, il s'agit alors là aussi véritablement d'une

²³⁷ Laacher 2007, p.50

²³⁸ Albert 2005, p.16

²³⁹ Albert 2005, p.20

²⁴⁰ Albert 2005, p.138

²⁴¹ Albert 2005, p.147

écriture du « hors-lieu ». Albert poursuit en parlant aussi d'une « écriture de l'entre-deux »²⁴² dans le contexte du concept de la « scénographie »²⁴³ auquel on peut associer la littérature de l'immigration, et aussi nos deux livres. « La scénographie se définit [...] par un positionnement de la voie énonciative que Jean-Marc Moura décrit à propos des littératures postcoloniales comme 'une voix des limites'. »²⁴⁴ Elle continue : « Dans le cadre des romans de l'immigration, cette scénographie se caractérise par une topographie de la périphérie, de la marge, et de tous les espaces d'exclusions sociales [...]. »²⁴⁵ C'est grâce à l'expression de la « topographie de la périphérie » que cette citation est importante dans ce chapitre.

Ce chapitre montre alors que le *topique* de l'exclusion, importante selon Albert dans la littérature de la migration, se révèle aussi important, voire encore beaucoup plus important, dans la littérature mettant en scène des clandestins. L'« exclusion sociale » y prend une mesure encore plus totale et existentielle, exprimée aussi par les demeures « typiques » des clandestins, souvent des hétérotopies ou des non-lieux, donc des lieux à la marge de la société bien qu'ils ne se trouvent pas éloignés, mais au sein de la société elle-même.

3.2.5. « Immigrant suffering »²⁴⁶ - les « effets » de la fuite et de la clandestinité

Concernant les causes de la fuite, je renvoie à d'autres œuvres et me contente de citer une phrase un peu désinvolte mais néanmoins juste de Toumany Mendy qui déclare « [p]artir, faute de mieux »²⁴⁷, et Smain Laacher qui désigne quelques raisons qui se trouvent à l'origine de notre sujet : « [...] la guerre, la misère, la pauvreté, la persécution... Autrement dit, on part parce qu'on a de bonnes raisons de partir. »²⁴⁸ Il dénonce que, dans les médias et aussi le discours politique, on reproche quasiment aux gens qu'ils partent, mais sans se demander quelles sont les raisons qui les poussent à partir, et sans les éclairer pour le public : « Comme si les raisons étaient connues de tous, allaient de soi, étaient partout et toujours semblables [...]. »²⁴⁹ Laacher reproche alors au discours public qu'on n'y met pas l'accent sur les conditions de vie des clandestins. Cela est justement le but, et aussi d'une certaine manière le devoir de la littérature mettant en scène la migration clandestine (ou bien de la littérature en

²⁴² Albert 2005, p.150

²⁴³ Albert 2005, 149 ss.

²⁴⁴ Albert 2005, p.149

²⁴⁵ Albert 2005, p.150-151

²⁴⁶ Titre emprunté par Madelaine Hron

²⁴⁷ Toumany Mendy, L'immigration clandestine. Mythes, mystères, réalités. L'Harmattan Paris 2009, p.77

²⁴⁸ Laacher 2007, p.25

²⁴⁹ Laacher 2007, p.25

général) : montrer dans quelles conditions les migrants sont contraints de vivre, ce qu'ils doivent subir et quels risques ils sont prêts à courir puisqu'ils n'ont tout simplement pas d'autre choix. Il s'agit encore de dénoncer « ce qui ne va pas » et de donner une voix à ceux qui n'ont pas la possibilité d'articuler eux-mêmes, de parler de ce qu'on préfère habituellement taire, d'offrir au lecteur une perspective qu'il ne connaît pas. Les deux livres dont nous sommes en train de parler essaient de faire tout cela, et comme les conséquences de la fuite et les conditions de vie y sont très clairement évoquées, une partie importante sera consacrée à ces mêmes sujets :

a. La perte de la solidarité

D'un point de vue romantique, idéaliste ou naïf on pourrait s'attendre à ce qu'un tel destin, une telle expérience rende ceux qui la subissent plus proches les uns des autres ; qu'il règne une solidarité sans égale parmi eux, et qu'ils s'entraident sans hésitation et sans restriction. Mais cela est une attente romantique, puisqu'il existe des situations dans lesquelles il n'est plus possible de penser à quelqu'un d'autre ou dans lesquelles les circonstances rendent impossible d'agir selon des idéaux quels qu'ils soient.

[...] personne ne se confie, tout le monde se méfie ; chacun se révèle suspect : celui qui porte une uniforme, celui qui n'en porte pas ; l'autre se réduit à deux fonctions, mouchard ou rival, pouvant soit me dénoncer, soit me voler ma place. Plus de pitié, plus de sympathie, plus d'entraide, chacun pour soi car Dieu réside à l'étranger ! (UfB, p. 193)

Widmer affirme qu'être placé dans une telle situation, se trouvant donc clandestinement dans un autre pays, crée « même » entre des personnes appartenant au même peuple une concurrence forte concernant par exemple le marché du travail ; et que parmi des compatriotes *avec* un permis de séjour et ceux qui n'en ont pas il n'y a pas beaucoup de tolérance ou de solidarité non plus²⁵⁰. Cela ne veut pas dire qu'il s'agit là de personnes d'une « mauvaise personnalité », mais cela prouve d'autant plus que la situation est tellement difficile et stressante (et plus que cela) qu'on ne peut presque plus se permettre d'éprouver la moindre solidarité. La perfidie de la situation consiste justement en ce manque de solidarité : la situation est telle que, d'un côté, les clandestins ne peuvent pas se permettre d'être solidaires ou d'agir solidairement. Et en même temps, ils auraient le plus grand besoin de solidarité, aussi ou peut-être *surtout* du côté des « nationaux » ou « réguliers ».

²⁵⁰ Widmer 2003, p.60

Cela montre bien qu'il ne suffit pas d'avoir un « ennemi » en commun afin de pouvoir se solidariser et d'agir ensemble. La situation des clandestins, la peur d'être découvert et renvoyé entraîne qu'on voit dans ses « compagnons d'infortune » plutôt des rivaux et des concurrents. Et on se méfie même des gens qui montrent de la bienveillance et qui essaient d'aider, comme le montre aussi la citation suivante : « J'avais beau remarquer que les Italiens se conduisaient bien avec nous, je me conduisais mal avec eux, je ne les payais pas en retour, je devenais taiseux, mystérieux, méfiant, prêt à mordre celui qui me tendait la main. » (UfB, p.216-217)

La même perte de solidarité se fait remarquer dans *Ahmed de Bourgogne* presque dès le début. Dans le trajet en Algérie il y a aussi dans le même groupe un jeune homosexuel, Titi, qui, en se déguisant comme fille, avait travaillé comme prostitué en France. Evidemment Titi a l'air très féminin, et les douaniers semblent presque tous avoir jeté un œil sur lui, tandis qu'Ahmed, lui, semble plaire à Titi, ce qui ne l'arrange pas du tout. Ahmed essaie alors de garder ses distances démonstrativement afin de ne pas être pris pour un homosexuel. Titi demande une fois à Ahmed de rester pendant les entretiens près de lui, évidemment il a peur d'être violé ; soit qu'il veut faire passer Ahmed pour son amant, soit qu'il espère tout simplement être protégé par lui. La réaction d'Ahmed est la suivante : « [J]'ai brutalement éloigné ma chaise pour lui montrer que je ne voulais pas me mêler de ses affaires. » (AdB, p.34) Le quatrième jour, lorsque tous les expulsés sont finalement « libres », les douaniers les laissent tous s'en aller, sauf Titi, qui commence à crier de peur et essaie de se cacher derrière Ahmed. Sa réaction ne diffère pas vraiment de la précédente : « Mais j'ai détourné le regard pour bien montrer que je ne tenais nullement à me mêler de ce différend. À vrai dire, j'étais à deux doigts d'expliquer à Titi qu'après tout, une passe de plus ou de moins n'allait pas lui traumatiser les organes [...]. » (AdB, p.35) Ce comportement est assez froid, d'autant plus qu'Ahmed sait très bien ce qui attend Titi : « Livré à lui-même, il est vrai, je ne donnais pas cher de sa peau. » (AdB, p.39) Finalement, il accompagne Titi jusque chez lui, mais on a l'impression que c'est seulement dû au fait qu'il ne connaît pas du tout l'Algérie et profite ainsi de Titi à son tour.

Des situations similaires se produisent tout au long du livre. Il s'agit toujours du Pour et du Contre : est-ce qu'il vaut mieux rester seul, ou est-ce qu'on peut attendre un avantage d'appartenir à un groupe de plusieurs personnes ? Lorsqu'Ahmed se rend en avion de Tunis à Belgrade, il remarque, encore à l'aéroport en Tunisie, « plusieurs Maghrébins de type clandestin » qui espèrent comme lui pouvoir traverser la Yougoslavie (AdB, p.111). Cela

amène Ahmed à craindre que « [s]es chances de passer incognito » diminuent, ce qui le pousse à réagir promptement : « Pendant le vol, j'ai repéré où les cousins étaient assis et j'ai changé de place, de manière à être le premier du lot à sortir et à passer la douane. » (AdB, p.111) Ainsi, il aura « plus de chances de franchir la barrière. » (AdB, p.111)

Plus tard, à Zagreb, Ahmed prend une décision similaire lorsqu'il rencontre à la gare un groupe d'Algériens dont un lui offre une cigarette, « comme ça ». Ahmed constate d'abord en lui-même : « Ne faisons-nous pas partie de la même famille ? N'avions-nous pas la même démarche, les mêmes vêtements ? N'étions-nous pas déchirés par les mêmes angoisses ? » (AdB, p.116) Mais tout de suite, c'est la raison qui le pousse à décider d'éviter ses « frères d'infortune » : « Nous avons pris un café, échangé quelques banalités, puis nous nous sommes quittés. Je voulais rester seul pour être moins voyant. » (AdB, p.116)

Cela montre clairement que dans des situations vraiment précaires - lorsqu'on aurait le plus besoin de solidarité - il est aussi le plus difficile, voire parfois dangereux d'accorder cette solidarité à quelqu'un d'autre.

Un exemple des plus frappants dans *Ulysse from Bagdad* est celui où Saad et Boub se trouvent sur la « barque » qui les emmène en Europe : un homme est tombé d'un autre bateau et flotte dans la mer, sa mort est sûre ; mais le passeur refuse de retourner afin de le sauver. Les passagers le supplient de l'aider, mais le passeur finit par les menacer et continue son chemin. Une situation similaire, un peu moins grave mais néanmoins tragique se produit lorsque Saad essaie le trajet entre l'Italie et la France en camion. Le camion est déjà pratiquement trop chargé, les passagers sont extrêmement serrés les uns contre les autres – ils réussissent à peine à respirer – lorsque les passeurs « fourrent » encore une grosse palette remplie de boîtes dedans afin de cacher les clandestins. Ces derniers commencent à se plaindre, et « [l]a révolte grondait » (UfB, p.243). Les passeurs réagissent promptement en jetant les deux premiers passagers dehors : « Ça ne vous plaît pas ? Alors vous restez ici. » (UfB, p.243) Les deux hommes croient d'abord qu'il s'agit d'une simple mesure de découragement et essaient de remonter dans le camion, ce qui leur est défendu. Ils comprennent alors qu'ils seront véritablement exclus, bien qu'ils aient payé le passage, et que les passeurs font ainsi un exemple pour intimider les autres. Les deux exclus se mettent à supplier le « chef » du voyage, se montrent même prêts à payer encore plus, mais sans succès. Saad raconte : « Nous, lâches, nous nous taisons. Nous avons saisi que c'était à ce prix, l'exclusion des deux Noirs, qu'ils [les passeurs] achetaient notre docilité. » (UfB, p.244) Un

des passeurs semble de se moquer des infortunés en donnant ses injonctions à ceux qui continuent le « voyage » : « Si vous respectez les consignes, tout se déroulera bien. [...] c'est votre intérêt d'être solidaires. » (UfB, p.244) L'idée de solidarité présentée ici est en fait gravement inversée et pervertie. Les passeurs forcent ceux qui dépendent complètement d'eux à faire ce qui leur est ordonné et prétendent qu'il est « solidaire » de laisser tomber ces deux exclus.

Ici on doit mentionner que les deux livres contiennent bien sûr aussi des scènes extrêmement touchantes qui prouvent largement l'existence d'une solidarité parmi les clandestins et parfois aussi du côté des « réguliers » envers les « non-nationaux ». Dans un camp où il faut soi-même avoir les moyens afin de financer quasiment sa propre expulsion, Ahmed organise par exemple une collecte d'argent pour une vieille dame de Kabylie qui ne cesse de pleurer parce qu'elle ne dispose tout simplement pas d'argent pour rentrer chez elle, ce qui lui devient possible grâce aux efforts d'Ahmed. La description de telles scènes est importante, mais autant est celle de ce manque de solidarité, puisque cela montre à quel point ces gens ne peuvent compter que sur eux-mêmes.

b. La criminalité

Dans l'imagination de beaucoup de gens, ainsi que dans le discours politique, la migration clandestine est souvent mise en rapport avec la criminalité. Bauman constate d'une façon très cynique que les clandestins ou bien les réfugiés en général sont coupables jusqu'à ce que quelqu'un ait prouvé le contraire : « The outsiders are guilty until proved innocent [...] »²⁵¹ Il s'agit donc justement de la situation contraire des réguliers qui sont « innocentés » jusqu'à ce qu'ils soient jugés coupables dans un procès.

Au début du travail nous avons discuté la différence des mots « clandestin » et « sans-papiers ». Nous avons vu que la connotation de « clandestin » est l'illégalité et pour cela aussi la criminalité. On verra que la situation des clandestins les rend criminels sans qu'il s'agisse de « vrais » criminels.

Une conséquence de la situation de Saad est qu'il est quasiment forcé de devenir criminel : ayant quitté l'Irak comme honnête homme, il est contraint de travailler en Italie pour la mafia

²⁵¹ Bauman 2002, p.115 ; « Les 'outsiders' sont coupables jusqu'à ce qu'ils soient jugés innocents [...]. » - Traduction par moi-même.

parce que les passeurs à Naples en font partie et parce que les clandestins doivent payer cher ce « service » d'être emmenés dans un autre pays. Saad commence donc à travailler comme cambrioleur professionnel et se rend compte de sa situation paradoxale : « [...] je réalisais que j'avais quitté l'Irak et ses injustices pour me retrouver à Naples exploité par la mafia. » (UfB, p.240). Et il constate : « Dès le premier larcin, je mis ma morale entre parenthèses. » (UfB, p.239) En tout cas, quoi qu'il fasse, son statut de clandestin, donc un statut « irrégulier » et illégal, le rend criminel « de toute façon », pour l'exprimer d'une manière assez triviale : il n'a pas le droit de travailler, parce qu'il se trouve dans une « situation irrégulière », donc s'il travaille afin de ne pas mourir de faim, il se rend criminel. Déjà sa présence dans un autre pays sans visa le rend criminel. Leila décrit la situation ainsi : « Alors que je n'avais commis aucun crime, je guettais la police. » (UfB, p.288)

Widmer souligne le fait devenu presque banal que la migration illégale est souvent mise en relation avec la criminalité, et même la criminalité organisée²⁵². Il appelle cette mise en relation un « mythe ». Les statistiques concernant l'illégalité et la criminalité que Widmer cite montrent bien que dans la plupart des cas on accuse les clandestins justement de leur séjour illégal, et non pas d'actions criminelles en tant que telles.²⁵³

Par contre, Widmer souligne que le travail forcé avec le but de payer le passage dans un autre pays, justement décrit par Schmitt, ne représente autre chose qu'une nouvelle forme d'esclavage. Ce qui est important à voir est que dans cette relation entre criminalité et illégalité, les immigrés illégaux ne sont pas les *auteurs* du crime, mais en sont les *victimes*.

Die Migrationspolitik und die damit verbundene äü[ß]ere Schließung trägt zur eigentlichen Kriminalisierung der 'illegalen Migration' bei und schafft dadurch erst den 'Markt' - oder eben Zwischenraum -, in dem das organisierte Verbrechen und seine Schlepperbanden operieren.²⁵⁴

²⁵² Widmer 2003, p.60/61

²⁵³ Widmer 2003, p.60

²⁵⁴ Widmer 2003, p.61 ; « La politique à l'égard de la migration et la fermeture extérieure liée à celle-ci contribuent proprement à la criminalisation de la migration 'illégale' et crée ainsi tout d'abord le 'marché' - ou bien l'espace intermédiaire - où la criminalité organisée et ses bandes de passeurs/de trafiquants agissent. » - Traduction par moi-même.

c. La peur omniprésente

« Un voyage de cette nature est de bout en bout effectué dans l'angoisse d'une possible arrestation, d'un refoulement violent dans son pays ou dans un pays tiers. Et, bien entendu et surtout, sous la menace continue de la mort. »²⁵⁵ Cette peur qui peut être décrite comme universelle et surtout omniprésente (il apparaît « un sentiment nouveau, tenace, qui ne quittera plus ces voyageurs sans passeport, celui d'une peur permanente »²⁵⁶), n'est pas seulement mise en scène très nettement dans les deux livres en question, mais en fait dans presque tous les livres ayant comme sujet la migration clandestine. Il ne s'agit là pas « seulement » de la peur d'être renvoyé dont on vient de parler, mais vraiment des affres de la mort.

Harel affirme que « [l]e trauma se dit mal »²⁵⁷. Cette constatation n'est pas juste pour nos deux livres.

Dans *Ulysse from Bagdad*, la peur est en fait un peu moins au centre que dans *Ahmed de Bourgogne*, elle y est moins nettement traitée. Mais on y trouve néanmoins une phrase extrêmement forte qui, à l'égard de la peur, désigne justement la situation des clandestins en général : « Nous commençons à nous glisser dans le monde des clandestins, un univers dont le ciment est la peur. » (UfB, p.193) Et il existe quand même des descriptions très claires et explicites, comme par exemple la description de la peur que Saad ressent lorsqu'il voit la mer pour la première fois et est contraint de s'y confier tout de suite : d'abord, il éprouve « une crainte puissante » et il se demande s'il allait vraiment confier sa vie à ces vagues (UfB, p.120). Juste au début de ce premier trajet qui le mènera en Egypte, Saad vit pendant un moment un sentiment enivrant : « [J]e me sentis soulevé vers le ciel ; pendant une seconde, cela me sembla grisant, [...] je n'avais plus peur, j'allais conquérir le monde quand, soudain, mon cœur bondit de ma poitrine jusqu'à mes lèvres. » (UfB, p.123) Saad ressent alors une vraie attaque de panique et perd toute contrôle sur son propre corps – un phénomène qu'Ahmed décrit à plusieurs reprises : « Je m'effondrai au sol, hoquetai, dégorgeai de la bile. Mes membres ne répondirent plus. J'étais figé. Le plomb de la paralysie avait coulé sur moi. » (UfB, p.123) Lorsque Saad traverse la mer pour la deuxième fois, accompagné par son copain Boub, afin de se rendre en Europe, c'est la peur de ce dernier qui est décrite : déjà, Boub pue carrément, tellement il est angoissé. Ses yeux sont « effrayés », des « gouttes ruiss[èlent] sur son front », et son souffle est « rendu plus lourd, plus acide par l'angoisse » (UfB, p.172). Les

²⁵⁵ Laacher 2007, p.38

²⁵⁶ Laacher 2007, p.71

²⁵⁷ Harel 2005, p.63

états décrits ici par les deux protagonistes correspondent exactement à ce que Christiane Albert appelle la *démaîtrise de soi* désignant la « situation de domination »²⁵⁸ dans laquelle la plupart des clandestins se retrouvent. - Vilém Flusser retient d'ailleurs la même chose pour l'immigré en général : « Es ist für den Vertriebenen beinahe so, als ob er aus seinem eigenen Körper hinausgetrieben wäre. Als ob er aus seiner Haut fahren müsste. Selbst das Gewohnte, das er ins Exil mitnimmt, wird nicht ganz geheuer. »²⁵⁹ Flusser décrit ici un aspect du même phénomène, notamment le sentiment de la dépossession qui est même ressentie corporellement.

Il est vrai que le mot « trauma » ou une expression semblable ne peut être trouvée nulle part au cours du récit d'*Ahmed de Bourgogne*. Mais les signes, les conséquences de la situation de vie absolument traumatisante y sont *largement* traitées. Ahmed répète souvent avoir été « mort de peur » (AdB, p.36) dans certaines situations, notamment lorsqu'il risque d'être trouvé par la police, des douaniers, ou lorsqu'il est en train de tenter de traverser une frontière : « Parvenus à la frontière silencieuse, à nouveau, mes nerfs se sont mis à se recroqueviller. [...] Je transpirais à grosses gouttes. » (AdB, p.71) La peur est un sentiment qu'il partage avec tous ses compagnons, comme par exemple Alilou qui « faisait une crise de pleurs, la fatigue le submergeait. » (AdB, p.94). Parfois il ne s'agit pas « seulement » de peur, mais c'est la panique qui règne et domine un groupe entier : « La panique nous gagnait. » (AdB, p.177) La citation suivante est spécialement touchante, parce qu'elle force le lecteur à voir la scène pitoyable presque figurativement et de s'imaginer à la place d'un concerné : « Perdus, terrifiés, nous nous sommes réfugiés dans le bois comme des bêtes égarées. » (AdB, p.177)

La peur d'être renvoyé est constante - ou plutôt tout ce que cela impliquerait, donc toute la dimension qu'un tel renvoi prendrait pour les affectés, une dimension ou mesure que quelqu'un qui n'a pas vécu dans cette situation ne peut éventuellement même pas s'imaginer. Saad décrit, lorsqu'il est pris avec ses « camarades » à la frontière italienne, ce qu'un renvoi signifierait à lui et ses camarades, et que les douaniers ou bien les officiers s'occupant d'eux ne le comprennent pas du tout :

Aucun ne réalisait qu'il n'y avait pas de pire catastrophe pour nous que de rentrer au pays ; nul ne comprenait qu'on nous dépouillait de nos économies, de celles de nos familles ; ils n'imaginaient pas que nous transportions avec nous les espoirs de nos

²⁵⁸ Albert 2005, p.198

²⁵⁹ Vilém Flusser, *Exil und Kreativität*, en : Vilém Flusser : *Von der Freiheit des Migranten. Einsprüche gegen den Nationalismus*, Europäische Verlagsanstalt Fulda 2007, p.103-109, ici : p.105 ; « L'expulsé se sent comme s'il avait été chassé de son propre corps. Comme s'il devait se mettre hors de soi. Même ce qu'il a apporté avec lui à l'exile, ce qui est habituel, devient inquiétant. » - Traduction par moi-même.

proches, non, ils avaient le sentiment d'avoir accompli leur devoir, pas d'avoir bousillé trente vies, et derrière ces trente vies, trente familles, soit deux ou trois cents personnes, qui comptaient pour nous. (UfB, p.251)

Cela veut dire en fait que beaucoup de ces personnes concernées préféreraient trouver la mort plutôt que de subir cette destruction finale de leurs espoirs et ceux de leurs familles, que de subir ce sentiment de honte et d'avoir échoué. « Rentrer ? Jamais. Ce serait me résoudre à échouer. » (UfB, p.153)

Mais il ne s'agit pas uniquement de la peur d'être pris et renvoyé, mais bien sûr aussi d'une peur littéralement mortelle que Saad éprouve en traversant la mer, par exemple. Plusieurs des partenaires d'entretien de Laacher expriment cette même, et aussi surtout la peur de mourir en chemin sans que personne s'en aperçoive, le sache : « Marcher sans but parce qu'on ne peut avoir de place nulle part ; c'est comme si la planète était une immense prison. [...] Demain, si je meurs, personne ne saura qui je suis [...] ; et qui me ramènera auprès des miens ? [C'est] mourir seul comme un chien [...] »²⁶⁰ Ahmed décrit exactement la même chose, et cela à plusieurs reprises : « Ils m'ont enfermé sans rien dire. À ce moment-là, ils pouvaient m'égorger à leur guise, me faire disparaître de la surface de la terre incognito et cela n'était pas fait pour me rassurer. [...] Mes boutons sur la gorge ont fait leur apparition. » (AdB, p.149) Et : « J'ai cru que ma dernière heure était arrivée, ils pouvaient facilement nous flinguer et nous enterrer sous les orties, personne ne se serait soucié de notre sort. » (AdB, p.60) Dans ces deux citations il est remarquable qu'il a vraiment peur d'être assassiné, ce qui souligne la rigueur du monde dans lequel il est forcé à demeurer. Mais il éprouve aussi une peur plus « générale », plus « universelle » de mourir, de mourir tout seul et surtout avant d'avoir revu sa famille :

La faim me brulait le ventre. J'étais épuisé, dégoûté, j'avais froid, mal aux jambes, je faisais craquer mes doigts pour évacuer la douleur par les ongles. Des angoisses ont commencé à m'assaillir : peur de mourir là comme un chien, peur de ne jamais revoir les miens, peur de me perdre à nouveau. AdB, p.155

Lorsqu'il désespère en route c'est aussi cette pensée, cette peur qui le laisse continuer son chemin : « Non, je ne voulais pas crever loin de chez moi et des miens. » (AdB, p.127)

²⁶⁰ Laacher 2007, p.100

La citation suivante dégage l'essentiel de la situation des clandestins : « Lors de ce périple, la vie n'a pas de prix, ou plus exactement n'a qu'une valeur strictement marchande. Le clandestin est comme un déchet ou comme un objet jetable [...]. »²⁶¹

d. Le désespoir vécu dans la solitude

Un autre « trait constitutif » de « l'univers des clandestins » est le désespoir. La peur, la fatigue, la faim constamment ressenties s'ajoutent au désespoir devant cette tâche de vraiment toute une vie, tellement espérée et si difficile, voire presque impossible à effectuer. En outre, les personnes en question sont dans beaucoup de cas toutes seules à « tenter leur chance », comme le sont aussi Saad et Ahmed qui ne peuvent compter que sur eux-mêmes. Ce dernier thématise son désespoir et sa résignation bien plus souvent que Saad, comme dans la situation décrite ci-dessus, lorsqu'Ahmed est encore une fois pris par un douanier :

Bizarrement, cela ne me faisait plus rien. J'étais devenu incapable de ressentir la moindre émotion. [...] Je me suis assis dans le noir, même pas envie de pleurer, même pas envie de gueuler, de penser, j'ai seulement posé ma tête sur la ferraille et j'ai laissé le fourgon rouler sur son chemin et m'emmener vers la prochaine étape de mon destin. (AdB, p.156)

Lorsqu'il échoue encore, il devient de plus en plus dur de garder son objectif en vue et de se « remonter le moral » afin de trouver la force de continuer ou bien de repartir une autre fois :

Cette erreur m'avait fait perdre une nuit de marche et tout mon courage. Cette nuit-là, assis sous un arbre, sur le bord de la route, je me suis forcé à imaginer les paysages de la France pour retrouver la force de continuer. Il fallait que j'atteigne mon pays. [...] Je pensais à ma fille, dont je ne connaissais même pas le visage. Je lui devais la vérité, lui dire enfin qui était son père. Pour cela, il fallait continuer. Et je suis reparti. (AdB, p.127)

Mais au fur et à mesure que le « voyage » dure et qu'aucune fin ne se trouve en vue, Ahmed a de plus en plus de mal à se rappeler pourquoi il fait tout cela : « J'ai perdu le moral. Une nouvelle fois. Allergies. Plaques de boutons. » (AdB, p.162) Il se force quand même à continuer et à garder en vue son but ultime : « J'avais un objectif que je ne devais jamais perdre de vue : rentrer chez moi. » (AdB, p.163) Mais c'est sur la même page qu'on lit : « Je perdais le goût des choses, progressivement. » (AdB, p.163) Il commence donc vraiment à s'écarter de quelque manière de la vie, ce qui se sent aussi dans la phrase suivante : « Je voulais au plus vite quitter ce monde qui n'avait pas de sens. » (AdB, p.66) Le manque de

²⁶¹ Laacher 2007, p.39

sens, de perspective, d'espoir et l'effet de cela y sont clairement exprimés ; on verra encore dans un autre chapitre de quelle manière une vie seule et sans espoir, marquée des dangers et d'une peur permanente peut avoir des effets sur la psyché.

A partir d'un certain moment, Ahmed ne peut même plus se permettre de ressentir des émotions, puisqu'il a autant souffert qu'il risquerait d'échouer à la « moindre occasion » ; alors, il s'enferme carrément sur lui-même : « J'avais enfermé mon cœur dans un cercueil métallique. » (AdB, p.58)

De plus, Ahmed, renvoyé toujours à lui-même, luttant tout seul, ne pouvant faire confiance la plupart du temps qu'à lui-même, doit vivre un autre sentiment aussi dur ou éventuellement encore plus dur à supporter que le désespoir : la solitude. C'est un sentiment qu'Ahmed éprouve déjà lorsqu'il est encore en France, en prison. Mais elle devient presque impossible à endurer pendant ces années de « voyage », puisqu'il ne peut pas vraiment recourir à sa famille, le père l'ayant repoussé. « Retour à moi-même. » (AdB, p.63) Cette phrase laisse pressentir la solitude, mais dans la phrase suivante Ahmed est encore beaucoup plus clair en ce qui concerne ses sentiments : « La solitude m'oppressait, beaucoup plus que lorsque j'étais en prison. » (AdB, p.54) La solitude est décrite comme un poids qui risque de l'accabler, qui lui coupe le souffle : « [...] il fallait que je parle à quelqu'un, la solitude m'étranglait [...]. » (AdB, p.58) La respiration bloquée avait déjà été mentionnée; ce n'est pas « seulement » la peur qui en est la cause, mais toute la situation oppressante et qui semble de n'avoir pas d'issue (ce qui se révèle être le cas pour un grand nombre de clandestins qui meurent « en route » et dont on ne connaît pas la dimension exacte).

La même chose vaut en fait aussi pour Saad, mais lui, il a quand même son père qui lui tient compagnie, et ses compagnons de route sont beaucoup plus fiables que le sont ceux d'Ahmed ; chez Saad, on peut voir plus de vraies amitiés qui se forment au cours de ce voyage que chez Ahmed. On peut retenir qu'en général, « immigrants often face continuing isolation »²⁶². Hron se réfère là encore « seulement » aux immigrés en général – mais cette constatation se révèle être encore plus vraie dans le cas des clandestins.

²⁶² Hron 2009, p.30 ; « les migrants sont souvent affrontés à une isolation continue » - Traduction par moi-même.

e. L'attente permanente

Un autre effet « secondaire » de la clandestinité est le fait qu'on est souvent, et cela pendant longtemps, résigné à attendre, et alors aussi souvent condamné à la passivité totale : si on est en train de fuir, il faut d'abord attendre le « bon moment », il faut saisir une bonne possibilité pour se rendre ailleurs, et cela dure parfois longtemps ; il faut attendre les passeurs qui, eux, attendent aussi une bonne occasion pour leur « entreprise » ; il faut attendre des visas ; si on est renvoyé ou expulsé, il faut recommencer tout au début et attendre à nouveau à ce qu'un jour on réussit ; de plus, un réfugié ne peut pas influencer lui-même les processus des institutions accordant le statut de réfugié politique. Ceux qui « ont été décrétés 'victimes' [...] se sont vu assigner pour seule activité l'attente interminable dans un camp, un centre de rétention, une prison [...] »²⁶³ Après avoir finalement atteint un pays, un clandestin est souvent forcé à se cacher, à attendre encore une fois, soit une éventuelle régularisation, soit, dans le pire des cas, l'expulsion. Mais l'attente domine aussi d'autres sphères de la vie : il faut attendre des nouvelles de la famille ou bien que de l'argent envoyé arrive enfin. Et, après tout, il s'agit toujours de l'attente d'une meilleure vie, dans des conditions vivables et dignes.

L'attente est une donnée essentielle dans la vie clandestine. Il est rare de voir le clandestin en pleine activité [...]. Dans les récits et dans la pratique, il est celui qui attend toujours quelque chose ou quelqu'un : un logement, un contact, un rendez-vous, le passeur, de l'argent, le bon moment pour embarquer, des papiers, etc. Ultime paradoxe, le clandestin est celui que personne n'attend [...].²⁶⁴

L'attente joue alors un rôle important, peut-être même décisif pendant la fuite qu'il ne faut pas sous-estimer, puisqu'il s'agit d'un facteur *usant* ; l'attente, surtout quant elle est accompagnée d'une peur permanente comme dans ces cas-là, cause quasiment une tension incessante qui se trouve à l'origine de maintes maladies et de symptômes psychosomatiques dont il sera encore question. « Durant six jours, nous avons patienté dans le vide. Les jambes me démangeaient, je faisais des rêves d'avions qui ne décollaient pas. » (AdB, p.65) Ici il est évident que la démangeaison et les mauvais rêves sont liés étroitement à cette situation permanente de vie en suspens, marquée par l'attente, la nervosité, la peur et le manque de perspectives.

Ahmed n'aime pas se confier à des passeurs ; après avoir tenté son premier passage en Europe par la Turquie (tout seul avec un compagnon et à pied), il arrive à entrer légalement avec son

²⁶³ Laacher 2007, p.100

²⁶⁴ Laacher 2007, p.75

passerport algérien en Yougoslavie, donc il n'a pas autant besoin de passeurs que des migrants d'autres pays. Mais un jour il est, lui aussi, contraint à avoir recours à l'« aide » de passeurs (d'ailleurs, il fait de meilleures expériences que Saad et tant d'autres). C'est pendant ce trajet entre Zagreb et la frontière hongroise qu'il doit attendre avec un compagnon de route les conducteurs de la prochaine étape dans la campagne chez une vieille dame qui les cache chez elle. Ahmed et son « frère d'infortune » ne peuvent même pas communiquer, puisqu'ils ne parlent pas les mêmes langues. Alors tout ce qui leur reste à faire est ce qui suit : « Alors nous sommes restés dans la maison, à manger, à regarder la télévision, à faire quelques pas dans le jardin... [...] Mes rêves m'ont torturé pendant toute la nuit [...]. » (AdB, p.121) La nervosité, la peur augmentent lorsqu'ils apprennent qu'il y avait un problème et que le « voyage » ne sera continué que le lendemain. L'attente devient de plus en plus pénible :

La journée du lendemain a été longue. Très longue. Toutes les deux minutes, je scrutais le coin de la rue dans l'espoir de voir le capot de la voiture et je me persuadais de plus en plus que j'étais tombé dans une arnaque [...]. Ce n'est qu'à la nuit tombée, quand mes nerfs étaient chauffés à blanc, que le conducteur a réapparu [...]. (AdB, p.122)

Le plus dur pour Ahmed est toujours le pas en arrière, quand une entreprise comme la traversée d'une frontière n'a pas réussi et qu'il est, une fois de plus, renvoyé ; une formule assez souvent répétée est celle du « retour à la case départ » : « [...] et ils ont franchi la frontière sans moi. Je les ai regardés disparaître vers la ville de Tabarka, les larmes aux yeux. J'ai remis mon sac sur mon dos et j'ai rebroussé chemin vers la ville, le moral déchiré. Retour à la case départ, une nouvelle fois. » (AdB, p.69) Un tel échec est toujours très dur à supporter, d'autant plus qu'Ahmed ne peut jamais savoir combien de temps tel ou tel « pas en arrière » lui coûtera. Cette pression permanente de devoir avancer afin de mettre un point final à cette « affaire » se manifeste tout de suite par des maux physiques, comme on vient de le voir. « [I]l fallait redescendre, revenir en arrière, et cette idée m'horripilait. Reculer me donnait des boutons. » (AdB, p.126)

- Dans la foulée de cette expression plusieurs fois reprise par Ahmed, « retour à la case départ », il faut faire un petit rajout qui ne va pas vraiment avec notre sujet, mais qui est très ironique et pour cela aussi approprié et expressif : le sous-titre d'une publication parue dans la série des « *Dossiers noirs* » de la politique africaine de la France est *Retour à la case Foccart* ?²⁶⁵ C'est bien sûr un hasard et ne veut dire rien de spécial, puisque cette expression

²⁶⁵ Agir ici et Survie : Les « Dossiers noirs » de la politique africaine de la France. Jacques Chirac et la Françafrique. Retour à la case Foccart ?, Editions L'Harmattan Paris 1995

« retour à la case départ » est courante et pas du tout extraordinaire. Mais c'est quand même une coïncidence « curieuse » et très significative : le colonialisme n'est toujours pas assumé, les conséquences se font toujours sentir, et dans la politique française on peut percevoir des pas en arrière – même si ce dossier se réfère à l'époque de Jacques Chirac, la constatation à laquelle le jeu de mot fait allusion est actuelle jusqu'aujourd'hui. -

Retournons à l'attente : bien entendu, il s'agit souvent non pas seulement d'une attente durant quelques journées ou bien des semaines ou des mois, mais aussi des années entières. Il s'agit de vivre d'un jour à l'autre, de mener une vie en suspens, sans aucune sécurité. Et la « vraie vie », pour ainsi dire, dans le sens d'une vie « normale », « habituelle », dans des conditions humaines, doit toujours être repoussée à plus tard.

Saad, lorsqu'il part de l'Irak, croit sa compagne Leila morte – déjà cet amour-là a été quasiment empêché par la guerre, comme tant d'autres existences dans la dictature ont été détruites ou au moins réduites à zéro justement dans l'attente d'un futur plus facile, plus vivable. Quand Saad reste pendant un certain temps en Italie avec Vittoria qui l'a accueilli chez elle, c'est aussi la nostalgie de son premier amour qui le pousse à quitter l'Italie où il pourrait quand même s'installer pour tenter un passage en Europe centrale afin de gagner finalement l'Angleterre, son but originare. Lorsqu'il retrouve par hasard Leila en France, au bord de l'Atlantique, ils ont pendant une courte période la chance de vivre encore une fois leur amour, avant que ne Leila soit arrêtée lors d'une rafle et ensuite expulsée. Mais pour un petit moment, ils peuvent mener une vie en couple presque « normale » ; de leur première nuit passée ensemble après leurs retrouvailles, Saad retient ce souvenir : « Nos corps nous rendirent ce que nous avons perdu, notre jeunesse, la douceur, le plaisir, l'avenir. » (UfB, p.289) La jeunesse, l'avenir leur ont été ôtés de quelque manière, ainsi qu'une existence « normale » ou plutôt digne, paisible, auprès des leurs et en sécurité. La deuxième séparation, emportant Leila une nouvelle fois loin de Saad, les prive encore une fois d'une vie commune, comme la fuite les a originalement éloignés de leurs familles. Saad, en attendant une éventuelle régularisation et ainsi la permission de rester en Angleterre et d'y travailler, est alors condamné à l'attente : le retour (douteux) de Leila et ainsi que l'arrivée d'une existence plus vivable.

A un certain moment, lorsque Saad se trouve en prison, il observe une araignée qui est en train de filer sa toile dans sa cellule ; cette observation le pousse à la réflexion suivante :

Pourquoi, à son instar, ne m'étais-je pas accoutumé au centre de rétention ? Pourquoi me considérais-je en prison là où l'araignée se sentait capable de fonder son foyer ? Réaliste, sans discuter, ne rêvant plus d'autres lieux, elle y construisait sa vie nouvelle tandis que moi, je me rongais les ongles en pestant, protestant, me retenant d'exister, cherchant mes satisfactions ailleurs, dans le passé ou dans l'avenir, jamais dans le présent, traquant chaque jour l'opportunité qui me permettrait de fuir. (UfB, p.181-182)

Le contenu principal de ce passage est aussi exprimé par Laacher, avec des mots différents :

« Ni le présent n'est maîtrisé ni l'avenir n'est anticipé. »²⁶⁶

Saad s'accuse dans le passage lui-même d'être plus ou moins coupable de sa situation. En simplifiant la situation extrêmement, Schmitt emploie dans ce passage quasiment une « ruse » afin de pousser ainsi le lecteur à la question ou aux questions et réflexions suivantes : est-ce qu'on peut dire que Saad cherche ses « satisfactions ailleurs » ? Est-ce qu'il ne cherche pas beaucoup plus : la possibilité de vivre en paix, la possibilité de *survivre* d'abord, et aussi d'alimenter les siens, ce qu'il ne peut pas faire dans son propre pays ? Est-ce que c'est sa faute à lui s'il a dû quitter son pays ? Est-ce que c'est vraiment Saad qui se retient lui-même d'exister, ou est-ce que ce ne sont pas plutôt les circonstances, la politique, l'injustice régnant en général, pour l'exprimer ainsi ? Est-ce qu'il avait véritablement la possibilité de vivre sa vie, est-ce qu'il avait vraiment d'avenir dans son propre pays ? Et la question la plus importante ici est : est-ce qu'on peut lui reprocher son choix, comme il le se reproche ici – au moins de manière rhétorique – lui-même ?

Ahmed se trouve dans la même situation et se voit, lui aussi, privé d'une vie familiale ; pendant qu'il est en prison, sa compagne Julia, avec qui il a une fille, Natacha, meurt à cause d'une surdose de médicaments (on ne sait pas si elle s'est suicidée ou si sa mort était un accident) ; la fille, encore trop petite pour avoir retenu le moindre souvenir de son père, est envoyée chez ses grands-parents du côté maternel. Après être sorti de la prison, Ahmed essaie d'abord de se réintégrer dans la société avant de contacter sa fille, mais c'est sa dernière arrestation qui coupe court à ses plans. Lorsqu'Ahmed est finalement expulsé, son but ultime sera dorénavant de retourner chez lui, en France, auprès des siens et surtout auprès de sa fille. C'est avant tout à elle qu'il songe pendant des moments difficiles, ou plutôt pendant ces années difficiles qui se déroulent jusqu'à ce qu'Ahmed puisse finalement rentrer. Ayant tout perdu, c'est la pensée à sa fille qui donne encore du sens à son existence. Quand il est, après autant d'efforts, finalement rentré, « [i]l a attendu que sa situation soit parfaitement stabilisée pour retourner voir sa famille à Dijon et fêter avec les siens l'anniversaire de sa fille. Elle a eu

²⁶⁶ Laacher 2007, p.181

dix-huit ans en l'an 2000. » (AdB, p.204) Cela veut dire qu'Ahmed avait en fait manqué non pas seulement toute l'enfance de Natacha (comme si cela ne suffisait pas), mais aussi toute son adolescence ; il ne l'a pas du tout vue grandir, à cause de la double peine à laquelle Ahmed a été soumis en étant expulsé de son pays natal.

C'est à la fin du livre, au moment où Ahmed est déjà presque arrivé en France, qu'il exprime ceci, en voyant des jeunes séminaristes en Italie : « [...] je m'imaginai à leur place, avec un but dans la vie, quelque chose qui aide à savoir où l'on est et où l'on va... Ça me faisait tout drôle. » (AdB, p.184) Cela montre à quel point Ahmed a intériorisé l'insécurité de son existence.

Cet échec avait profondément entamé mon moral. Je ne voyais plus d'issue à mon calvaire, plus de porte de sortie. Je ne savais même plus pourquoi je faisais tout cela. Pour prouver qu'on s'était trompé sur mon compte ? Pour ma fille, que je ne connaissais même pas ? Pour mon père ? En attendant, j'étais condamné à errer ici ou là, banni de mon pays, indésirable partout. Peu à peu, j'ai commencé à me laisser aller. Je redevais clochard dans ma tête.

C'est ainsi que je suis resté plusieurs mois à Tunis, traînant dans les rues à la recherche d'argent. AdB, p.103

« The inmates of refugee camps live, literally, from day to day [...]. »²⁶⁷ Cette constatation de Bauman vaut aussi pour la vie d'un clandestin en dehors du camp, comme plusieurs des passages cités viennent de le montrer.

On peut alors dire que l'attente, comme la peur et souvent aussi la solitude, constituent en fait le mode, la condition fondamentale de l'existence clandestine ; la « vraie » vie, une vie digne de ce nom est toujours repoussée à plus tard, les clandestins sont carrément retenus de vivre, d'exister. Il s'agit de vies retardées, et cela est prouvé largement par les descriptions qu'on trouve dans les deux romans. Dans un entretien avec Laacher, un clandestin formule cela ainsi : « [...] je n'ai pas de solution : j'attends. [...] ici je parcours la ville sans but, comme un chien. »²⁶⁸ Cela montre l'impossibilité absolue de trouver une issue. Laacher poursuit : « jamais le temps perdu lié à l'attente ne peut être regagné. L'attente prive d'une entrée dans le monde commun. [...] Pendant qu'on attend, on ne construit rien [...]. »²⁶⁹ Un peu plus loin,

²⁶⁷ Bauman 2002, p.115 ; « Les détenus dans les camps de réfugiés vivent littéralement d'un jour à l'autre [...]. » - Traduction par moi-même.

²⁶⁸ Laacher 2007, p.42

²⁶⁹ Laacher 2007, p.203

il en conclut que « l'immigration forcée n'a pas fait que briser les liens avec le reste de la famille, [a] vie personnelle s'est brisée. »²⁷⁰

Cette attente permanente se mêle avec un autre *modus vivendi*, notamment l'errance. On a vu qu'Ahmed répète souvent qu'il « tourne en rond » - c'est évidemment l'attente, l'impossibilité de « bouger » qui le pousse à se tourner autour de lui-même. C'est encore une fois Laacher qui constate que « l'errance qui finit par être une façon de vivre et non un accident de la vie. »²⁷¹ Et « l'errance dans laquelle chaque pas n'en finit pas de s'écarter du but initial. Mais l'errance est également une manière de marcher, d'agir et de plus en plus souvent de se perdre (dans tous les sens du terme). »²⁷² Cela souligne de plus la dimension que la fuite prend. Elle n'est parfois même jamais terminée, jamais achevée ; l'attente, l'errance sont devenues l'unique mode de vie – une situation sans issue. Cela ne reste bien sûr pas sans conséquences pour la santé, physique et psychique, comme on verra dans le chapitre suivant.

f. Les maladies physiques et psychiques : insomnie, traumatismes, dépressions,...

Madelaine Hron parle des douleurs décrites dans la littérature de la migration. Souvent, ces douleurs y servent comme métaphore pour le mal, les « malaises » que les auteurs sont en train de vivre dans « l'exil », pour l'exprimer ainsi. Mais Hron examine aussi des symptômes bien concrets, donc là il ne s'agit pas du tout exclusivement de métaphores, mais de douleurs réelles et souvent psychosomatiques. Elle retient qu'une forme grave de la « nostalgie », le « mal du pays », avait déjà été décrite en 1678, mais ce n'est qu'au XX^e siècle qu'un rapport entre la migration et des maux corporels et psychiques ont été « reconnus »²⁷³. Ici, il faut bien sûr mentionner le grand théoricien anticolonialiste Frantz Fanon, qui se réfère et à des personnes en situation coloniale, et à des immigrés – ainsi, on peut facilement imaginer qu'un clandestin est éventuellement encore plus concerné que ceux-là, déjà à cause de son périple dangereux et traumatisant. Fanon avait en fait comme premier constat examiné les maladies psychiques survenant chez des personnes « colonisées ». Et c'est encore lui qui a constaté des effets comparables concernant des migrants il y a déjà plus que cinquante ans : dans « Le

²⁷⁰ Laacher 2007, p.204

²⁷¹ Laacher 2007, p.43

²⁷² Laacher 2007, p.145

²⁷³ Hron 2009, p.25

‘syndrome nord-africain’ », un article paru en 1952, Fanon se réfère justement à des migrants nord-africains en France et leurs maux tout à faits spécifiques pour leur situation²⁷⁴.

« Most of the suffering associated with immigration is psychological. »²⁷⁵ Des symptômes psychiques tels que la dépression sont largement décrits dans *Ahmed de Bourgogne*, et aussi dans *Ulysse from Bagdad*. La souffrance psychologique ou psychique peut s’exprimer aussi par des symptômes corporels comme nous allons le voir aussi dans les cas d’Ahmed et de Saad ; c’est ce que Hron souligne aussi :

The pain of immigration is not limited to psychological disorders or emotional distress; sometimes it manifests itself explicitly through physical symptoms. [...] Aside from physical diseases, immigrants often signal their suffering in bodily functions such as eating or sleeping. Sleep problems such as insomnia or excessive sleeping might signal a protective mechanism against distress, or a sign of depression and dissociation.²⁷⁶

Il est important que Hron parle surtout de migrants « réguliers » ou de ceux qui sont déjà depuis un certain temps dans le pays qu’ils avaient voulu atteindre²⁷⁷. Dans le cas de Saad et d’Ahmed la situation est différente : il s’agit premièrement de migrants *clandestins*, et concernant l’expression littéraire il faut de plus retenir que les récits mettent en scène avant tout le « voyage » et non pas la situation d’après, c’est à dire la vie quotidienne dans un pays auquel on n’appartient pas, auquel on ne veut éventuellement pas appartenir et où on se trouve par simple besoin. Mais les effets décrits sont dans beaucoup de cas les mêmes que ceux mentionnés et décrits par Hron.

Il ne faut pas comprendre les douleurs décrites dans *Ahmed de Bourgogne* et *Ulysse from Bagdad* comme métaphore, mais au sens propre et comme des descriptions réalistes des conséquences qu’un tel périple, une telle vie effectuent, non pas seulement sur le corps et la santé, mais aussi sur la psyché. Dans *Le peuple des clandestins*, Laacher surnomme un chapitre *Le clandestin, un corps embarrassant que l’on traîne et qui se traîne*, ce qui montre

²⁷⁴ Frantz Fanon, Le « syndrome nord africain », en : Frantz Fanon : Pour la révolution africaine. Ecrits politiques. La Découverte Paris 2006, p.11-25 ; Hron s’appuie aussi sur cet article.

²⁷⁵ Hron 2009, p.29 ; « La plupart des souffrances associées à l’immigration est psychologique. » - Traduction par moi-même.

²⁷⁶ Hron 2009, p.31 ; « La douleur de l’immigration ne se limite pas à des troubles psychiques ou souffrances émotionnelles ; parfois, elle se manifeste explicitement par des symptômes psychiques. [...] A côté des maladies corporelles, les immigrants montrent souvent leur souffrance par des fonctions corporelles telles que manger et dormir. Des problèmes de sommeil comme insomnie ou un sommeil excessif pourraient indiquer un mécanisme protecteur envers le stress, ou bien indiquer une dépression ou une dissociation (mentale). » - Traduction par moi-même.

²⁷⁷ Hron essaie aussi de souligner la différence entre un immigré et un réfugié, jouant aussi un rôle décisif pour nous ; mais elle retient en même temps que cette différence est souvent assez difficile à distinguer dans la vie quotidienne.

déjà le point d'appui. Hron déclare que les immigrants sont généralement « plus sensibles concernant des maladies que ne l'est le grand courant de la population. »²⁷⁸ Laacher constate la même chose, mais en se référant vraiment uniquement à des clandestins, en retenant que parmi les clandestins « [l]es maladies sont nombreuses »²⁷⁹ et qu'il s'agit bien sûr aussi de maladies dues au stress. Plusieurs des exemples qu'il énumère (« tuberculose, gale, mycoses, allergies, [...] maux de tête, douleurs gastriques, insomnie », mais aussi le diabète, la dépression, l'agressivité et « une augmentation importante de tentatives de suicide [...], des hallucinations, [des] délires de persécution, [...] [des] psychose[s] »²⁸⁰) se retrouvent dans le récit d'Ahmed (j'en ai déjà cité quelques passages mettant en scène cela).

Schmitt introduit dans son roman plus souvent des idées ou réflexions plus générales, parfois philosophiques, concernant le phénomène de la clandestinité, tandis que l'histoire d'Ahmed nous montre encore plus les circonstances concrètes, dans ce cas les effets psychiques et psychosomatiques. Dans la préface, Begag raconte comment il a fait la connaissance d'Ahmed vivant à l'époque dans une cure. Il commence alors l'histoire d'Ahmed par sa fin en décrivant les conséquences que son errance, l'incertitude et la peur vécues pendant des années ont effectuées. Premièrement, Begag parle déjà de la peur qui se trouve toujours dans le regard d'Ahmed : « Dès nos premiers contacts, je remarquai une lueur bizarre qui filtrait du regard de ce garçon de trente-cinq ans, comme si la terreur était passée à quelques millimètres de sa vie. » (AdB, p.10) Begag continue :

Mais, de temps à autre, [...] il me livrait quelques fragments de sa vie cassée, des extraits du cauchemar qui lui restaient au bout de ses courtes nuits. Car il ne dormait presque jamais. A trois heures, à quatre heures du matin, on pouvait le trouver prostré dans le salon de télévision, plié dans un fauteuil rouge derrière la porte, suivant un film, une émission de variété ou un documentaire, grillant cigarette sur cigarette.

Ses nuits étaient harcelées de fantômes ; alors, dans l'obscurité, il restait aussi longtemps que possible les yeux ouverts, en alerte, ne trouvant de repos que l'après-midi, lors d'une sieste dans sa cellule, toujours sur une seule oreille. (AdB, p.10)

Ahmed souffre alors depuis ses expériences cauchemardesques d'insomnie, un phénomène que Laacher autant que Hron désignent d'être une maladie typique dans ce contexte. Ici on doit aussi mentionner les cauchemars d'Ahmed. Nous avons déjà parlé de l'attente sans cesse et si dure à vivre ; chez Ahmed, elle commence à se manifester aussi dans ses rêves, ou plutôt

²⁷⁸ Hron 2009, p.31 ; traduction par moi-même de la phrase suivante : « Overall, immigrants are generally more susceptible to diseases than are mainstream populations. »

²⁷⁹ Laacher 2007, p.83

²⁸⁰ Laacher 2007, p.83

dans ces cauchemars : « Durant six jours, nous avons patienté dans le vide. Les jambes me démangeaient, je faisais des rêves d'avions qui ne décollaient pas. » (AdB, p.65) Le vécu, l'attente causent généralement, comme on peut facilement deviner et comprendre, une humeur, une disposition d'esprit déprimée et désespérée : « Mais, plus les jours passaient, et plus je déprimais. [...] je tournais en rond [...]. » (AdB, p.81)

Hron parle tout comme Laacher de « skin disorders »²⁸¹, donc des problèmes dermatologiques qui peuvent aussi être des signes d'une situation préoccupante pour la santé. C'est aussi le cas d'Ahmed qui est tourmenté par des allergies : « D'autres matins, quand ses fantômes avaient gagné le bras de fer contre lui, on apercevait des plaques de boutons rouges qui lui couvraient le cou, l'immobilisant de gêne et de douleur. » (AdB, p.11) On dirait une réaction des nerfs à la tension permanente et à l'extrême nervosité, vécues pendant des années, et qu'Ahmed n'arrive plus à surmonter – c'est ce dernier constate d'ailleurs lui-même aussi : « Chaque jour j'avais une poussée de plaques de boutons sur le cou et les bras, à cause de mes nerfs qui bouillonnaient en dedans. [...] il fallait que je bouge. » (AdB, p.50) (Eventuellement on peut interpréter les verrues de Saad comme une « métaphore » pour un problème comparable.)

Ces allergies, ces plaques de boutons sont décrites tout au long du livre : « J'en étais malade. Plaques de boutons sur le cou. Allergies. » (AdB, p.62). Plus tard la phrase devient encore plus courte, plus prégnante, comme une sorte de formule répétée, voire même un refrain : « Plaques de boutons. Allergies... » (AdB, p.64) Cela apparaît toujours dans les situations les plus difficiles à supporter : soit qu'Ahmed doit subir une déception énorme parce qu'un trajet n'a pas réussi, qu'il a été pris et renvoyé par la police ou des douaniers, ou qu'il est, comme il est souvent le cas, condamné à l'immobilité et à l'attente, comme dans le passage cité plus haut, mais décrites aussi dans les citations suivantes : « J'ai traîné là quelques jours. Mes plaques de boutons me torturaient. » (AdB, p.54)

Ces allergies ne vont disparaître que lorsqu'Ahmed est déjà de retour en France, comme nous le prouve le récit de Begag ; il suffit en effet qu'Ahmed parle de ses expériences afin que les boutons réapparaissent : « [...] il s'est mis à raconter les violences inouïes qu'il avait dû supporter [...] et soudain sont apparues sur son cou les plaques de boutons rouges, annonçant une attaque de fantômes. J'avais mal pour lui. » (AdB, p.12) Ce ne sera qu'après avoir fait une sorte de confession de vie en livrant le récit enregistré à Begag qu'Ahmed sera finalement libéré de ces allergies nerveuses (nous y reviendrons).

²⁸¹ Hron 2009, p.31

Mais une autre conséquence concernant la santé d'Ahmed persiste, puisqu'elle n'appartient pas aux symptômes psychosomatiques, mais est due à d'autres expériences aussi désagréables, voire traumatisantes :

Un matin, devant une tasse de café, nous avons parlé de son nez. Des policiers le lui avaient fracassé lors d'un interrogatoire musclé et il ne pouvait plus respirer que par une narine. Comment pouvait-il se soigner, lui, le banni qui n'avait aucune identité en France, pas de numéro de Sécurité sociale, pas un seul papier, pas d'argent ? (AdB, p.12)

Laacher appelle les clandestins aussi « des êtres [...] sans grand pouvoir sur soi [...] ». ²⁸² La situation oppressante, ce sentiment de n'avoir aucun pouvoir de décider sur sa propre vie se fait sentir aussi dans la perte de contrôle sur son propre corps – nous avons déjà vu un exemple tiré d'*Ulysse from Bagdad* où Saad, extrêmement angoissé par la mer, vit une paralysie de son corps complète. Ahmed lui aussi a fait cette expérience à maintes reprises, pour la première fois lorsqu'il est expulsé et arrive en Algérie : « Je voudrais remuer les doigts de mes mains pour voir si je suis toujours maître à bord de mon corps, mais rien ne répond, le mécanisme est niqué. » (AdB, p.30) Plus tard on lit : « J'ai essayé de remuer pour m'extraire de cet amas de ferraille, mes muscles ne répondaient plus. » (AdB, p.155) Bien sûr ici cette non-correspondance des muscles est aussi due à la fatigue, la faim, l'épuisement total ; mais en général on peut constater une certaine correspondance des deux états : Ahmed est à vrai dire condamné à l'impuissance totale et au hasard, et en correspondance à cet état il perd aussi le contrôle sur son corps. Comme Ahmed n'est plus maître de son propre sort, il n'est pas maître de son propre corps non plus. Christiane Albert parle aussi à plusieurs reprises de *démaîtrise* et de *dépossession*, ce qui correspond à ce phénomène décrit. Albert retient d'abord que « la démaîtrise et la folie semblent être une des caractéristiques de la littérature africaine postcoloniale. » ²⁸³ Elle finit par se demander « si ce concept ne caractériserait pas aussi l'écriture des romans de l'immigration. » ²⁸⁴ Cette démaîtrise peut aussi valoir comme trait constitutif de nos deux romans. Hron parle exactement de la même chose, en employant aussi le terme de « l'aliénation », équivalent de la « démaîtrise » : « Feelings of alienation are often accompanied by symptoms of depression, such as feelings of emptiness, uselessness, lack of energy, restlessness, or irritability. In immigrant novels, such symptoms are often reflected in disjointed prose or in repetitive descriptions. » ²⁸⁵

²⁸² Laacher 2007, p.80

²⁸³ Albert 2005, p.133

²⁸⁴ Albert 2005, p.134

²⁸⁵ Hron 2009, p.30 ; « Les sentiments de l'aliénation sont souvent accompagnés par des symptômes de dépression, comme des sensations de vide, d'inutilité, un manque d'énergie, une agitation ou bien irritation.

Laacher décrit que l'incertitude vécue jour par jour provoque l'impression d'une certaine absurdité, d'une « étrangeté du monde »²⁸⁶. Celle-ci peut se transmettre à son propre corps : certains clandestins éprouvent qu'une partie de leur corps ne leur appartient plus. C'est « comme si cette partie du corps était devenue un corps étranger. »²⁸⁷ Cela est en fait une *aliénation* de soi-même comme Harel l'appelle : « La maladie nous dépossède, la perte d'un être cher ou d'un parent joue le même rôle : nous aliéner d'une partie essentielle de nous-mêmes. »²⁸⁸ C'est aussi Harel qui souligne encore « la nécessité de l'Autre »²⁸⁹. Ahmed est en fait tout le temps rejeté à lui-même, il n'a personne d'autre – il est loin de sa famille, et ses compagnons de route ne l'accompagnent que pendant des périodes très limitées, puisque chacun doit lutter pour soi-même. De plus, cette aliénation est due aussi à l'impuissance, la peur et la tension causant des traumatismes graves. Ce phénomène de l'aliénation de soi nous renvoie en fait au contexte colonial et à des théoriciens comme Albert Memmi et son « Portrait du colonisé » et une autre œuvre assez récente, notamment le « Portrait du décolonisé ».

L'expression « tourner en rond » est plusieurs fois employée par Ahmed. Cela renvoie à l'attente et à l'impuissance auxquelles il est condamné, nous le savons déjà. Laacher explique le sens plus profond de cette expression paraissant banale. Un de ses interlocuteurs décrit exactement la même chose : « 'Aujourd'hui, je tourne autour de moi comme un fou [...]'. »²⁹⁰ Laacher explique que cela ne se passe « pas uniquement pour se retrouver, c'est à dire trouver un sens et une justification à son voyage [...], mais surtout parce que son esprit et son environnement se sont considérablement rétrécis. »²⁹¹

La pression, la tension permanentes se transmettent aussi par un blocage de la respiration. Tout au début du récit, l'expulsion menaçante coupe le souffle d'Ahmed, et c'est seulement grâce à l'intervention d'Alain Dupré qu'Ahmed arrive à « respir[er] un peu mieux. » (AdB, p.24) Il est aussi nécessaire de retenir son souffle dans des situations dangereuses dans lesquelles il ne faut surtout pas être découvert : « Je suis resté immobile dans cette position sur la terre fraîche, respiration bloquée – je connaissais bien cette position maintenant. » (AdB, p.151)

Dans la littérature d'immigration, de tels symptômes sont souvent reflétés par une prose incohérente ou par des descriptions répétitives. » - Traduction par moi-même.

²⁸⁶ Laacher 2007, p.85

²⁸⁷ Laacher 2007, p.85

²⁸⁸ Harel 2005, p.56

²⁸⁹ Harel 2005, p.56

²⁹⁰ Laacher 2007, p.86

²⁹¹ Laacher 2007, p.86

(Dorénavant, à l'opposition de cette respiration bloquée, la métaphore de l'air et du vent seront consacrées à la liberté, au départ, et aussi à l'espoir : « L'air de la liberté, même ici, était si bon... » (AdB, p.39) Et un peu plus tard nous lisons : « Ça sentait les essences naturelles de la proche frontière marocaine à plein nez. Et les embruns de la mer, aussi, ses courants, le vent du large qui pouvait souffler dans les voiles d'un bateau et m'éloigner d'ici, m'emmener à Marseille. » (AdB, p.53) Il est remarquable que ces deux citations assez positives se trouvent vraiment au début du livre, lorsqu'Ahmed n'avait d'une certaine manière pas encore compris la dimension, la gravité de sa situation et lorsqu'il ne peut pas encore prévoir la longueur de son périple. Déjà un peu plus tard, cette métaphore est aussi employée en désignant les passeurs qu'Ahmed appelle les « vendeurs de vent » :

Le plus pénible à vivre, c'étaient les rencontres avec les marchands d'illusions, les vendeurs de vent qui m'embarquaient dans le tourbillon magique des mots, faisaient renaître mes espoirs et balançaient d'un coup sans prévenir des bassines d'eau glacée pour faire retomber le souffle. (AdB, p.59)

Mais la notion positive du vent et de l'air est quand même souvent reprise : « [...] le vent me caressait le visage comme pour me relaxer. » (AdB, p.67) Et encore : « Une nouvelle fois, je sentais que le vent m'avait fait virer du bon côté du destin. » (AdB, p.168))

Au début moins spectaculaire, mais devenant de plus en plus grave sont les conséquences que la vie « en route » effectue : « Je n'étais pas rasé, je puais, j'étais sale [...]. » (AdB, p.102) Et encore : « Je puais la transpiration et la saleté. » (AdB, p.160) Ahmed montre au lecteur la nécessité d'être propre pour se sentir *digne*, ce qui pour nous va tellement de soi que nous n'y songeons même plus : « J'ai lavé mon pantalon, nettoyé mes chaussures et mon visage pour ressembler à un être humain. » (AdB, p.145) Laacher remarque dans ces entretiens chez ses vis-à-vis aussi cette « absolue nécessité de rester propre pour rester digne »²⁹². Quant à Ahmed, à partir d'un certain moment sa situation devient tellement grave qu'il a même peur de se regarder dans un miroir tellement son physique a changé : « J'ai voulu me regarder dans le rétroviseur intérieur, mais j'ai eu peur de la sanction qu'allait m'envoyer le bout de miroir. » (AdB, p.155) Saad, qui également ne s'est plus regardé lui-même (mais peut-être pas intentionnellement), est forcé à prendre note de son état extérieur en voyant ses camarades :

Rencontrer ces innombrables aspirants au voyage, Afghans, Pakistanais, Kurdes, Africains, qui n'avaient en commun que lassitude, regard vide, croûtes sur leurs corps

²⁹² Laacher 2007, p.52

maigres et blessés, m'avait forcé à me considérer moi-même d'un autre œil. Je m'étais vu comme j'étais, rachitique, épuisé, repoussant. (UfB, p.282)

Le périple, la peur, la fatigue, la faim, l'épuisement, le froid, enfin les conditions de vie en général laissent vieillir Ahmed et ses « frères d'infortune » qui se déplacent à partir seulement « [...] en laissant traîner nos pieds comme des vieillards » (AdB, p.175). Ce vieillissement accéléré est aussi décrit par Saad dans une scène déjà citée dans le contexte de ses retrouvailles avec Leila. Laacher thématise cela aussi en décrivant un des ses interlocuteurs ainsi : « Il est usé, son visage est prématurément ridé et ses cheveux tombent par poignées. »²⁹³

A un certain point du « voyage », Ahmed ne peut plus supporter la situation, les difficultés, les déceptions, la peur sont évidemment devenues trop lourdes, Ahmed est trop chargé et y répond par une insensibilité presque complète, probablement afin de se protéger lui-même. Lorsqu'il est pour la énième fois découvert par la police, il réagit absolument indifféremment : « Bizarrement, cela ne me faisait plus rien. J'étais devenu incapable de ressentir la moindre émotion. » (AdB, p.156) Cette indifférence forcée se « dissout » lorsqu'Ahmed rencontre dans un bureau s'occupant de demandes d'asile à Ljubljana Isabelle qui le traite avec une « gentillesse inattendue » (AdB, p.167). C'est là que les effets psychiques et physiques culminent dans une sorte de crise, tellement Ahmed est déconcerté par cette gentillesse :

Bizarrement, au moment de parler, je me suis mis à trembler comme un débutant devant son premier employeur. J'étais secoué par des spasmes de plus en plus violents. Elle a remarqué mon émoi, m'a dit de me calmer. Ici, on ne pratiquait pas d'interrogatoires. Lentement, j'ai essayé de reprendre une respiration posée, de contrôler mes muscles et j'ai finalement réussi à m'exprimer. (AdB, p.168)

C'est alors dans une situation dans laquelle Ahmed n'a en fait plus besoin d'avoir peur qu'il « craque », puisque c'est là qu'il peut se permettre de s'effondrer et de montrer des émotions. Bien sûr, cela ne se passe pas consciemment et n'est alors pas manœuvré ; mais cela montre d'autant plus à quel point Ahmed souffre des événements qu'il est contraint de subir.

Laacher cite aussi souvent de telles crises décrites par ses interlocuteurs : « J'avais des crises d'anxiété terribles. »²⁹⁴ Ou bien : « Les gens n'imaginent pas comment on nous traite, si tu n'as pas de courage et de la force et si tu ne sais pas pourquoi tu es parti je te jure que tu

²⁹³ Laacher 2007, p.177

²⁹⁴ Laacher 2007, p.193

deviens fou. D'ailleurs au cours de la route j'en ai rencontré qui sont devenus fous. »²⁹⁵ Il constate que les clandestins doivent subir « autant d'épreuves et de souffrances psychiques qui se traduisent pour les plus fragiles par la dépression, la folie ou le suicide. »²⁹⁶

Tous ces exemples de conséquences très concrètes et réelles de la migration, plus exactement de la clandestinité, mettent en évidence à quel point la phrase de Harel est juste : « Le choc migratoire n'est pas une métaphore, mais, au contraire, un ébranlement qui destitue le sujet de la 'place' qu'il occupait autrefois. »²⁹⁷ (Il est d'ailleurs intéressant de retrouver ici encore une fois une allusion à l'espace.)

3.2.6. La dimension « métaphysique »

Il est facile de comprendre que dans des situations précaires comme celles de Saad et Ahmed, c'est souvent la foi qui surgit afin d'offrir un point de repère plus ou moins stable ou quelque chose de consolant dans un monde injuste et cruel où on est condamné à vivre une vie désespérante, dans des circonstances indignes et inhumaines. Laacher décrit que ceux parmi les clandestins qui ne savent pas exactement où ils vont se réfèrent souvent à Dieu en disant qu'ils vont « là où Dieu voudra bien les emmener », parce que seul Dieu décide du chemin que tu dois accomplir », ou bien ils déclarent que le « destin est entre les mains du Tout-Puissant et lui seul te déposera où il voudra te déposer »²⁹⁸. Dans des énoncés semblables on remarque donc la nécessité de mettre son chemin, duquel on ne peut vraiment décider puisqu'il dépend de plusieurs facteurs, dans les mains de quelqu'un de supérieur. Comme une grande partie des clandestins n'a pas la possibilité de choisir eux-mêmes de partir ou bien où ils vont, et ne savent souvent pas s'ils survivront, la foi est parfois la dernière chose qui reste, même si elle se révèle aussi décevante. Laacher cite aussi un cas d'« une plongée radicale dans la religion » ce qui ne vaut pas pour Ahmed. Mais chez ce dernier on peut néanmoins constater qu'il s'agrippe à la religion ce qui est bien sûr due à sa situation désespérée.

Au début du récit dans *Ahmed de Bourgogne* on n'a pas l'impression qu'Ahmed, d'origine musulmane, soit pratiquant ; il est tout simplement un peu superstitieux ou plutôt fataliste, ainsi qu'il se présente dans la première phrase avec les mots suivants : « Des six enfants de

²⁹⁵ Laacher 2007, p.40

²⁹⁶ Laacher 2007, p.43

²⁹⁷ Harel 2005, p.45

²⁹⁸ Laacher 2007, p.164

notre famille, [...] je suis le seul à avoir mal tourné, à croire que c'était écrit dans mon grand cahier à ma naissance. » (AdB, p.17) Mais la cause de ce fatalisme est éventuellement aussi l'impossibilité de sortir de sa situation ou d'échapper à son « sort ». Après avoir « purgé » les huit années - soixante-cinq mois pour « bonne conduite » - pour le viol qu'il n'avait pas commis, Ahmed fait par hasard, pendant qu'il se réchauffe dans une église, la connaissance d'un curé qui lui prête son oreille après que, pendant des années, autant de gens ont refusé d'écouter son histoire. C'est ce curé qui renvoie Ahmed à Alain Dupré, qui l'aidera plus tard maintes fois pendant son périple. Laissé tomber par tous, même par son propre père, expulsé de son pays natal, Ahmed, ne sachant que faire, téléphone à la seule personne à qui il peut s'adresser : Alain Dupré, qui le dirige ensuite vers d'autres prêtres dans les villes où Ahmed se trouve dans ce moment et qui peuvent parfois l'aider, si la situation le permet.

Ainsi commence d'une certaine manière le « parcours religieux » d'Ahmed. Au début du « voyage », il évoque Dieu encore d'une manière assez générale : « [...] tout se passerait bien, avec l'aide de Dieu. » (AdB, p.70) C'est une phrase banale, employée par tout le monde, sans qu'elle en dise long sur la croyance de la personne qui la formule. Parfois il se demande si c'est lui qui attire des personnes « étranges » ou si c'est un Dieu qui les conduit auprès de lui (AdB, p.83). Mais là encore, il s'agit de simple rhétorique. Lorsqu'Ahmed constate ce qui suit : « Mes seuls ports de salut étaient les églises catholiques, j'allais me convertir dans peu de temps à ce rythme. » (AdB, p.80), il s'agit d'une vue tout simplement réaliste. Ce jugement de sa part est bien sûr dû au fait que c'est justement souvent dans les églises qu'on l'aide, et ne dit toujours rien sur sa religiosité. Mais cela changera au cours de son long « voyage ».

La première fois qu'il évoque Jésus d'une manière plus « sérieuse » est lorsqu'il est en train de mentir à un compagnon afin de recevoir de l'argent de celui-ci. En faisant ceci, il a « un petit pincement au cœur » en prenant « Jésus à témoin » afin de dire au compagnon dupé : « Regarde, je fais ça parce que je suis coincé, tu dois me pardonner. » (AdB, p.111) C'est Ahmed lui-même qui est le plus surpris de cette invocation spontanée du Dieu chrétien, mais quand même il ne la reprend pas et souligne qu'elle était quand même sérieuse : « Je n'étais pas fou : je me rendais parfaitement compte que j'avais prié Jésus-Christ. Qu'Allah me pardonne ! » (AdB, p.111)

Ainsi, ses prières deviennent plus régulières et il dit de lui-même : « J'étais confiant, je priais de plus en plus souvent mon doux Jésus. » (AdB, p.113) Et dès lors, ce sera Jésus à qui Ahmed s'adresse dans toutes les situations difficiles : « [J]'ai fait une prière au bout de mes

lèvres pour que tout se passe bien. » (AdB, p.186). Lorsque ses compagnons sont pris et qu'il arrive tout seul à se sauver il prie Jésus : « [J]e priais Jésus : 'Pourvu qu'ils ne me balancent pas ! Pourvu qu'ils ne me balancent pas !' » (AdB, p.142) Dorénavant, il est prêt à parler d'un « miracle » quand par exemple une brume le sauve en le cachant aux regards des douaniers, lorsqu'il est en train de passer la frontière slovène. Ahmed commence à interpréter ou comparer presque tout dans ce sens-là, comme le montre la phrase suivante : « [...] puis le silence s'est allongé sur le paysage comme une brume envoyée par Jésus. » (AdB, p.154) Ou bien il dit : « [...] J'étais aux anges et j'ai encore remercié Jésus de m'avoir envoyé un peu de sa brume pour couvrir ma fuite. » (AdB, p.144)

Lorsqu'il se rend coupable – il vole de l'argent à un compagnon de route – il ne le fait pas sans se sentir coupable tout en priant pour de la rédemption : « J'ai quitté Tunis comme un voleur, je priais pour ne pas avoir à regretter ma mauvaise action. » (AdB, p.111) Après une entreprise réussie, il remercie alors Jésus ou il va « directement dans une église pour [s]e recueillir et bavarder un peu avec Jésus, dans l'intimité. » (AdB, p.168)

Le passage de la frontière entre la Slovénie et l'Italie tourne mal puisqu'Ahmed se trompe de direction :

Pourquoi n'ai-je jamais trouvé la bonne direction pour l'Italie ? Tout était pourtant bien engagé. J'ai dû dire quelque chose au bon Dieu qui lui a déplu, peut-être me punissait-il d'avoir piqué l'argent des Marocains ou bien d'avoir vendu des antidépresseurs aux jeunes Algériens. (AdB, p.146)

Un peu plus loin, il en dit encore : « Je pestais contre le bon Dieu qui n'était vraiment pas sympa avec moi, qui ne comptabilisait que mes mauvaises actions, alors qu'il ne tenait pas compte des bonnes, comme avec la vieille Marocaine du camp à qui j'avais permis de rentrer chez elle. » (AdB, p.147) Mais même si sa première réaction est de « pester » contre Dieu et son propre sort, Ahmed finit par voir cet incident plus positivement : « Si Jésus voulait que je prolonge mon séjour à Budapest, après tout, il devait avoir une bonne raison. » (AdB, p.148) Mais peut-être qu'il faut voir cette expression plutôt comme la manifestation d'un optimisme forcé mais au fond résignataire.

Évidemment la foi est devenue un point de repère assez important pour Ahmed, puisque c'étaient souvent des personnes catholiques qui l'aidaient, et il reste à supposer qu'il a trouvé du repos et de la consolation dans la croyance lorsqu'il se sentait seul au monde, désespéré à cause de sa situation très difficile et loin des siens.

En rentrant finalement chez lui, c'est à dire en France, Ahmed finit même par se convertir au catholicisme. Ces exemples ne sont pas cités afin de souligner l'importance du christianisme ; il y a aussi d'autres situations dans le livre comme la suivante : un jour, Ahmed s'endort à côté d'une mosquée, on lui donne à manger, le gardien le fait entrer afin d'y passer la nuit et lui offre un petit déjeuner sans demander à Ahmed de s'expliquer, ce qui touche ce dernier profondément. Lorsqu'il commence à prier Jésus, il ne rejette pas du tout l'Islam : « Il m'a lancé : 'Qu'Allah te protège !' C'était pas de refus, je n'avais rien contre l'union de toutes les forces pour m'aider à passer. » (AdB, p.188) Mais quand même, les prières musulmanes lui sont déjà devenues étranges : « Quand j'ai entendu un de mes compagnons faire une prière à Allah, ça m'a fait tout drôle. Moi, je me sentais catholique, à présent. Les églises étaient mes phares dans la nuit. Les curés, mes anges gardiens. » (AdB, p.167) Au fur et à mesure, la religion est devenue son phare, comme il l'exprime aussi lui-même à la fin de cette citation.

Il est intéressant de suivre cette conversion tout au long du livre. On peut supposer qu'Ahmed se consacre au christianisme par opposition à l'Algérie, qui est pourtant le pays de sa famille mais où il n'a lui-même jamais mis un pied et où il se retrouve un jour, sans contact personnel et sans la perspective de retourner auprès des siens qui demeurent en France. Il répète maintes fois qu'il est Français, Bourguignon, et que c'est l'Europe de l'Ouest, la France, son pays natal pour ainsi dire, auquel il aspire. Cela pourrait aussi jouer un rôle dans sa décision de se convertir. En tout cas c'est la religion qui lui offre non pas seulement un refuge physique et concret, mais aussi un refuge psychologique.

Dans le cas de Saad, la dimension dite métaphysique - notamment l'apparition du spectre de son père mort, avec qui Saad a l'habitude de s'entretenir longuement et à qui il demande souvent des conseils - joue un autre rôle que dans *Ahmed de Bourgogne*. C'est vrai que ce fantôme permet d'un côté à Saad de parler à quelqu'un, même dans les situations les plus difficiles quand il n'y a plus personne. Le père, son spectre, donne souvent des conseils à Saad, et en fait il remplace aussi la famille lointaine et beaucoup plus difficile à joindre.

Mais il y a encore d'autres aspects : ce sont ces dialogues entre fils et père qui permettent à Schmitt de développer les idées « philosophiques » qu'il introduit dans l'histoire. Il recourt donc au dialogue comme moyen d'expression philosophique. Sans cette contrepartie du père qui répond à Saad, Schmitt ne pourrait pas exposer certaines réflexions.

Finalement, Schmitt se sert de cet élément mythique ou fantastique afin de se référer aussi au réalisme magique ou, encore plus probablement, de se situer dans la tradition orale et narrative. Metz-Baumgartner emploie les termes « merveilleux narratif » et « récit fable » : il s'agit là d'une action romanesque ancrée dans un contexte concret, historique et réaliste, mais où on trouve aussi des éléments fantastiques et irréels²⁹⁹. Metz-Baumgartner a analysé un corpus de romans d'auteurs algériennes, et elle a pu constater ce même phénomène dans plusieurs de ces livres ; elle en conclut que cette coïncidence n'est pas due au hasard, mais à une tradition littéraire et orale : « Die genannten Romane weisen jedoch trotz ihrer eindeutigen räumlichen und zeitlichen Situierung auch einen Anteil jenes 'merveilleux narratif' auf, welches [...] ein dem oralen Kulturerbe entlehntes Element darstellt. »³⁰⁰ On pourrait penser que Schmitt se sert intentionnellement de ce même élément spécifique afin de rendre le récit un peu plus « oriental », et aussi afin de rendre hommage à la tradition narrative orientale. En outre, Metz-Baumgartner cite une interprétation du roman *Ravisseur* par Ieme van der Poel qui constate que le côté magique sert d' « échappatoire », notamment pour les protagonistes – de leurs existences assimilées à un « enfer quotidien » -, mais aussi pour les lecteurs à cause de l'action très cruelle et destructive du roman³⁰¹. Metz-Baumgartner conclut que, dans les trois exemples qu'elle a examinés dans ce contexte, le « 'merveilleux narratif' [funktioniert] kontrapunktisch zu einer von einer konfliktreichen, brutalen Realität gekennzeichneten Haupthandlung und übernimmt quasi die besänftigende, tröstende Funktion des mündlichen Erzählens, von welcher mehrfach in den Texten direkt die Rede ist. »³⁰² On pourrait constater que la même chose vaut pour le personnage du père dans *Ulysse from Bagdad*. Il soutient Saad et le console, et sert ainsi comme « source d'équilibre » dans un monde cruel et dur et dans un roman qui nous montre les péripéties que des migrants clandestins doivent subir quotidiennement. Au début du livre, Saad mentionne une fois le rôle que la littérature joue pour lui : elle lui offre aussi une sorte d'échappatoire lorsqu'il réside encore en Iraq. Plus tard, « en route », c'est le père qui lui donne la consolation qu'autrefois, pendant le régime d'Hussein, lui avaient accordée les livres.

²⁹⁹ Birgit Metz-Baumgartner, *Ethik und Ästhetik der Migration. Algerische Autorinnen in Frankreich (1988-2003)*, Verlag Königshausen und Neumann Würzburg 2004, p.229

³⁰⁰ Metz-Baumgartner 2004, p.229 ; « Les romans mentionnés montrent malgré leur positionnement net sur le niveau spatial et temporel une part de ce 'merveilleux narratif' qui représente [...] un élément emprunté de l'héritage culturel oral. » - Traduction par moi-même.

³⁰¹ Metz-Baumgartner 2004, p.230

³⁰² Metz-Baumgartner 2004, p.231 ; Le « 'merveilleux narratif' [fonctionne] comme contrepoint à l'action principale, marquée d'une réalité pleine de conflits et brutale, et adopte quasiment la fonction calmante et consolante de la narration dont il est question plusieurs fois dans les textes. » - Traduction par moi-même.

Un dernier trait à évoquer ici est l'idée de produire un certain effet de distanciation : en introduisant un tel élément « merveilleux », venant plutôt (dans ce cas) d'une tradition « orientale », dans un roman écrit dans un contexte occidental, il s'agit aussi d'une distanciation du genre littéraire :

Die Autorinnen und Autoren, die vielfach durch ihren Bildungsweg mit okzidentalischen literarischen Traditionen bestens vertraut sind, eignen sich den Roman westlicher Prägung an und verfremden ihn quasi von innen her, indem sie ihm mündliches Erzählgut sowie orale Darbietungsformen einschreiben.³⁰³

Cela ne vaut bien sûr pas vraiment pour Schmitt qui est d'origine belge, mais le passage cité s'accorde éventuellement avec l'idée que Schmitt voulait donner une note « orientale » à son roman.

Cette oralité dont Metz-Baumgartner parle est aussi évoquée par Laronde qui se demande s'il s'agit là d'une « loi de lecture postcoloniale »³⁰⁴.

3.2.7. Les réactions et le regard des « autres »

Dans ce chapitre, on se concentrera sur le regard des « autres », des « réguliers », et leurs réactions, et aussi sur ce que les clandestins leur « inspirent ». Ici il ne s'agira pas des réactions positives, exprimant la solidarité et la volonté d'aider (qui sont aussi décrites dans nos deux livres), mais de celles qui témoignent soit de l'indifférence, soit de la brutalité ou même de la haine vis-à-vis les clandestins, puisque, malheureusement, il reste à supposer que ces réactions négatives prédominent. Bauman déclare que les réfugiés se retrouvent séparés de la population « régulière » par les ressentiments que cette dernière éprouve à l'égard des premiers : « They are separated from the rest of the host country by the invisible, but thick and impenetrable veil of suspicion and resentment. »³⁰⁵

Dans les romans mettant en scène des destins de personnes clandestines, souvent une certaine comparaison revient : notamment celle des hommes aux animaux. Non seulement ils sont vus

³⁰³ Metz-Baumgartner 2004, p.231 ; « Ces écrivains, qui, par leur propre formation, sont souvent très familiers avec les traditions littéraires occidentales, ils s'approprient le roman de caractère occidental – en partant de l'intérieur - et lui donnent un autre caractère, en lui inscrivant un contenu oral ainsi que des formes de présentation orales. » - Traduction par moi-même.

³⁰⁴ Michel Laronde, *Postcolonialiser la Haute Culture à l'école de la République*. L'Harmattan Paris 2008, p.83

³⁰⁵ Bauman 2002, p.113 ; « [Les réfugiés] sont séparés du reste du pays d'accueil par le voile invisible, mais épais et impénétrable de méfiance et de ressentiment. » - Traduction par moi-même.

comme tels, mais ils sont aussi traités ainsi. Christiane Albert parle d'une « déshumanisation du personnage »³⁰⁶.

Déjà la première expérience qu'Ahmed fait avec des douaniers, en entrant en Algérie, semble montrer la voie des expériences à venir. D'abord, c'est déjà l'attitude générale des douaniers envers les nouveaux arrivants qui ne laisse rien de bon à supposer : « Que font ces douaniers basanés qui me matent d'un sale œil et me parlent comme si j'étais une merde de chien ? » (AdB, p.30) Ensuite, ils se montrent brutaux et corrompus en ôtant tout l'argent des expulsés ainsi que leurs passeports et leurs biens personnels ; même la seule photo de sa fille qu'Ahmed possède est confisquée – lorsqu'il proteste, on lui donne la réponse suivante : « Ici, c'est pas la France, connard, t'a pas d'intérêt à faire des histoires, sinon on va balancer ta carcasse dans une oubliette. OK ? Fini Amnesty International et Droits de l'Homme ! » (AdB, p.33)

Lorsqu'Ahmed se dirige vers Oran/Beni Saf afin de tenter le trajet vers l'Europe depuis ce coin du pays, il fait l'expérience suivante :

En sortant de la gare, une sensation de vide m'a pris à la gorge. Cette ville ne me souriait pas, elle ne me regardait même pas, à vrai dire. Là aussi, j'ai traîné dans les environs du port, j'ai erré, et puis j'ai plié les genoux, je me suis assis sur le bord d'un trottoir, j'ai posé la tête dans mes mains et j'ai cherché un point positif dans ma vie, pour me concentrer dessus. Les gens passaient devant moi comme devant un homme invisible [...]. (AdB, p.54-55)

La situation inverse se produit lorsqu'Ahmed est découvert par la police hongroise. Il est contrôlé dans la rue, et quelques curieux assistent à la scène ; Ahmed s'en trouve fort gêné, puisqu'évidemment il ne s'agit pas d'un vrai intérêt des gens concernant les événements, mais de curiosité pure et simple : « Quelques curieux du village me regardaient. J'avais envie de les insulter, de leur crier : 'Circulez, y a rien à voir, bande de salauds !' » (AdB, p.132) Ahmed ne peut même pas se défendre des regards. Sa réaction ou bien la réaction qu'il aimerait montrer nous fait comprendre que *les deux* attitudes sont blessantes : l'ignorance qui préfère ne pas savoir, toute comme la curiosité qui veut voir et savoir, mais ne pas agir.

La peur existentielle que le clandestin doit subir pendant son trajet ou sa fuite se transmet; Schmitt l'accorde aussi aux « autres », donc aux habitants réguliers, à qui les clandestins inspirent une peur similaire, c'est à dire aussi existentielle, mais pour une autre raison : le destin des clandestins, le déracinement complet rappelle aux « réguliers » le hasard absolu

³⁰⁶ Albert 2005, p.112

auquel ils « doivent » leurs destins à eux. Saad déclare que la peur que tous les hommes ont en commun n'est justement pas la peur de la mort, comme la plupart des gens le croient, mais que :

[...] la seule peur universelle, [...] c'est la peur d'être rien. Parce que chaque individu a éprouvé ceci, ne fût-ce qu'une seconde au cours d'une journée : se rendre compte que, par nature, ne lui appartient aucune des identités qui le définissent, qu'il aurait pu ne pas être doté de ce qu'il caractérise, qu'il s'en est fallu d'un cheveu qu'il naisse ailleurs [...]. Moi, le clandestin, je leur rappelle cela. Le vide. Le hasard qui les fonde. A tous. C'est pour ça qu'ils me haïssent. [...] en face de moi, ils réalisent qu'ils ont eu de la chance, [...] et ce souvenir de cette première et constitutive fragilité les glace, les paralyse. Car les hommes tentent, pour oublier le vide, de se donner de la consistance, de croire qu'ils appartiennent pour des raisons profondes, immuables, à une langue, une nation, [...]. Or, [...] chaque fois que l'homme s'analyse, ou [...] qu'un clandestin s'approche de lui, les illusions s'effacent, il aperçoit le vide : il n'aurait pu ne pas être ainsi [...]. Les identités qu'il cumule et qui lui accordent de la densité, il sait au fond de lui qu'il s'est borné à les recevoir [...]. Il n'est que le sable qu'on a versé en lui ; de lui-même, il n'est rien. (UfB, p.259-260)

Pauline, le médecin, constate la même chose, notamment que les clandestins « font peur, ceux qui inquiètent, ce sont les pauvres irréguliers, les sans-papiers, les clandestins [...] » (UfB, p.291-292). Horn exprime exactement la même chose que Schmitt dans la citation précédente :

Auf das nackte Leben reduziert, erscheinen uns Menschen als das schlechthin Fremde, das Barbarische, als das, was wir im Prozeß der Zivilisation und Verrechtlichung gesellschaftlichen Lebens ein für alle Mal hinter uns gelassen glaubten. Im nackten Leben, im Flüchtling tritt das Fremde uns als vor-zivilisatorischer 'Naturzustand' entgegen. Die absolute Recht- und Hilflosigkeit ist es, die die Phantasmatik der Überschwemmung, Verseuchung, 'Überfremdung' erzeugt und beflügelt.³⁰⁷

On peut trouver la même pensée, la même argumentation chez Bauman :

In addition to representing the 'great unknown' all strangers embody, the refugees bring home distant noises of war and the stench of gutted homes and scorched towns that cannot but remind the established how easily the cocoon of safe and familiar (safe because familiar) routine may be pierced or crushed.³⁰⁸

³⁰⁷ Horn 2002, p.39 ; « Réduits à la vie nue, des hommes nous apparaissent comme l'étranger par excellence, le barbare, comme ce que nous croyions d'avoir laissé derrière nous, une fois pour toutes, pendant le procès de la civilisation et juridisation de la vie sociale. C'est dans la vie nue, dans le personnage du réfugié que l'étranger nous rencontre comme un 'état naturel' précivilisatoire. Ce sont cette détresse et cette absence de droits absolues qui créent et stimulent cette phantasmagorie de l'inondation, de la contamination, de l'envahissement par les étrangers. » - Traduction par moi-même.

³⁰⁸ Bauman 2002, p.115 ; « Tous les étrangers représentent un 'grand inconnu', et de plus ils apportent des bruits lointains de guerre et la puanteur de maisons et de villes brûlées qui ne peuvent que rappeler à l'établissement la légèreté avec laquelle le cocon de la routine sûre et familière (sûre parce que familière) pourrait être percé ou détruit. » - Traduction par moi-même.

Pauline emploie de plus une image de la pauvreté : elle l'expose comme une maison à plusieurs étages, occupées par les chômeurs, ceux qui sont insuffisamment payés, les mendiants et les clochards. Les clandestins se trouvent donc à l'étage le plus bas, comme ils se trouvent à l'échelle la plus basse dans la hiérarchie sociale. Pauline décrit ensuite ce que « les autres », donc une grande partie des citoyens réguliers, pensent des clandestins :

[...] ces migrants économiques qui fuient un pays où, paraît-il, il n'y aurait pas de travail. Qui nous le prouve d'abord, hein ? Comment s'arrangent ceux qui sont restés ? Ne sont-ils pas venus plutôt nous voler ? Des malfaiteurs ! Au minimum, des parasites ! [...] [Les clandestins] gênent, on s'en détourne, on préfère oublier qu'ils sont là, on ne cherche pas de solutions pour eux. Puisqu'ils se démerdent seuls, pourquoi les aider ? Même si leur vie ici est rude, elle est meilleure que là-bas, non ? Sinon, ils repartiraient, non ? Bon, alors qu'ils se taisent, qu'on ne les entende pas, qu'on ne les voie pas, mais avec la discrétion d'un mort. Là [...] on vous [aux clandestins] adresse [...] la pire des insultes : l'indifférence. On se comporte comme si vous n'étiez pas là [...]. (UfB, p.292)

Alors le pire pour un « régulier » est des se voir rappeler par les clandestins que le monde occidentale devrait prendre plus de responsabilité, et qu'il pourrait être à leur place – il préfère alors ne pas les voir, cela est la quintessence des quatre passages cités.

Widmer parle aussi de cette indifférence, mais non pas de l'indifférence du côté des citoyens, des personnes privées, mais de l'indifférence vis-à-vis de ce problème et des victimes du côté *officiel* :

Das sozialwissenschaftliche Desinteresse sowie die politische Ignoranz gegenüber der Situation der 'Sans-Papiers' ist angesichts der Tragweite des Phänomens erstaunlich. Hier wird eine soziale Realität, ein Teil der europäischen [...] Gesellschaft bewusst oder unbewusst nicht wahrgenommen.³⁰⁹

Lorsque le camion transportant Saad et ses compagnons d'infortune de l'Italie vers la mer de nord est pris par des douaniers, le passeur s'enfuit. Les douaniers commentent cela ainsi : « Tant pis, on tient l'essentiel. » (UfB, p.248) Saad se demande alors si les douaniers préféreraient alors « capturer [...] les voyageurs clandestins, plutôt que le membre d'une bande organisée qui bafouait les lois et rackettait les illégaux » et s'il valait « donc mieux mettre la main sur les miséreux que sur les escrocs qui s'enrichissent de la misère » (UfB, p.248-249). Le comportement des douaniers vis-à-vis des clandestins leur inspire le

³⁰⁹ Widmer 2003, p.51 ; « Le manque d'intérêt du côté des sciences sociales ainsi que l'ignorance politique vis-à-vis la situation des 'sans-papiers' est étonnant, vu la portée du phénomène. Là, une réalité sociale, une partie de la société européenne ne sont pas perçues consciemment ou inconsciemment. » - Traduction par moi-même.

sentiment de ne plus appartenir à l'espèce humaine ; Saad le décrit ainsi : « Sous leurs regards, j'eus l'impression d'avoir inventé la merde, pas de la subir, non, de l'avoir créée, d'en être responsable, pire, coupable ! » (UfB, p.249) En parlant avec son père, Saad constate que les douaniers semblaient effectivement de ne pas être sûr que ces clandestins soient des hommes (UfB, p.249) ; il décrit encore comment il ressent leurs regards : « [...] ils ne s'apitoient pas, ils ne s'imaginent pas à ma place, ils me dévisagent comme un être inférieur. Dans leurs yeux, j'appartiens à une autre race. [...] Au fond, ils ont raison : je suis devenu un sous-homme puisque je détiens moins de droits que les autres [...]. » (UfB, p.249-250). Ce que Saad retient de toute cette situation est le sentiment d'être « plus humilié que jamais » (UfB, p.251).

Bien sûr il faudrait parler dans ce chapitre aussi du comportement absolument inhumain des passeurs vis-à-vis des clandestins. Les scènes les plus frappantes ont déjà été citées, aussi on ne les répétera pas. Mais il faut au moins mentionner un fait curieux : les passeurs sont dans plusieurs langues en fait désignés par des mots assez péjoratifs³¹⁰. En allemand, les mots « Schlepper » ou « Schleuser » ont des connotations plutôt négatives, mais il existe des expressions bien plus péjoratives ou négatives comme en anglais : on les appelait autrefois « shark », maintenant on dit « snakehead », et aux Etats Unis et au Mexique on les appelle « coyote » ; la curiosité provient du fait que c'est évidemment seulement le français qui emploie l'unique terme véritablement « objectif » dans ce domaine : notamment celui de « passeurs ».³¹¹

Un dernier point à être abordé ici sera la réaction des Nations Unies auxquelles Saad se présente en Egypte afin d'obtenir le statut de réfugié et de pouvoir ainsi aller en Angleterre officiellement. Boub le prévient en lui disant que

si on leur [les Nations Unies] explique qu'on fuit la pauvreté, qu'on veut décrocher un travail et envoyer de l'argent à sa famille pour qu'elle survive, on ne les intéresse pas. Ils ont besoin de spectacle, de scandales politiques, de massacres, de génocides, de dictateurs [...]. Si on dit juste qu'on crève de faim ou de désespoir, ce n'est pas assez. La mort avec sa faux, la famine, l'insécurité, l'absence d'avenir, ça ne les convainc pas ! (UfB, p.141)

Et malgré le fait que Saad peut « satisfaire » en fait toutes ces « demandes », on ne lui accorde pas le statut de réfugié parce que « l'Irak a été libéré par les Etats-Unis d'Amérique.

³¹⁰ Florian Schneider, Der Fluchthelfer, en : Eva Horn/Stefan Kaufmann/Ulrich Bröckling (ed.) : Grenzverletzer. Von Schmugglern, Spionen und anderen subversiven Gestalten. Kulturverlag Kadmos Berlin 2002, p.41-57

³¹¹ Schneider 2002, p.42-43

Parce que l'Irak est un pays libre aujourd'hui. Parce que l'Irak roule vers la démocratie. Il n'y a donc plus de problème. » (UfB, p.149)

Pour conclure on peut dire que Schmitt avait introduit dans le sujet des questions réflexives, comme par exemple la peur générale et commune à tous les êtres de « n'être rien ». Cela est une des éventuelles réactions des « nationaux » vis-à-vis de ceux qui pénètrent un pays de façon dite « illégale ». Begag, par contre, parle plutôt des réactions plus concrètes et pour cela aussi plus visibles, et met ainsi l'accent sur des situations plus « quotidiennes ». Il montre alors l'indifférence des gens vis-à-vis de personnes qui ont évidemment des problèmes, ou bien l'autre extrême : l'attention exagérée, c'est à dire la curiosité des gens, mais une curiosité sans compassion, sympathie et surtout sans l'intention d'aider. En tout cas, les deux attitudes semblent avoir une chose en commun : que les gens regardent ou non, en tout cas il n'y a pas de « vraie » (ré)action de leur côté !

On peut alors constater que « les réguliers » préfèrent souvent ne pas voir afin de ne pas devoir se poser des questions gênantes. De plus, le clandestin est souvent vu comme quelqu'un de subversif, troublant l'ordre dit « naturel ».

Un interlocuteur de Laacher constate en se souvenant de sa vie dans une forêt : « On était déconsidéré par la population. [...] Cette vie [...] m'avait déconsidéré de moi-même. »³¹² Cela montre à quel point le regard et le dédain des autres marque aussi les clandestins, même dans leur attitude vis-à-vis d'eux-mêmes.

3.3. Les réflexions introduites par Schmitt - une autre vue sur l'Europe et les pays occidentaux

Graham Huggan constate que la littérature du voyage « traditionnelle » reproduit en fait un discours colonial et perpétue ainsi les normes européennes, plus généralement les normes occidentales³¹³. Il nomme ensuite plusieurs exemples de « littérature du voyage » critiques vis-à-vis du genre qui inversent cette tradition en une tradition dite « post-coloniale ». En même temps, Huggan attire l'attention aussi sur le fait que le terme « post-colonial » n'est pas sans perfidie, puisqu'il suggère que le colonialisme n'existe plus ; Huggan s'y réfère à David Spurr qui « wisely resists the temptation to speak of a period 'after' colonialism – as if

³¹² Laacher 2007, p.114-115

³¹³ Huggan 2000, p.37

colonialism, in a variety of new and virulent forms, were not still very much with us today. »³¹⁴ Christiane Albert constate aussi que « ces textes » - elle parle de la littérature « de l'immigration » - « participent de la critique de la situation coloniale. »³¹⁵ Cela vaut aussi pour la littérature à laquelle nos deux livres appartiennent.

Chez nous, le phénomène de la clandestinité est traité dans les médias et dans le discours politique avant tout du point de vue européen ou occidental – et cela surtout du point de vue des « réguliers » ! La littérature peut offrir, comme nous l'avons constaté, un point de vue différent et alternatif et peut ainsi aussi porter un regard critique sur des « vérités » propagées dans ce discours officiel en les mettant en question. Bien sûr, *Ahmed de Bourgogne* implique une critique même offensive de la politique française et aussi internationale, mais pendant le récit elle est plutôt implicite, se présentant tout simplement à travers les monstruosité qu'Ahmed doit subir ; c'est surtout dans le prologue et l'épilogue que Begag formule cette critique plus explicitement. Schmitt, par contre, examine dans son roman des points de vue pourtant très répandus concernant la migration en général et la clandestinité plus précisément et les regarde justement « de l'autre côté » ; mais il se réfère aussi aux idéaux français et au colonialisme, par exemple. Il montre que l'Europe - qui porte souvent son regard « critique » ou méprisant sur des pays du Sud ou de l'Est - peut, à son tour, être examinée d'une manière critique ; et il met en question les idéaux ou valeurs dites européens en montrant que l'Occident aimerait imposer ses valeurs à d'autres pays, mais ne les réalise souvent pas non plus.

3.3.1. L'Europe cultivée, civilisée ?

Tandis que l'Europe se voit comme étant un continent paisible et l'actuel « berceau de la culture », Léopold, un compagnon de Saad, clandestin comme lui et d'origine africaine, apprend au lecteur une autre perspective sur l'Europe. Les habitants des pays occidentaux attendent toujours des migrants qu'ils s'intègrent. Mais d'abord il faudrait bien sûr se demander ce qu'on entend par « intégration », puisqu'on demande des migrants dans la plupart des cas une assimilation totale, jusqu'à perdre leur identité, bien que « intégration » et « assimilation » soient deux choses très différentes !

³¹⁴ Huggan 2000, p.38 ; David Spurr « résiste sagement à la tentation de parler d'une période d'après le colonialisme – comme si le colonialisme, dans une variété de formes nouvelles et virulentes, n'était plus parmi nous de nos jours. » - Traduction par moi-même.

³¹⁵ Albert 2005, p.33

Le monde occidental se complait assez dans le rôle du monde « cultivé », « civilisé », croyant qu'il pourrait imposer ses valeurs à d'autres. Schmitt montre ici que le « reste du monde » jette aussi un regard tout à fait critique sur justement ces valeurs, et que l'Europe ne fait pas bonne figure contrairement à ce qu'elle semble pourtant croire.

Léopold nous fait voir une autre perspective ; il oppose à l'eurocentrisme lequel « permet » aux Européens de se croire supérieurs aux migrants justement la vision de ces derniers sur l'Europe ; il déclare de ne jamais pouvoir « attraper la mentalité » ni européenne, ni française, puisqu'il se voit de la façon suivante : « Je suis trop gentil, trop gourmand, trop simple. Moi j'aime la vie, j'aime la paix. Je suis incapable, comme eux, d'adorer la guerre » (UdB, p.230) Evidemment il dresse une grande différence de mentalité qu'il explique à Saad ainsi :

- Sois lucide, ami. Les Européens adorent les massacres, ils raffolent des bombes et de l'odeur de la poudre. La preuve ? Tous les trente ans ils font une guerre, ils ont du mal à patienter plus. Même en temps de paix, ils n'aiment que la musique militaire ; quand le tambour résonne et que le clairon attaque leurs hymnes nationaux, ils ont les larmes aux yeux, dis, ils se mettent à pleurer, ils débordent de sentiments, on croirait qu'on leur fait écouter une chanson d'amour. Non, c'est clair, ils aiment la guerre, le combat, la conquête. Et le pire, sais-tu pourquoi les Européens font la guerre, tuent, se tuent ? Par ennui. Parce qu'ils n'ont pas d'idéaux. Ils font les guerres pour se sauver de l'emmerdement, ils font les guerres pour se régénérer.

- Tu exagères. L'Europe vit en paix depuis soixante ans.

- Justement ! Ils se sont trop longtemps éloignés de la guerre : aujourd'hui les jeunes sont au bord du suicide, leurs adolescents courent après les moyens de se supprimer. [...] Oui, ça va mieux parce qu'il y a le cinéma, la télévision, qui leur délivrent chaque jour leur petite dose d'horreur, les cadavres, le sang, les blessés évacués, les explosions, les bâtiments en ruine, les soldats embusqués, les parents de soldats en pleurs mais dignes. (UfB, p. 230-231)

Donc cela montre que, contrairement à ce que beaucoup d'Européens croient, on peut voir cette culture européenne non pas seulement comme civilisée et cultivée, mais comme primitive – un jugement que le monde occidental porte souvent sur le monde par exemple africain ou asiatique. L'Europe prospère, cultive ses « idéaux », mais au fond de cela, de toute cette « culture », on peut saisir un goût du sensationnel assez sanguinaire. Schmitt y critique alors aussi le rôle ou l'attitude des médias qui essaient à tout prix de satisfaire justement ce goût du sensationnel, non pas seulement dans des films, mais d'une certaine manière aussi dans les actualités.

[...] ça va mieux parce qu'il y a le cinéma, la télévision, qui leur délivrent chaque jour leur petite dose d'horreur, les cadavres, le sang, les blessés évacués, les explosions, les bâtiments en ruine, les soldats embusqués, les parents des soldats en pleurs mais dignes.

Tout ça, ça les maintient en bonne santé, ce sont des expédients qui les aident à attendre le prochain beau massacre. (UdB, p.231)

Notre culture se comprend comme une société d'informations, mais on se demande rarement de quelle nature sont les informations qu'on nous offre. Est-ce que les reportages à la télévision sont objectifs ? Il est clair qu'une objectivité absolue n'existe pratiquement pas, mais est-ce que les médias essaient encore au moins de rester aussi objectifs que possible ? Ou est-ce que les actualités nous offrent plutôt de la propagande ? Est-ce qu'elles essaient encore d'attirer de la sympathie avec les victimes comme par exemple les clandestins ou est-ce qu'elles essaient plutôt, comme des films, d'atteindre le plus d'attention en montrant les images les plus cruelles ? De satisfaire ainsi nos attentes et notre goût du sensationnel... ?

Schmitt désigne encore une autre intention concernant le rôle des médias : « Je peux me permettre ce que l'historien ou le journaliste ne font pas : épouser le point de vue de celui dont on parle, et raconter les choses telles qu'il les ressent. »³¹⁶

Bien sûr Schmitt se sert ici du moyen de l'exagération en employant de plus un ton extrêmement sarcastique. Mais au fond il reste réaliste en critiquant notre paix qui est due aussi à notre richesse (ou l'inverse) qui, à son tour, est fondée sur la pauvreté d'une large partie du monde. Schmitt ne ménage d'ailleurs pas sa propre « caste » et devient encore plus cynique dans la citation suivante qui se trouve toujours dans le même contexte : Saad rétorque à cette critique formulée par Léopold, et exprime des doutes sur la possibilité de trouver des Européens voyant leur culture de la même manière que Léopold. Celui-ci répond :

Les Européens ne savent pas qu'ils sont ainsi. Pourquoi ? Parce que, pour s'étudier, ils ont inventé le miroir déformant : les intellectuels. Un truc génial [...] ! Le reflet qui leur permet de se voir sans se voir ! Les Européens, ils adorent les intellectuels, ils leur offrent gloire, fortune, influence pour que ceux-ci leur procurent l'impression qu'ils ne sont pas comme ils sont : pacifistes, humanistes, fraternels, idéalistes. [...] Grâce à leurs intellectuels, les Européens peuvent vivre à l'aise dans un monde double : ils parlent de paix et ils font la guerre, ils créent de la rationalité et tuent à tour de bras, ils inventent les Droits de l'homme et ils totalisent le plus grand nombre de vols, d'annexions, de massacres de toute l'histoire humaine. Drôle de peuple, les Européens, [...] un peuple dont la tête ne communique pas avec les mains. (UdB, p.232)

Pauline, le médecin, souligne et dénonce aussi le côté barbare de notre société qui se croit pourtant si civilisée : « [...] quand on ne se reconnaît plus dans l'autre, quand on désigne des sous-hommes, quand on classe l'humain de façon hiérarchique et qu'on exclut certains de

³¹⁶ <http://www.evane.fr/livres/actualite/eric-emmanuel-schmitt-ulyse-from-bagdad-1759.php>, consulté le 10.1.2012, 23:16

l'humanité. [...] tant qu'il y aura des 'gens qui ont droit à' et des 'gens qui n'ont pas droit à', il y aura la barbarie. » (UfB, p.292-293)

3.3.2. Les anciens colonisateurs

Schmitt met en question la façon dont l'immigration clandestine est vue par beaucoup d'Européens qui se sentent menacés par l'immigration, trouvant que des gens appartenant à d'autres peuples n'ont pas le droit de venir en Europe ; de ce point de vue, il aborde ce problème quasiment « de l'autre côté » et montre le revers de la médaille en rappelant les temps du colonialisme, pendant lesquels les pays de l'Ouest s'imposaient à une bonne partie du monde afin de l'exploiter.

Schmitt jette à travers le personnage de Léopold un regard critique sur la politique européenne concernant les migrants : les Européens défendent leurs territoires, ont peur d'être « écrasés », de disparaître à cause des « foules » arrivant d'autres cultures. Mais est-ce qu'ils ont le droit d'éprouver cette peur ? Léopold contrecarre l'opinion répandue : les Européens sont aussi les anciens colonisateurs ; pendant des siècles ils sont venus s'installer dans d'autres pays qui ne leur appartenaient pas, ils les occupaient, profitaient des biens de ces pays, abusaient des peuples, les supprimaient, détruisaient des cultures, tuaient etc. Maintenant c'est au tour de ces gens, supprimés et abusés jusqu'alors, de venir en Europe où ils trouvent des meilleures conditions, d'occuper leur place dans l'histoire et dans le monde :

- Ces derniers siècles, les Européens, ils sont allés un peu partout, ils ont fondé des commerces un peu partout, ils ont volé un peu partout, ils ont creusé un peu partout, ils ont construit un peu partout, ils se sont reproduits un peu partout, ils ont colonisé un peu partout, et maintenant, ils s'offusqueraient qu'on vienne chez eux ? Mais je n'en crois pas mes oreilles ! Leur territoire, les Européens, ils sont venus l'agrandir chez nous sans vergogne, non ? Ce sont eux qui ont commencé à déplacer les frontières. Maintenant, c'est notre tour à nous, va falloir qu'ils s'habituent, parce qu'on va tous venir chez eux, les Africains, les Arabes, les Latinos, les Asiatiques. Moi, à la différence d'eux, je ne traverse pas la frontière avec des armes, des soldats ou la noble mission de changer leur langue, leurs lois, leur religion. Non, moi, je n'envahis pas, je ne veux rien transformer, je veux juste dégoter un petit espace pour m'y blottir. (UfB, p. 234)

Surtout cette dernière phrase fait saisir aussi l'irréalité de cette peur des anciens colonisateurs d'être envahis par les immigrés ; elle souligne que l'immigration est paisible et que, à l'opposition du colonialisme et de l'exploitation (laquelle n'a d'ailleurs pas cessé jusqu'aujourd'hui), elle ne se fait pas par la force des armes comme par exemple justement

l'invasion des Etats-Unis en Irak, l'événement qui se trouve – parmi d'autres – à l'origine de la fuite, de l'odyssée de Saad.

Schmitt exprime ici ce qu'Obdejin affirme aussi : ce dernier se réfère aussi au colonialisme en constatant notamment le phénomène d'une « Européanisation du monde »³¹⁷ entre 1500 et 1900, une période qui

est déterminée par l'expansion européenne à travers le monde [...] qui laissa son empreinte tant au niveau politique et économique, que démographique. Dans certaines parties du monde [...], on assista à la quasi-disparition de la population autochtone, tandis que dans d'autres régions [...], l'européanisation marqua durablement, sinon définitivement, la société.³¹⁸

Concernant le XIX^e siècle, Obdejin parle d'un vrai « exode »³¹⁹ partant de l'Europe. Après 1945, nous avons assisté à une « inversion du mouvement » : « A son tour, l'Europe devient un continent d'immigration. »³²⁰ Obdejin rappelle de plus un fait important, notamment que la migration a toujours existé³²¹, un fait que Schmitt souligne à son tour :

Depuis des millénaires, la terre n'est peuplée que de migrants et demain on migrera davantage, migrants politiques, migrants économiques, migrants climatiques. Mais les hommes sont des papillons qui se prennent pour des fleurs : dès qu'il s'installent quelque part, ils oublient qu'ils n'ont pas de racine, ils prennent leurs ailes des pétales, ils s'inventent une autre généalogie que celle de la chenille errante puis de l'animal volant. (UfB, p.278)

Pour nous il est avant tout intéressant de voir encore une fois souligné le mouvement inverse qui avait eu lieu pendant des siècles et qui ne se faisait pas du tout paisiblement.

De plus, il faut mentionner aussi que la pauvreté du Tiers Monde résulte du passé colonial de l'Europe et que notre richesse est jusqu'à aujourd'hui basée sur la pauvreté d'autres. On n'entrera pas dans les détails, mais se contente ici d'une citation de Mendy : « [...] même si l'Afrique doit assumer pleinement le présent, il n'en demeure pas moins que la situation actuelle du continent n'est que la lourde conséquence de ce triste passé du colonialisme qui restera toujours vivant. »³²²

³¹⁷ Obdejin 2003, p.35

³¹⁸ Obdejin 2003, p.35

³¹⁹ Obdejin 2003, p.35

³²⁰ Obdejin 2003, p.36

³²¹ Obdejin 2003, p.39

³²² Mendy 2009, p.68-69

Concernant l'existence des camps de rétention, il existe aussi un lien avec le passé colonial, un aspect que Le Cour Grandmaison fait ressortir :

L'internement colonial doit être considéré comme l'un des ancêtres majeurs des mesures prises plus tard en Europe pour interner des étrangers ou des opposants politiques ou raciaux qui, en vertu de dispositions exceptionnelles, furent détenus eux aussi pour des motifs d'ordre public et pour une durée indéterminée.³²³

(Le Cour Grandmaison s'y réfère évidemment aussi aux camps de concentration, mais un peu plus tard il souligne naturellement que ces derniers constituent une autre catégorie de camp³²⁴ qui n'ont rien à faire avec les camps de rétention. -) Déjà en période coloniale, il existait des camps de rétention français en Algérie par exemple. Aujourd'hui, il y a des camps – ou bien dans leur version édulcorée des « centres » - de rétention en France afin d'empêcher des migrants, souvent (dans la plupart des cas ?) venant de pays autrefois colonisés, de rester. Les camps de rétention d'aujourd'hui ont alors un pendant à l'époque coloniale et constituent de quelque manière une prolongation de cette dernière. Ainsi, c'est cette même inversion dont Obdejin parle, mais le résultat en reste le même : ceux qui sont dominés et qui se trouvent en bas de l'échelle sociale sont toujours les mêmes, et les anciens colonisateurs construisent toujours des camps. Sibel Vurgun retient un phénomène similaire, notamment dans le contexte de l'économie et de la migration où l'influence du colonialisme est virulente jusqu'aujourd'hui :

Überspitzt lässt sich die von der Wirtschaft gewünschte, ja geforderte Immigration als Fortführung des Kolonialismus sehen, denn die Machtverhältnisse – die dominierende und kulturell dominante französische Gesellschaft versus die dominierte und kulturell unterlegene maghrebische Bevölkerung – setzen sich fort, auf anderem Terrain und unter anderen Namen [...].³²⁵

Katharina Ludwig avait dans ses entretiens avec des clandestins constaté ce même rappel au colonialisme du côté des sans-papiers eux-mêmes. Ces interlocuteurs soulignaient d'une part la faute et aussi les dettes du côté de la nation française, mais aussi la politique commerciale actuelle, l'exploitation de matières primaires et l'économie de dettes vis-à-vis notamment de pays africains ; les partenaires d'entretien de Ludwig parlaient aussi de la responsabilité de la

³²³ Olivier Le Cour Grandmaison, Les origines coloniales : extension et banalisation d'une mesure d'exception, en : Olivier Le Cour Grandmaison/Gilles Lhuillier/Jérôme Valluy (dir.) : Le retour des camps ? Sangatte, Lampedusa, Guantanamo... Éditions Autrement Paris 2007, p.31-41, ici : p.35

³²⁴ Le Cour Grandmaison 2007, p.38

³²⁵ Vurgun 2007, p.26-27 ; « De manière outrée, l'immigration souhaitée, voire demandée par l'économie, peut être vue comme poursuite du colonialisme, puisque les rapports de force – la société française qui domine et qui est dominante au niveau culturel versus la population maghrébine dominée qui est soumise au niveau culturel – continuent, sur un autre terrain et sous d'autres noms [...]. » - Traduction par moi-même.

nation française, laquelle est justement liée étroitement au passé colonisateur³²⁶. Dans une interview, un clandestin africain avait prononcé la critique suivante : « Ici [en France] les gens ils ne voient pas les causes de l'émigration et ils s'attaquent à l'immigration. Quand on s'attaque à l'immigration il faut aller voir les causes. »³²⁷

Concernant les « dettes » des pays africains que le monde occidental – ou au moins quelques uns de ses représentants - font souvent valoir, un interviewé avait insisté sur un autre point de vue, souvent négligé dans la politique : « Il n'y a pas de dette. On va faire le calcul historique : dans l'histoire on va calculer, aggraver l'esclavage, la colonisation, la mondialisation et aussi la libération de la France. On va faire calcul : qui doit à qui ? »³²⁸ Ludwig y mentionne aussi que les personnes avec qui elle avait parlé voyaient leurs ancêtres non pas seulement comme colonisés ou comme des personnes exploitées, mais aussi comme libérateurs de la France pendant la deuxième guerre mondiale ; non pas seulement la France, mais beaucoup d'autres pays occidentaux préfèrent oublier ou taire par exemple une telle participation d'une « minorité » afin de ne pas être obligés d'accorder à celle-ci les mêmes droits qu'aux autres citoyens en leur accordant une autorisation d'entrée légale et ainsi un statut régulier.

Laubenthal montre qu'il y a quelques points de repère du mouvement de la régularisation des sans-papiers. Il s'agit-là d'événements ou d'époques de l'histoire française, notamment le colonialisme et la collaboration d'une partie de la France avec les nazis. Laubenthal constate qu'en se référant à ces époques, une faute du côté de la France est évoquée par le mouvement, lequel voit ensuite ces revendications rendues plus légitimes. La France s'est rendue coupable, ainsi elle a une « dette » morale ce qui « entraîne » un certain devoir vis-à-vis des migrants clandestins.³²⁹

Ludwig mentionne dans ce même contexte le fait que ces sans-papiers ont été éduqués dans des écoles « post-coloniales » où on apprenait aux élèves les idéaux français ; et que ces anciens élèves réclament maintenant aussi ces droits qu'ils ont dû apprendre à l'école : « Moi je suis plus intégré que les français, parce que moi je comprends la constitution française et moi je viens de l'Afrique et si les français ne sont pas capables d'appliquer cette

³²⁶ voir Ludwig 2007, p.79

³²⁷ Ludwig 2007, p.79

³²⁸ Ludwig 2007, p.80

³²⁹ voir Ludwig 2007, spécialement le chapitre « Der Zweite Weltkrieg und der Kolonialismus als Legitimationsfelder für die Bewegung », p.88 ss.

constitution puis moi je suis plus français qu'eux, quoi.' »³³⁰ Cela nous mène au prochain point, notamment aux idéaux français :

3.3.3. « Liberté, égalité, fraternité »

Cette partie du chapitre est en fait très liée à la précédente, parlant du colonialisme : il s'agit aussi d'une certaine manière du colonialisme, mais plus spécialement de la France et ses principes.

Lorsque Saad se trouve en France chez Max, membre d'une organisation « clandestine » aidant les clandestins, il se met – comme c'est souvent le cas – à discuter avec son père, et cette fois-ci ils examinent quasiment de près les idéaux français : liberté, égalité, fraternité. Le père conclut du fait qu'il voit ce « slogan » pratiquement partout sur les façades, les mairies etc., qu'un peuple qui demande de telles choses ne peut être mauvais. Saad réplique que les Français exagèrent carrément : « Ils en font trop. » (UfB, p.270) Sa conclusion en est que, si les Français propagent leurs idéaux tellement, c'est parce qu'ils ne les vivent pas ; s'ils réalisaient ces idéaux, ils n'auraient pas besoin de les afficher partout : « - [...] C'est comme celui qui, dans un souk, crie qu'il vend les tissus les plus beaux et les moins chers : il ne l'affirme que parce que c'est faux. » (UfB, p.270) Cela nous renvoie à une constatation d'un « classique » de la théorie coloniale ou postcoloniale, notamment Aimé Césaire et son fameux *Discours sur le colonialisme* qu'il ouvre avec les phrases suivantes :

Une civilisation qui s'avère incapable de résoudre les problèmes que suscite son fonctionnement est une civilisation décadente.

Une civilisation qui choisit de fermer les yeux à ses problèmes les plus cruciaux est une civilisation atteinte.

Une civilisation qui ruse avec ses principes est une civilisation moribonde.³³¹

Surtout la dernière phrase correspond exactement à la critique exprimée par Schmitt à travers les propos de ses protagonistes. Il faut souligner ici le fait impressionnant qu'après tant de temps, les mots formulés par Césaire et aussi un autre grand théoricien déjà cité, Frantz Fanon, valent aujourd'hui autant qu'à l'époque où ils ont été écrits et publiés pour la première fois.

³³⁰ Ludwig 2007, p.80

³³¹ Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme. Suivi du Discours sur la Négritude*. Editions Présence Africaine Paris 2004, p.7

Ce qui gêne Saad encore plus est l'hypocrisie évidente laquelle se montre à travers l'histoire : « Les Français ne brandissaient-ils pas déjà cette devise lorsqu'ils conquéraient le monde pour constituer leur empire colonial ? » (UfB, p.270) Ayant déjà convaincu son père, Saad rajoute néanmoins : « Alors 'liberté, égalité, fraternité' signifie sans doute 'nous sommes libres de vous envahir, nous serons égaux quoique certains le seront davantage, vous serez nos frères quand il faudra aller ensemble à la boucherie des guerres. » (UfB, p.271)

Finalement il développe l'idée que le mensonge, comme il dit, l'erreur, se trouve dans le troisième terme ; c'est, selon Saad, la fraternité qui pose un problème, puisqu'en parlant d'une fratrie, il faudrait toujours définir qui y serait inclus ; ainsi il trouve dans cette idée une contradiction fondamentale qui rend cette promesse des deux choses à la fois, d'égalité et de fraternité, impossible : « Bref, il faut tracer des limites. Dès que tu dis 'fraternité', tu contredis 'égalité', les deux termes s'annulent ! On en revient toujours là : à la frontière. Il n'y a pas de société humaine sans un tracé de frontière. » (UfB, p.271)

Quelques pages plus loin, Schmitt laisse – en employant un topique assez connu - un cimetière montrer que l'égalité règne finalement dans la mort : « Ordre et régularité affirmaient l'égalité dans la mort. Aucun homme ne valait davantage en ce cimetière [...], pas de plus fort, pas de plus riche, pas de plus gradé. » (UfB, p.275)

Schmitt arrive donc en même temps à dénoncer l'histoire européenne et son attitude actuelle de nier son comportement souvent fautif et de croire en même temps toujours à sa supériorité. On peut constater qu'*Ulysse from Bagdad* s'inscrit ainsi, tout comme *Ahmed de Bourgogne*, dans un discours postcolonial qui a déjà été évoqué plusieurs fois au cours de ce travail. Laronde précise la différence des termes « post-colonial » et « postcolonial » : écrite avec un tiret, l'expression désigne une « dimension purement temporelle », mais en même temps « 'post-colonial' signifie l'impossibilité de séparer » le passé colonial de l'époque actuelle »³³².

Ahmed est en quelque sorte aussi victime du passé colonialiste : ses parents algériens, qui étaient autrefois encore des « sujets français », sont venus s'installer en métropole. Plus tard, la France laisse Ahmed « payer » la nostalgie de ses parents qui avaient gardé la nationalité algérienne pour leurs enfants.

³³² Laronde 2008, p.27

La dimension coloniale introduite par Schmitt est en effet un trait très important pour les deux livres. Christiane Albert retient que cette dimension joue un grand rôle pour la littérature d'immigration en général :

Ainsi l'immigration n'est pas seulement un thème littéraire, mais c'est surtout un discours qui produit ses propres modalités d'écriture qui ne prennent cependant tout leur sens que lorsqu'on les situe dans une perspective postcoloniale. L'immigration s'ancre en effet dans un contexte historique et social précis où elle apparaît comme un phénomène social directement lié à la colonisation dont les immigrés sont les victimes. Aussi les configurations discursives de l'immigration élaborées par les romanciers peuvent s'interpréter comme une résistance à l'impérialisme européen dont les formes d'oppression se sont déplacées sans pour autant disparaître.³³³

Cela vaut tout de même – voire encore plus – pour la littérature mettant en scène des clandestins.

3.3.4. Sans frontières pas de clandestins ?

Il est curieux de constater aujourd'hui deux développements contraires, notamment d'un côté la « mondialisation » et la disparition presque totale de frontières dans certains contextes – soit à l'intérieur de l'Union Européenne, soit au niveau du commerce³³⁴, de la communication – et de l'autre côté la protection, le renforcement intensifié des frontières comme par exemple des frontières extérieures de l'espace Schengen. Aujourd'hui, une grande partie de la population mondiale peut circuler librement (les marchandises le font de toute façon), mais une encore plus grande partie est totalement privée de ce droit. Horn, Kaufman et Bröckling parlent des « parias » de la population mondiale et globalisée³³⁵ - et c'est justement une bonne désignation pour les migrants clandestins.

Une idée présentée dans *Ulysse from Bagdad* est que s'il n'y avait plus de frontières, la clandestinité cesserait aussi d'exister. Ainsi le nationalisme, l'existence de nations et de frontières sont fortement mis en question. Lorsque les douaniers italiens découvrent les clandestins dans le camion et que Saad est détenu encore une fois, il fait la connaissance d'un policier évidemment plus humain et plus réfléchi qu'un policier stéréotypé. Il semble, à la

³³³ Albert 2005, p.19

³³⁴ concernant ce développement opposé voir par exemple Karen Imhof, *Grenzenlose Ökonomie – begrenzte Migration. Mexiko und NAFTA*, en : Joachim Becker/Andrea Komlosy (ed.) : *Grenzen weltweit. Zonen, Linien, Mauern im historischen Vergleich*, Promedia Verlag & Südwind Wien 2004, p.219-234

³³⁵ Horn/Kaufmann/Bröckling 2002, p.21

grande surprise de Saad, comprendre la situation atroce des clandestins. Dans une conversation assez philosophique, l'officier expose son point de vue :

- Voyez, monsieur, les frontières, tant qu'elles existent, il faut les respecter, et les faire respecter. Mais on a bien le droit de se demander pourquoi elles existent. Et sont-elles une bonne solution aux problèmes humains ? Eriger des frontières, est-ce la seule manière pour les hommes de vivre ensemble ? (UfB, p.254)

Les frontières sont donc à l'origine du problème. Lorsque Saad rétorque que « jusqu'ici, il n'y a pas eu d'autre [solution] » (UfB, p.255), l'officier répond :

- Même si c'est la seule manière, est-ce la bonne ? L'histoire humaine, c'est l'histoire de frontières qui se déplacent. Qu'est-ce que le progrès sinon la raréfaction des frontières ? Il y a plusieurs millénaires, les frontières se dressaient à la porte de chaque village, elles étaient alors très nombreuses ; puis elles se sont élargies pour cerner des tribus, des ethnies, des peuples ; toujours plus rares et élastiques, elles cernèrent ensuite plusieurs groupes dans l'espace d'une nation. Plus récemment, elles ont dépassé les nations, soit par le fédéralisme dans le cas des Etats-Unis, soit par des traités comme celui qui fonde l'Europe. En bonne logique, cela devrait continuer. Mon métier est absurde, il n'a aucun avenir. Les frontières vont disparaître, ou s'étendre à des territoires plus larges. (UfB, p.255)

Müller-Richter et Uritescu-Lombard insistent sur le caractère artificiel des frontières nationales qui sont en fait des constructions artificielles et arbitraires : « [...] [A] border is [...] not a natural given. Rather it is a spatial expression of a politically and economically inflected system of triage that reinforces itself by determining who can pass and who cannot. »³³⁶ Ce passage est important à cause du mot employé par les auteurs: « triage ». Cela souligne encore l'aspect sélectif qui va en même temps avec le caractère tout à fait arbitraire. D'une plus grande importance est encore la déclaration suivante : « Borders and migrants are thus two interdependent concepts that exist in a relationship of repeated and reciprocal self-constitution. »³³⁷ Cela veut dire que les relations entre migrants et frontières sont indissolublement liées, et encore plus : l'existence des uns est due à celle des autres. Cela ne vaut pas pour les migrants « légaux », mais d'autant plus pour ceux qui sont « clandestins » : la clandestinité, l'illégalité sont les produits des frontières et de la politique restrictive, pas l'inverse.

³³⁶ Müller-Richter/Uritescu-Lombard 2007, p.8 ; « Une frontière [...] n'est pas une donnée naturelle. Elle est plutôt l'expression spatiale d'un système de sélection déterminé politiquement et économiquement qui se renforce lui-même en déterminant qui peut passer et qui ne peut pas passer. » - Traduction par moi-même.

³³⁷ Müller-Richter/Uritescu-Lombard 2007, p.8 ; « Frontières et migrants sont deux concepts interdépendants qui existent dans une relation d'une constitution de soi répétée et réciproque. » - Traduction par moi-même.

Horn, Kaufmann et Bröckling accordent de plus une attention particulière au principe sélectif des frontières, mais soulignent encore plus le caractère flou des frontières qui n'existent que « *in actu* »³³⁸. La complexité de la question est soulignée par la phrase suivante : « Man mag es die Dialektik des Grenzverletzers nennen, daß seine Überschreitung das Gesetz nicht nur in Frage stellt, sondern immer auch affirmiert. »³³⁹

Retournons encore une fois à la discussion entre Saad et son père sur les idéaux français exposée dans le chapitre précédent. Les pensées de Saad mènent le père à une nouvelle idée concernant le phénomène de la clandestinité ; lui aussi voit un problème dans l'existence de frontières, mais il va encore plus loin que l'officier italien : les frontières ont été créées lorsque l'humanité a abandonné le nomadisme. Donc c'est la vie sédentaire qui se trouve à l'origine du problème : « - L'homme n'aurait jamais dû devenir sédentaire, il aurait dû rester nomade, ainsi il n'y aurait pas de frontières. » (UfB, p.271)

Saad n'est pas d'accord avec cette idée trop simplificatrice à ses yeux, puisqu'« il y a autant de guerres entre des peuples nomades qu'entre les peuples sédentaires. » (UfB, p.271) Et il revient à une idée que l'officier a lui aussi proclamée : « L'origine des conflits, c'est le 'nous', ce 'nous' d'une communauté contre une autre, ce 'nous' exprimant une identité et justifiant d'attaquer les identités étrangères. » (UfB, p.271) Ce « nous » pose tant de difficultés puisqu'il s'oppose forcément à un « vous » ; pour cela l'officier propose, si c'est « absolument » nécessaire aux hommes de pouvoir parler d'un « nous » afin de se définir, de parler plutôt de « 'nous, les êtres vivants' » et au lieu de dire « nous, les Américains, nous les Africains, nous les Européens » (UfB, p.255).

Saad trouve refuge chez un certain Schœlcher qui est membre d'une organisation clandestine qui aide les clandestins ; ce n'est d'ailleurs sûrement pas un hasard que cet homme porte le même nom que le Français Victor Schœlcher (1804-1893) qui avait lutté contre l'esclavage. C'est alors ce Schœlcher fictif qui exprime une idée similaire que celle formulée par Saad :

- [...] Le problème des hommes, c'est qu'ils ne savent s'entendre entre eux que ligüés contre d'autres. C'est l'ennemi qui les unit. En apparence, on peut croire que le ciment joignant les membres d'un groupe, c'est une langue commune, une culture commune, une histoire commune, des valeurs partagées ; en fait, aucun liant positif n'est assez fort pour souder les hommes ; ce qui est nécessaire pour les rapprocher, c'est un ennemi commun. [...] Au XIX^e siècle, on invente les nations, l'ennemi devient la nation étrangère,

³³⁸ Kaufmann/Bröckling/Horn 2002, p.7

³³⁹ Kaufmann/Bröckling/Horn 2002, p.9 ; « On pourrait parler d'une dialectique du 'violetur de frontière' [guillemets ajoutées par moi] dont la transgression de lois ne met cette dernière pas seulement en question, mais l'affirme aussi. » - Traduction par moi-même.

résultat : la guerre des nations. Après plusieurs guerres et des millions de morts, au XX^e siècle, on décide d'en finir avec les nations, résultat : on crée l'Europe. Mais pour que l'Union existe, pour qu'on se rende compte qu'elle existe, certains ne doivent pas avoir le droit d'y venir. [...] il faut toujours qu'il y ait des exclus. (UfB, p.277-278)

Widmer constate que pour les clandestins, les frontières ne se trouvent non pas « seulement » à « l'extérieur » des nations, mais aussi à l'intérieur, et que les nations appuient en fait aussi sur ce fait :

Grenzregime entfalten jedoch ihre Wirkung nicht nur an den Grenzen, sondern auch im Innern der Nationalstaaten. Für die 'Sans-Papiers' verlaufen Grenzen überall dort, wo sie befürchten müssen, nach Ausweispapieren gefragt zu werden: auf dem Sozialamt, im Spital, auf der Wohnungsvermittlung oder dem Arbeitsamt, selbst in öffentlichen Räumen wie Bahnhöfen und Straßen.³⁴⁰

De ce point de vue, la phrase « [u]n véritable humaniste ne reconnaît pas les frontières. » (UfB, p.278), prononcée par Schœlcher, reçoit encore une autre dimension presque cynique : même si on ne reconnaît plus les frontières nationales, on en trouve toujours à l'intérieur d'une société. Widmer parle aussi de la signification et la valeur de nationalité, laquelle se pose dans ce contexte : « Menschenrechtsideen lassen es immer fragwürdiger erscheinen, Menschen einzig aufgrund ihrer Geburt oder ihres Geburtsortes vom Wohlstand auszuschließen. »³⁴¹ Pauline dit dans le roman : « Aucune civilisation digne de ce nom devrait exiger des certificats de naissance. » (UfB, p.293)

3.4. Une métaphore forte : des zombies et des revenants

Il est sans doute exagéré de parler d'une métaphore, mais au moins il s'agit d'une image, d'une comparaison qui est non seulement employée par Begag, mais qu'on peut aussi trouver dans d'autres œuvres de la littérature secondaire, et à cause de cette coïncidence (qui est presque une accumulation ou une multiplication) on doit le thématiser dans un chapitre à part.

Un **zombi** (ou **zombie**) est un mort-vivant matériel [...], le terme [...] renvoie en fait à deux types de créatures fantastiques [...] différents. Dans la culture vaudou, le zombie est

³⁴⁰ Widmer 2003, p.55 ; « Des systèmes frontaliers déploient leur effet non seulement aux frontières proprement dites, mais aussi à l'intérieur des états nationaux. Pour les 'sans-papiers' se trouvent des frontières partout où ils ont à craindre de se voir demander des papiers : au bureau d'aide sociale, à l'hôpital, à l'agence fournissant des logements ou à l'agence pour l'emploi, même dans des espaces publics comme les gares et la rue. » - Traduction par moi-même.

³⁴¹ Widmer 2003, p.56 ; « Les idées des droits de l'homme rendent le fait que des êtres humains soient exclus du bien-être seulement à cause de leur naissance ou de leur lieu de naissance de plus en plus douteux. » - Traduction par moi-même.

un mort réanimé et sous le contrôle total d'un sorcier. Cependant, dans la culture populaire occidentale, on qualifie de zombies des morts-vivants partiellement décomposés, dépourvus de langage, de raison et souvent de conscience, qui survivent en dévorant les vivants et qui sont donc particulièrement friands de chair humaine.³⁴²

Les zombies ont leur origine alors dans la religion vaudou, et c'est aussi dans ce contexte que Hron s'y réfère dans son chapitre *Vodou Myth-Represented in Haitian Immigrant Fiction* dans lequel elle analyse tout un tas de romans haïtiens traitant des expériences « migratoires » et employant des éléments de la mythologie ou du culte vaudou. On n'entrera pas dans les détails et seulement retenir la constatation que « [c]ertainly, in the Haitian texts analysed here, vodou signals difference and loss. Or rather, it gestures towards multiple differences, and speaks of multiple losses. »³⁴³ Hron interprète ces éléments – pour des raisons faciles à concevoir – comme l'expression d'une culture spéciale, mais aussi comme moyens d'exprimer la douleur « migratoire » : la différence, la perte qui restent tout compte fait sont alors conçues comme images de l'expérience « migratoire ».

L'essai par Widmer, souvent cité dans ce travail, est paru dans l'anthologie *Hexen, Wiedergänger, Sans-papiers.... Kulturtheoretische Reflexionen zu den Rändern des sozialen Raums*. Il est curieux de voir dans ce titre le terme de « sans-papiers », désignant une réalité actuelle et évoquant des personnes en chair et os, mis en relation avec des figures irréelles, relevant plutôt de la mythologie ou de la croyance populaire. Le titre peut paraître d'autant plus provocant que les sans-papiers, les seuls des trois « phénomènes » à exister « vraiment » - il s'agit de « vraies » victimes d'une politique réelle et restrictive et ses conséquences plus que tragiques - sont énumérés seulement *après* les sorcières et les revenants qui n'existent pourtant pas en dehors d'un imaginaire. Cela souligne très bien dans quelle mesure les clandestins n'ont pas de place dans le monde « réel », dans notre monde.

Cela devient d'autant plus intéressant qu'on peut trouver cette image, cette métaphore aussi chez Begag. Ahmed emploie le mot « zombie » en désignant ses « collègues » dans un camp slovène qu'on pourrait classer d'assez « bon » : on y dresse des nouveaux papiers aux retenus, et Ahmed en dit ceci : « La situation en général était bonne. La maison était confortable, ça me changeait des buissons et des voitures démolies où je passais la nuit. On avait même accès à un grand jardin avec des fleurs, des bancs et un terrain de foot. » (AdB,

³⁴² [http://fr.wikipedia.org/wiki/Zombi_\(mort-vivant\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Zombi_(mort-vivant)), consulté le 13.7.2011, 14:08

³⁴³ Hron 2009, p.182 ; « [c]ertainement, dans les textes haïtiens analysés ici, le voodoo représente la différence et la perte. Ou il renvoie plutôt à des différences multiples, et parle de pertes multiples. » - Traduction par moi-même.

p.161) Il parle même d'un « hôtel pour clandestins » (AdB, p.162). Mais comme les sorties (en ville) sont néanmoins interdites, Ahmed commence à s'impatisser : il s'y sentait « à l'aise, mais c'était une prison dorée », et il « croisai[t] tout le temps les mêmes zombies dans les couloirs » (AdB, p.163). Cela exprime d'ailleurs très bien ce mouvement de va-et-vient ou plutôt le sentiment de tourner comme un lion en cage auquel les retenus sont condamnés.

Begag compare déjà tout au début du livre dans la préface les victimes de la double peine à des revenants : il constate qu'Ahmed « renaît » lorsqu'il peut rendre service à quelqu'un et s'occuper de ceux qui se trouvent comme lui aussi en marge de la société et déduit de l'idée de la « renaissance » cette comparaison spéciale : « Car c'est un revenant. D'ailleurs, c'est peut-être comme ça qu'on devrait appeler les gens qu'on expulse et qui reviennent toujours là où ils sont nés : des revenants. » (AdB, p.12) L'image de Begag n'en est pas vraiment une, puisqu'il se réfère aux victimes de la double peine qui *reviennent* réellement, donc ce sont de « vrais » « revenants » - Begag s'appuie sur la double signification. Mais on peut aussi employer cette image pour tous les clandestins comme c'est le cas dans les autres exemples cités. Les revenants, les zombies sont des morts qui sont toujours vivants ; ainsi ils appartiennent en même temps au monde des vivants et à celui des morts. Ils cheminent dans le monde des vivants, mais ils ne devraient pas être là. Dans le monde des vivants ils ne sont pas vraiment les « bienvenus », si on peut l'exprimer ainsi. La même chose vaut pour les clandestins : ils n'appartiennent pas aux lieux où ils se trouvent, puisque les lois le leur interdisent. Sans visas, ils n'ont pas la permission de rester. Sans papiers, ils n'existent pas officiellement. Ils n'ont pas de droits, bien qu'ils soient aussi vivants que les « réguliers ». Ainsi ils incorporent deux états, appartiennent à deux mondes : le monde réel, puisqu'ils existent ; mais aussi le monde « clandestin », sans droits, invisible, clandestin, inofficiel. Ils existent sans avoir une existence officielle. Ils ne devraient pas être là. Et ils ne sont pas bienvenus.

On trouve d'ailleurs cette même image chez Bauman qui compare les réfugiés aussi à des zombies : « Socially, they are 'zombies' [...] »³⁴⁴ Et elle est employée par Memmi dans le *Portrait du décolonisé*. L'auteur réfère l'image à ceux appartenant à la deuxième génération d'immigrés, donc aux jeunes *Beurs*, mais aussi aux jeunes *Blacks*, aux *Français musulmans* – Memmi constate qu'il est difficile de trouver un terme « juste ». Pour nous le fait suffit qu'il s'agit de gens (plus ou moins) jeunes, en tout cas de la *deuxième génération* qui, de quelque manière, n'appartiennent pas vraiment ni au pays d'origine des parents, ni au pays où ils sont

³⁴⁴ Bauman 2002, p.117

nés, et qui n'ont dans beaucoup de cas aucune perspective. Ce qui est important dans ce contexte est que Memmi emploie ici aussi l'image du *zombi* (ici sans « e » à la fin) : ainsi est intitulé le chapitre traitant de cette deuxième génération.

Le fils de l'immigré est ainsi une espèce de zombi, sans attaches profondes avec le sol sur lequel il est né. Il est citoyen français, mais il ne se sent pas tout à fait français ; il ne partage que partiellement la culture de la majorité de ses concitoyens, pas du tout la religion. Il n'est pourtant pas pour autant un Arabe. [...]
Et, véritablement, il est d'une autre planète : la banlieue. [...] [L]a banlieue est un désert privé de centre, [...] comme si ce territoire était un *no man's land* [...].³⁴⁵

Cette comparaison employée par Albert Memmi dans le contexte de la deuxième génération justifie aussi l'emploi de la même image dans le contexte des clandestins. Donc peu importe de quelle couche il est question, mais dans les deux cas, l'image du zombie se réfère justement à l'exclusion, à la non-appartenance qu'elle exprime – ainsi il s'agit vraiment d'une métaphore et d'une image *juste*. Les deux dernières lignes du passage de Memmi contiennent une image « hétérotopique » – d'une certaine manière le cercle se ferme ici pour nous.

Ici on doit encore parler du sentiment (ou des sentiments) que les personnes concernées ressentent, c'est à dire Saad et Ahmed. Ces derniers ont en commun qu'ils ont tous les deux l'impression d'être étranger dans le monde entier, de n'appartenir à nulle part et de ne pas avoir de place dans le monde (cela va encore avec l'image du zombie). Il s'agit pratiquement du fait de ne pas avoir le *droit d'exister* : « Je suis un clandestin, celui qui ne devrait pas être là, celui qui n'a pas la permission d'être. » (UfB, p.250) Cela va d'une certaine manière bien avec l'image de zombies qu'on vient de voir. Par la deuxième moitié de la phrase, Saad renforce encore la signification de cette déclaration : il ne s'agit pas « seulement » de l'interdiction de se trouver dans un pays, mais d'*exister* en général !

Déjà tout au début du roman, Saad décrit sa situation – de vie, mais aussi sentimentale – avec les mots suivants :

[...] aux yeux du plus grand nombre, je ne suis rien.
[...] Né quelque part où il ne fallait pas, j'ai voulu en partir ; réclamant le statut de réfugié, j'ai dégringolé d'identité en identité, migrant, mendiant, illégal, sans-papiers, sans-droits, sans-travail ; le seul vocable qui me définit désormais est clandestin. [...] Je n'appartiens à aucune nation, ni au pays que j'ai fui ni au pays que je désire rejoindre,

³⁴⁵ Albert Memmi, *Portrait du décolonisé arabo-musulman et de quelques autres*, Éditions Gallimard France 2004, p.140

encore moins aux pays que je traverse. Clandestin. Juste clandestin. Bienvenu nulle part. Etranger partout. Certains jours, j'ai l'impression de devenir étranger à l'espèce humaine... (UfB, p.11)

Il parle même d'une honte de se reproduire (UfB, p.11) et déclare qu'il se « retient » carrément d'« exister » (UfB, p.182). (Un interlocuteur de Laacher dit à peu près la même chose : « [...] J'avais honte de moi. J'étais de trop. Le plus terrible, c'est le silence et le mépris silencieux. C'est pire que le racisme. [...] »³⁴⁶) Ahmed connaît ce sentiment lui aussi, mais c'est encore dans sa « vraie » patrie, la France, qu'il appartient à « une espèce inclassable, improbable » (AdB, p.28), comme on vient déjà de l'entendre.

Le plus grave est dans les deux cas que cette sensation d'être superflu, de n'avoir pas de place, se renforce encore lorsque les deux auront finalement - après tant de difficultés, d'efforts, de renoncement et aussi de pertes – atteint leur but : l'arrivée tant souhaitée. C'est ce qui sera traité dans le chapitre suivant.

Cette argumentation pour justifier la métaphore des *zombies* n'est probablement pas « sans faille », mais elle paraissait convaincante et comme cette coïncidence (de trouver cette comparaison non pas seulement deux fois dans *Ahmed de Bourgogne*, mais aussi dans plusieurs ouvrages théoriques) est quand même très intéressante à voir, et il ne fallait pas la taire.

3.5. Le choc de l'arrivée tant désirée

Panzer prétend que « les » clandestins partent en Europe en espérant d'y « découvrir le paradis » et que « [s]ans ces espérances, ces personnes n'auraient pas tout quitté »³⁴⁷. Eventuellement, on peut parler là d'une exagération. Même si cette constatation vaut pour une partie de ceux qui partent chaque jour en direction des pays occidentaux - la plupart sait probablement que la vie n'y sera pas facile non plus, mais en tout cas mieux que les conditions qu'ils laissent derrière eux. Quant à l'idée que sans cette « illusion », les clandestins ne partiraient pas, on peut rétorquer qu'il s'agit quand même de gens qui n'ont souvent tout simplement plus le *choix* parce que les conditions de vie dans leurs pays sont invivables, voire que leur survie n'y est plus assurée. Panzer a pourtant raison en constatant

³⁴⁶ Laacher 2007, p.196

³⁴⁷ Panzer 2008, p.65

que l'arrivée constitue néanmoins une déception³⁴⁸ et se révèle très difficile. Cette difficulté de l'arrivée fait sûrement partie des « traits constitutifs » des romans mettant en scène des clandestins. Eventuellement on peut, en analogie à la « fin du mythe du retour » d'Albert³⁴⁹, parler de la « fin du mythe de l'arrivée ».

La lecture des deux livres nous montre bien à quel point l'arrivée est devenue le but unique et ultime des protagonistes. Saad quitte d'abord son pays et sa famille, plus tard aussi sa compagne Vittoria afin de rejoindre après tant de pertes et de privations l'Angleterre où il croit ou espère au moins de trouver des conditions meilleures. Lorsqu'il retrouve inopinément Leila, leur avenir commence à sembler finalement un peu plus rose. Mais on connaît déjà la suite : Leila est prise par la police et renvoyée en Iraq, Saad par contre arrive à se rendre en Angleterre où il attendra le retour de Leila. La chose la plus positive qu'il puisse constater est : « J'ai un toit. » (UfB, p.301) Pour le reste, c'est plutôt déprimant : Saad partage une petite pièce à trois lits avec cinq autres compagnons, donc ils ne peuvent dormir qu'en alternance. Le plafond est tellement bas qu'on ne peut se mettre debout « qu'au milieu de la pièce » (UfB, p.301). On sent la déprime qui s'empare de Saad n'éprouvant même plus l'envie de se lever. Il n'a pas de travail mais un cousin de Leila qui vit aussi à Londres l'aide et lui fait entrevoir « un petit travail au noir » et la possibilité de se « procurer une fausse carte de séjour », ce qui le laisse espérer trouver finalement un travail régulier (UfB, p.304). En général, Saad décrit l'impression qu'il éprouve de Londres avec la phrase suivante : « Le Londres où je m'incruste me déconcerte. » (UfB, p.302) Le quartier où Saad demeure est décrit comme puant et répugnant, on y trouve des sex-shops, des prostitués, des sans-abris. Saad mentionne que son repas principal consiste en une barre de céréales (UfB, p.302). Son père le gronde, pour lui, Londres est un nouveau Babel, ou plutôt Sodome et Gomorrhe. Saad lui-même a tout lieu de se plaindre et de désespérer, mais il essaie de garder un dernier reste d'espoir et de se concentrer sur l'avenir. Après avoir trouvé du travail, il veut terminer ses études et surtout se marier avec Leila. Mais tout ces plans sont peu probables ou au moins il attendra longtemps jusqu'à ce qu'il puisse les réaliser, c'est évident. Donc le trajet si dur et périlleux est suivi d'une arrivée peu prometteuse, pour ne pas dire extrêmement décourageante. Donc cette impression de l'arrivée est avant tout exaspérante et foudroyante. On ne connaît pas la suite, mais elle ne sera sûrement pas facile.

³⁴⁸ Panzer 2008, p.65 ss.

³⁴⁹ Albert 2005, p.119 ss.

La même chose vaut pour Ahmed. Lui qui a aussi lutté des années et traversé autant de pays afin de rentrer finalement dans son pays natal, sa patrie, et qui a tant attendu les retrouvailles avec sa fille, doit subir un accueil assez triste et décevant, tout comme Saad : il arrive à une heure du matin, et se dirige vers la demeure d'Alain Dupré. Mais là, on ne lui ouvre pas, tout le monde est couché et personne n'entend Ahmed frapper à la porte : « J'étais déçu, aucune lumière ne s'allumait, aucun bruit de pas ne s'annonçait. Silence de mort. Personne ne m'attendait. Ici pas plus qu'ailleurs. » (AdB, p.200) Cet accueil silencieux, ou plutôt ce non-accueil, ne tarde pas de montrer des effets chez Ahmed :

Une immense brume de solitude s'est abattue sur moi. J'ai revu en une poignée de secondes tout le voyage que je venais d'accomplir et je l'ai comparé à ce silence de pierre tombale qui m'accueillait là. J'ai promené mon regard autour de moi, à la recherche d'un coin protégé, et je me suis posé sur le sol nu. [...] j'ai commencé à compter les étoiles dans le ciel dégagé [...]. Je n'arrivais pas à me trouver dans cette immensité. Maintenant que j'avais franchi les frontières, un autre combat m'attendait : reconstruire une vie, en partant de zéro. (AdB, p.201)

Grace à l'introduction et à l'épilogue, nous connaissons la suite et savons que ce départ de zéro ne se fait pas du tout facilement.

Donc l'arrivée tant souhaitée constitue aussi un choc, comme on le voit dans les deux exemples, et comme l'exprime aussi Hron : « Shortly after arrival, immigrants experience the 'shock of arrival', characterized by feelings of disorientation, frustration, and panic. »³⁵⁰ L'arrivée s'avère aussi difficile que tout le trajet qui s'est déroulé avant. Ensuite, après que ce « rêve » est finalement devenu réalité, il faut encore une fois trouver la force de faire face à cette nouvelle réalité qui ne sourit pas à ces nouveaux arrivés.

3.6. Le point final – la possibilité d'une « libération » ?

« La production d'un récit sur son malheur est un moment précieux de remise en ordre du monde et de compréhension des accidents biographiques. »³⁵¹ On peut dire que cette constatation se réfère en fait à la méthode de la psychothérapie par entretien. Christiane Albert mentionne un effet similaire de l'écriture : « [...] le recours à l'écriture peut aussi servir à

³⁵⁰ Hron 2009, p.29 ; « Peu après l'arrivée, les migrants subissent le 'choc de l'arrivée', caractérisé par des sentiments de désorientation, frustration, et de la panique. » - Traduction par moi-même.

³⁵¹ Laacher 2007, p.101

acquérir une maîtrise de la situation de marginalisation [...]. »³⁵² La même idée est exprimée par Hron qui parle d'une certaine délibération et décrit l'écriture aussi comme forme de thérapie ou de guérison (« [...] writing [may be] [...] a form of healing or therapy »³⁵³). Les récits que Laacher a rassemblés parlent surtout de l'injustice vécue ; il en conclut : « L'exil signe une double impossibilité politique et ontologique : ne pas pouvoir témoigner de son injustice et ne pas avoir les moyens de la réparer. »³⁵⁴ Comme la plupart des clandestins, ni Saad ni Ahmed n'ont la possibilité de « réparer » le mal qu'ils ont dû supporter. Mais c'est justement cette pratique de nommer les choses et d'en parler qui leur permet finalement de trouver plus de repos.

Dans *Ulysse from Bagdad*, ce processus est décrit d'une manière un peu métaphorique, à la dérobée, pourrait-on dire. Un leitmotiv dans le roman sont les verrues de Saad dont il n'arrive pas à se débarrasser. Son père lui suggère de leur donner des noms afin de les faire disparaître. En fait, Saad ne peut tout au long du livre se débarrasser de l'ultime verrue, et c'est justement ce dont il parle à son père dans le dernier dialogue tout à la fin du livre. Pendant cet entretien, Saad déclare avoir appelé la verrue « rage » et « revanche » - évidemment ce sont les sentiments inspirés à lui par sa situation sans issue. Lorsque le père répond qu'il devrait encore chercher le bon nom, Saad comprend finalement : « [...] je prononçai enfin son vrai nom, ce nom qui était le mien et me définissait, je la nommai : 'Espoir'. » (UfB, p.306) On devine qu'après Saad semble ainsi s'être réconcilié avec son destin, de quelque manière, la verrue disparaîtra bientôt, ou qu'il ne sera peut-être tout simplement plus important qu'elle soit là ou non. Alors se ferme le cercle ouvert par la première phrase du livre : « Je m'appelle Saad Saad, ce qui signifie en arabe *Espoir Espoir* et en anglais *Triste Triste* ; [...] selon que je me sens optimiste ou misérable, je deviens Saad l'Espoir ou Saad le Triste. » (UfB, p.9)

Dans le cas de Saad, il s'agit plutôt d'un acte symbolique, mais quand même semblable à ce qui est décrit dans *Ahmed de Bourgogne*, bien que cette « délibération » soit traitée d'une façon beaucoup plus nette et concrète. On sait déjà qu'il a été tourmenté par des boutons qui faisaient leur apparition toujours dans des situations précaires pendant son long trajet, mais encore pendant les années à venir lorsqu'il était hanté par ses souvenirs ou des cauchemars qu'il faisait et qui l'empêchaient de dormir normalement pendant des années. La lecture ne nous apprend pas si cela est le cas maintenant, donc si le sommeil d'Ahmed s'est normalisé

³⁵² Albert 2005, p.154

³⁵³ Hron 2009, p.50)

³⁵⁴ Laacher 2007, p.101

ou non. Mais Begag décrit dans la préface la démarche se trouvant à l'origine du livre. Tout d'abord, Ahmed ne parle pas vraiment de son passé. Begag décrit la situation ainsi :

Je n'ai jamais osé lui poser des questions indiscretes, brutales, préférant le laisser tranquille avec son histoire. Mais, de temps à autre, [...] il me livrait quelques fragments de sa vie cassée, des extraits de cauchemar qui lui restaient au bout de ses courtes nuits. [...] Un matin, [...] sa langue s'est déliée, elle est allée chercher au plus profond de son être des mystères ensevelis, des secrets jamais livrés, et, progressivement, il s'est mis à raconter les violences inouïes qu'il avait dû supporter lors de ses traversées clandestines des frontières, turque, tunisienne, marocaine, slovène, bulgare, croate, italienne, et soudain sont apparues sur son cou les plaques de boutons rouges, annonçant une attaque de fantômes. J'avais mal pour lui. (AdB, p.12)

C'est en ce moment que Begag propose à Ahmed de fixer son histoire dans un livre, s'il arrivait, lui, à l'enregistrer. C'était une idée « [s]ans calcul, sans préméditation » (AdB, p.12) qui plaisait à Ahmed, mais ce ne serait quand même qu'après plusieurs semaines qu'Ahmed arrive à réaliser ce projet, puisqu'il s'agissait d'une tâche très difficile : « En vérité, la peur le paralysait. Comment pomper tous ces sédiments accumulés au fond du cœur durant ces longues années, sans risquer d'écorcher les parois, de blesser les racines ? » (AdB, p.12-13) Begag décrit ce projet, « parler pour se libérer », d'un côté comme étant très éloigné d'Ahmed, mais à la fois si « proche de ses attentes » ; quand il est finalement achevé, Begag décrit l'enregistrement d'Ahmed comme un « récit brut, comme un bloc de marbre que sa bouche aurait douloureusement arraché à une montagne de souvenirs » (AdB, p.13). Mais Ahmed est aussi fier de lui : « Il avait des feux d'artifice dans ses yeux. » (AdB, p.13-14) Et le plus important est que « [d]epuis lors, les plaques de boutons rouges ne sont plus jamais réapparues sur son cou, les fantômes ont lâché prise. » (AdB, p.14)

Cela prouve à quel point cette « thérapie » se révèle utile. C'est encore une fois l'invisibilité et l'impuissance qui condamnent les clandestins « à n'être que des victimes sans phrases. »³⁵⁵ La formulation de ces phrases jusqu'alors retenues s'avère alors avoir un grand effet thérapeutique. En nommant ses verrues, Saad se libère de la haine et de sa révolte contre son « destin » ; et, plus prosaïquement, en parlant de ce qu'il a vécu, Ahmed peut se libérer du poids de ses souvenirs traumatisants (dans la mesure où cela lui est possible).

³⁵⁵ Laacher 2007, p.103

IV. Conclusion

Dans ce travail j'ai essayé d'examiner la mise en scène littéraire d'un phénomène très actuel, notamment la migration clandestine qui est souvent présentée d'une manière très restrictive dans le discours politique et dont la présentation dans les médias ne permet pas non plus une différenciation individuelle afin de rendre ces destins plus proches de nous. La littérature mettant en scène des migrants clandestins prête alors une voix à ceux qui n'ont pas la possibilité de s'exprimer dans un discours officiel, les rend visibles, et aussi leur destin et leurs conditions de vie plus personnels et concrets. Dans la littérature francophone, cela est de plus en plus le cas depuis les années 1970 lorsque la politique de la migration a subi progressivement un changement et est devenue beaucoup plus restrictive que pendant la période précédant les deux guerres mondiales et les « Trente glorieuses » succédant à la Seconde Guerre Mondiale. Ainsi, le clandestin est un personnage « émergent » dans la littérature. Panzer a montré qu'il y a là des parallèles avec le travailleur comme personnage dans la littérature (notamment le naturalisme) laquelle avait ainsi réagi à la réalité changeante au XIX^e siècle.

Christiane Albert ayant décrit les *traits constitutifs*, les topoi « typiques » de la littérature « de la migration », notamment l'« exclusion sociale »³⁵⁶, la « quête identitaire »³⁵⁷ et la « fin du mythe du retour »³⁵⁸, il était le but de ce travail d'examiner les *traits constitutifs* du personnage du clandestin tels qu'il a été mis en scène dans *Ulysse from Bagdad* d'Eric-Emmanuel Schmitt et dans *Ahmed de Bourgogne* d'Azouz Begag.

Nous avons examiné la différenciation des termes « sans-papiers » et « clandestin ». Nous avons constaté que le deuxième terme évoque l'idée d'illégalité, voire de criminalité, et a alors une connotation fortement négative, impliquant aussi qu'un clandestin serait lui-même responsable de sa situation irrégulière. Le terme « sans-papiers », plus neutre, désigne par contre que la « faute » doit être vue du côté des lois et de l'état, et qu'un tel immigré est plutôt une victime qu'un violeur de ces lois. Pendant les années 1990, lors des occupations d'églises comme Saint-Bernard à Paris par exemple, on luttait carrément contre la désignation « clandestin », et on pouvait remarquer un changement dans les médias concernant cette question et l'utilisation des deux termes (voir Barbara Laubenthal). Malgré cela, beaucoup d'œuvres traitant cette matière utilisent quand même le mot « clandestin ».

³⁵⁶ Albert 2005, p.90 ss.

³⁵⁷ Albert 2005, p.113 ss.

³⁵⁸ Albert 2005, p.119 ss.

J'ai aussi posé la question de savoir si la littérature mettant en scène des clandestins appartient à la littérature « de la migration ». Il existe plusieurs approches et points de vue ; ainsi on ne peut pas répondre à cette question très facilement. Mais en admettant que la thématique soit, dans les deux cas, la migration, on peut quand même parler d'une certaine proximité, bien que les sujets abordés diffèrent considérablement. Ainsi on peut se demander si une telle classification est absolument nécessaire.

Ensuite, j'ai montré que deux questions fondamentales dans le contexte de la migration sont la question de l'identité et celle de l'espace. Alors même que la question de l'identité est une question culte de nos jours, elle prend une mesure existentielle dans le contexte de la clandestinité. Le passeport, aujourd'hui unique preuve reconnue désignant l'identité officielle, est devenu pratiquement plus important que la personne elle-même.

Concernant l'espace, le concept d'hétérotopie (selon Foucault), ainsi que celui des non-lieux (selon Augé), se sont révélés importants. Quant aux hétérotopies, il s'agit de lieux à la marge de la société, de lieux clos, réservés à des situations spéciales, voire déviantes ; pourtant, ces lieux ne sont pas forcément situés en dehors de la société. Foucault cite des lieux comme l'hôpital, la prison, les cimetières, les maisons de retraites, les bordels, les bateaux, ainsi que les théâtres entre autres. De l'autre côté, Augé parle de lieux passagers, qui se trouvent eux aussi souvent au sein même de la société, mais qui ne disposent pas « d'identité » au sens d'un lieu habité, « anthropologique ». Augé mentionne des lieux comme les grandes surfaces, les aéroports, les moyens de transport public etc. La route elle-même peut aussi être interprétée comme non-lieu – lieu passager par excellence. Dans la littérature secondaire traitant de la migration, des expressions comme « espace intermédiaire » sont souvent reprises ; il existe de plus un lien entre la permission, la possibilité d'habiter un lieu, de séjourner dans un certain endroit (ou un pays), voire la possibilité tout court d'*exister*, et la disposition psychique (voir Simon Harel). Cette dernière a joué aussi un grand rôle dans nos deux romans.

Après avoir parlé de la perspective narratologique, nous nous sommes concentrés sur les éléments que les deux romans ont en commun, et sur ceux notamment qui peuvent être décrits comme des *traits constitutifs* du personnage du clandestin dans le sens de Christiane Albert.

La première caractéristique appartenant à cette dernière « catégorie » est le départ d'un côté désiré mais en même temps accompagné d'une angoisse profonde. Un deuxième trait à évoquer ici est le parallèle à l'Antiquité : les allusions à l'*Odyssee* étant programmatiques

dans *Ulysse from Bagdad*, on peut néanmoins comparer le destin d'un clandestin en général au destin d'un personnage des mythes grecs et de la tragédie antique. Il s'agit là de personnes *dépossédées de leur destin*, vouées, dans le cas des clandestins, au *hasard comme facteur décisif* ou bien, comme dans les anciens épopées, à la volonté divine. Dans le cas d'*Ahmed de Bourgogne*, c'est aussi le rôle de la religion servant de plus en plus de phare qui est comparable à l'Antiquité.

La question identitaire est un autre *trait constitutif*, autant dans la littérature de la migration proprement dite que dans la littérature mettant en scène des clandestins. Dans le premier cas, il s'agit plutôt d'un déchirement entre deux cultures, tandis que dans le deuxième, la question est beaucoup plus fondamentale. Ici, c'est l'identité officielle, donc le passeport, qui est au premier plan, puisqu'elle décide de droit de séjourner dans un certain pays. Comme le renvoi d'où on vient doit être à tout prix évité, il faut dissimuler son origine ; la seule issue est ainsi la destruction du passeport, motif souvent repris dans les romans mettant en scène des clandestins qui se trouve aussi dans nos deux livres.

Concernant la question de l'espace, nous avons vu dans l'analyse littéraire que les hétérotopies et les non-lieux sont des demeures typiques des clandestins qui doivent soit se cacher, soit trouver des possibilités de poursuivre leur chemin : ainsi la prison, le camp de rétention, et des lieux comme le port, la station de train, l'aéroport, ou bien plus généralement la route et le *no man's land* appartiennent soit à la catégorie des hétérotopies, soit à celle des non-lieux. Généralement, la question de l'espace occupe une place importante dans nos deux livres, aussi par l'alternance du mouvement permanent d'un côté et l'immobilité forcée de l'autre. Cette immobilité, l'attente permanente – l'attente d'une bonne occasion de continuer le chemin, des visas, de l'expulsion, du passeur... - joue un très grand rôle dans nos deux livres. Il s'agit vraiment de vies suspendues ou bien « en suspens ». La « vraie vie » se trouve ajournée à plus tard. Dans ce contexte, on peut aussi constater que le temps passe aussi différemment dans les hétérotopies et les non-lieux – Foucault parle de l'*hétérochronie* (en analogie aux hétérotopies et en référence au *chronotopos* de Bachtin).

De plus, il paraît que nos deux protagonistes, Ahmed et Saad, sont déjà dans leurs patries contraints à vivre « en dehors » de la « communauté », la société. Dans le cas de Saad, il faut comprendre cela plutôt au sens métaphorique : pendant le régime de Hussein, Saad s'enfuit dans l'émigration intérieure, il joint un groupe oppositionnel « clandestin » optant pour un attentat contre Hussein, et sous l'occupation américaine il noue aussi des contacts avec des

groupes clandestins de terroristes. Ahmed, jeune beur, se retrouve aussi plutôt en marge de la société et à partir d'un certain moment aussi dans des « vraies » hétérotopies : une maison de redressement et finalement la prison. Dans ce sens, l'expulsion apparaît comme la prolongation, la perpétuation ou la conséquence « logique » du statut qu'on lui avait accordé déjà dans son pays natal, la France.

Un autre grand chapitre était consacré aux « effets » de la fuite, intitulé « immigrant suffering », expression empruntée à Madelaine Hron. Un des effets soulignés est la perte de la solidarité ; même si on trouve dans les romans maintes manifestations de solidarité, nous avons néanmoins constaté qu'au cours du périple chacun est contraint à lutter pour soi. De plus, les clandestins sont souvent *forcés* à devenir criminel afin de s'assurer la survie – de toute façon, sans visa ils sont déjà, par leur simple présence dans un pays, « criminels ».

Comme les clandestins sont exposés à toutes sortes de risques comme des trajets parfois même extrêmement dangereux, des contrôles, l'emprisonnement ou l'expulsion, la peur semble les accompagner tout le temps. Cette peur permanente (ainsi que la solitude et le désespoir) constituent un autre « élément constitutif » décrit et par Saad (« le monde des clandestins [est] un univers dont le ciment est la peur » (UfB, p.193)) et par Ahmed, chez qui les conséquences causées par la peur et l'attente permanente sont très clairement décrit. Il s'agit notamment de maux physiques autant que psychiques ou psychosomatiques : insomnie, cauchemars, dépression, attaques de panique, réactions allergiques de la peau... Ici il faut mentionner la *démaîtrise* du corps, ressentie par ces crises de panique et exprimant justement la démaîtrise du propre sort. Les clandestins sont des gens *dépossédés* de leur destin, et la perte de contrôle sur le corps n'est qu'une expression de cette dépossession. Concernant ces maux, on peut parler d'un autre *trait constitutif* de la littérature de la migration - autant que de celle mettant en scène des clandestins - auquel Hron avait consacré son livre *Translating pain*. Elle y décrit les maux corporels dans le corpus textuel qu'elle avait analysé comme étant souvent une métaphore. Dans le cas de Saad et d'Ahmed, il s'agit pourtant de maux bien réels tels que Laacher les décrit aussi.

Dans le cas d'Ahmed, la constitution psychique s'exprime aussi par sa façon « d'occuper l'espace » (AdB, p.10). Ici nous retrouvons la confirmation de l'idée de Harel (le lien entre l'état psychique et la possibilité de manifester son existence en habitant par exemple un lieu).

Un autre élément qu'*Ulysse from Bagdad* et *Ahmed de Bourgogne* ont en commun est la dimension métaphysique. Tandis que Saad est accompagné par le fantôme de son père mort,

ce qui permet à Schmitt de rendre le récit plus « oriental » et de développer des réflexions philosophiques par le moyen du dialogue (voir le rôle que le dialogue jouait dans la philosophie antique !), Ahmed s'attache de plus en plus à la religion et finit par se convertir au christianisme. Ainsi, la métaphysique est un facteur important dans les deux cas, mais de manières différentes.

Begag et Schmitt décrivent aussi le regard et les réactions des « réguliers » ; à part des quelques preuves d'une certaine solidarité (parfois quand même sans égale), il s'agit souvent d'une réprobation mêlée à la curiosité peu bienveillante. Schmitt accorde aux « réguliers » une peur existentielle - similaire à celle que les clandestins éprouvent dans leur vie quotidienne - parce que le clandestin leur rappelle « [l]e vide » et « [l]e hasard qui les fonde » ; il les fait se rendre compte « qu'ils ont eu de la chance » (UfB, p.259-260).

Cela nous mène aux idées et réflexions philosophiques que Schmitt a introduites dans le récit. Ainsi il contrecarre l'image que donnent les médias et certains discours politiques des clandestins, autant que l'image autosatisfaite que les pays occidentaux ont d'eux-mêmes. Il montre alors une vue que le « reste du monde » pourrait avoir de l'Occident : un Occident hypocrite, ignorant les idéaux républicains et humanistes qu'il prétend pourtant de défendre. De plus, Schmitt désigne la migration comme le mouvement inverse, voire la conséquence logique du colonialisme (d'une émancipation du Tiers Monde dans le sens d'Obdejin³⁵⁹). Schmitt pose aussi la question si l'existence de clandestins dépend de l'existence de frontières, et si le nationalisme ne devrait pas être surmonté de nos jours : d'un côté, le marché et la communication peuvent profiter d'une circulation plus libre que jamais, ainsi que les habitants de certains pays. Mais bien que le droit à la libre circulation soit un droit de l'homme, l'espace Schengen par exemple se voit plus protégé que jamais afin de défendre l'accès au « flux migratoires ».

Une métaphore employée par Begag, et aussi par Ahmed Beneddif lui-même, mais qu'on peut aussi trouver dans la littérature secondaire – rappelons-nous le titre *Hexen, Wiedergänger, Sans-Papiers...* ainsi que l'analyse de Memmi concernant les beurs de la deuxième génération – est celle des *zombies* et des *revenants*, alors des morts qui reviennent sur terre malgré le fait qu'ils n'appartiennent plus à ce monde. Cette image exprime justement la pensée de Saad qui dit : « Je suis un clandestin, celui qui ne devrait pas être là, celui qui n'a pas la permission d'être. » (UfB, p.250)

³⁵⁹ Obdejin 2003, p.35

Un dernier *trait constitutif* à évoquer ici est l'arrivée qui se révèle d'être vraiment difficile et décevante. Et Saad et Ahmed sont confrontés à cette difficulté, et Panzer a constaté la même chose pour le corpus qu'elle avait analysé à son tour. En analogie à la « fin du mythe du retour »³⁶⁰ dans la « littérature de la migration », on peut ici parler de la « fin du mythe de l'arrivée joyeuse » ou « facile ».

Et le dernier élément que nos deux livres ont en commun est l'effet thérapeutique, la libération dont Saad et Ahmed peuvent se réjouir d'une certaine manière à la fin de l'histoire. En racontant son histoire à Azouz Begag, Ahmed peut se libérer de ses cauchemars. Schmitt emploie une métaphore désignant pourtant la même chose : en trouvant le nom « exact » pour la dernière de ses verrues, notamment « espoir » au lieu de « rage », « haine », etc., Saad arrive à se réconcilier avec son destin. Les deux histoires se terminent en arrivant à la fin par laquelle justement chacun des deux récits avait commencé : deux cercles se ferment.

³⁶⁰ Albert 2005, p.119

V. Zusammenfassung auf Deutsch

Die vorliegende Arbeit beschäftigt sich mit dem illegalen Einwanderer als Protagonisten in der Literatur anhand von zwei Romanen der französischsprachigen Gegenwartsliteratur: „Ulysse from Bagdad“ von Eric-Emmanuel Schmitt und „Ahmed de Bourgogne“ von Azouz Begag.

Seit den 1970er Jahren betreibt Frankreich eine immer restriktivere Einwanderungspolitik, wodurch die Problematik der illegalen Einwanderung im heutigen Ausmaß überhaupt erst virulent wurde. Die Literatur reagiert auf diese neue Realität, indem sie diesen „illegalen“ - oder besser „illegalisierten“ - Einwanderern eine Stimme verleiht, über die sie im öffentlichen bzw. politischen Diskurs (noch) nicht verfügen. Neben „fiktionalen“, aber oft penibel recherchierten Romanen, die sich mit der Thematik auseinandersetzen, legen auch Betroffene selbst vermehrt Zeugnis ab in Form von Lebensberichten, in denen sie die Situation der jahrelangen, oft lebensgefährlichen und in vielen Fällen tödlich endenden Flucht und der belastenden Illegalität schildern. Auf diese Art wird es möglich, die durchwegs eher negative öffentliche Meinung in Bezug auf illegale Einwanderung zu konterkarieren und einer „unpersönlichen Masse“, die zur Unsichtbarkeit gezwungen wird, ein Gesicht zu verleihen. Der *clandestin* wird in diesem Sinn zu einem relativ neuen Protagonisten in der Literatur, und ist, wie Silvia Panzer gezeigt hat, insofern mit dem Arbeiter als Protagonisten in der Literatur des 19. Jahrhunderts vergleichbar.

Während „Ulysse from Bagdad“ als ein rein fiktionaler Roman bezeichnet werden kann, ist „Ahmed de Bourgogne“ die authentische Lebensgeschichte von Ahmed Beneddif, der, obschon in Frankreich geboren, aufgrund einer „nostalgischen“ Hoffnung seiner Eltern, einmal nach Algerien zurückkehren zu können, algerischer Staatsbürger ist. Als Kleinkrimineller und zu Unrecht wegen Vergewaltigung Verurteilter wird Ahmed aus seiner eigentlichen Heimat Frankreich ausgewiesen und nach Algerien, in das er noch nie einen Fuß gesetzt hat, abgeschoben. Dieses Buch ist also nicht nur eine Kritik an der Einwanderungspolitik Frankreichs, sondern auch an der mittlerweile abgeschafften *double peine*, der „doppelten Bestrafung“, „dank“ der straffällig gewordene Menschen mit nicht-französischer Staatsbürgerschaft neben der Gefängnisstrafe mit der Ausweisung rechnen mussten, unabhängig davon, ob sie in Frankreich geboren wurden oder nicht.

Die Frage, ob die besprochene Literatur zur sogenannten „Migrationsliteratur“ zu zählen ist, kann nicht einfach beantwortet werden. Ist das behandelte Thema ausschlaggebend oder der

biographische Hintergrund des Autors? Schreibt jeder Autor mit Migrationshintergrund automatisch „Migrationsliteratur“? Es sei dahingestellt, ob eine solche Einordnung in bzw. Subsumierung unter ein Genre überhaupt vonnöten ist. Eingedenk des Themas könnte man in unserem Fall aber doch von einem neuen Subgenre der Migrationsliteratur sprechen.

Die Romananalyse hat ergeben, dass man in der Literatur, die illegale Einwanderer ins Zentrum rückt, ähnliche Elemente vorfindet wie in der Migrationsliteratur nach Christiane Albert. Es handelt sich hier um typische Topoi wie die Identitätsfrage, die Ausgeschlossenheit und das „Ende des Mythos von der Rückkehr“. In Bezug auf unseren Textkorpus kann man feststellen, dass analog dazu hier das „Ende vom Mythos der Ankunft“ erfolgt, da letztere in der Regel nicht das ersehnte Ende der Schwierigkeiten, sondern lediglich eine neue Art von Schwierigkeiten bereithält.

Zwei zentrale Themen, nicht nur in der fiktionalen Literatur oder in den authentischen Lebensberichten, sondern auch in der Sekundärliteratur, sind das Thema der Identität und das des Raumes. Die Frage der Identität ist im Zeitalter von Individualismus, *Facebook* und Co zu einer gängigen geworden: Wer bin ich, und wie präsentiere ich mich? Im Kontext der Migration ist diese Frage allerdings essentieller; in Bezug auf die illegale Migration hingegen ist sie von *existentieller* Bedeutung, wobei es hier vielmehr um die *offizielle* Identität geht. Der Pass, die Staatsangehörigkeit entscheiden über Bleiben oder Nicht-Bleiben und in vielen Fällen auch über Sein oder Nicht-Sein. Wichtig in diesem Zusammenhang ist auch der Umstand, dass in der heutigen Zeit der Pass wichtiger oder vertrauenswürdiger zu sein scheint als die Person aus Fleisch und Blut. Wer seine Identität nicht mit Papieren beweisen kann, existiert offiziell gar nicht. Ein wiederkehrendes Motiv, das auch in „Ulyse from Bagdad“ und „Ahmed de Bourgogne“ eine Rolle spielt, ist die Zerstörung des Passes in der Hoffnung, sich so vor einer Abschiebung bewahren zu können.

In Bezug auf das Raumthema, das im Kontext der Migration nicht nur in der literaturwissenschaftlichen, sondern beispielsweise auch der soziologischen bzw. politikwissenschaftlichen Literatur eine Rolle spielt, haben sich das Konzept der Heterotopien nach Foucault und das der Nicht-Orte nach Marc Augé als besonders relevant für die Analyse der Romane herausgestellt. Bei ersteren handelt es sich sozusagen um „real existierende“ Utopien, Orte, die auf eine Weise am Rand der Gesellschaft liegen, auch wenn sie sich im Zentrum derselben befinden. Foucault bezieht sich beispielsweise auf Altersheime, Psychiatrien, Sanatorien, Gefängnisse, Bordelle, Internate, Kasernen, Friedhöfe, aber auch auf

Bibliotheken, Museen, Kinos, Theater, Jesuitenkolonien und Feriendörfer oder Praktiken wie die Hochzeitsreise. Nicht-Orte nach Augé sind im Gegensatz zu den eigentlichen, den „anthropologischen“ Orten weder geschichtsträchtig noch dazu angetan, Beziehungen herzustellen, da es sich um transitorische, passagere Orte handelt, die nicht „identitätsstiftend“ sind. Augé zählt dazu jede Art von öffentlichen Verkehrsmitteln wie Züge, Flugzeuge usw., aber auch die dazugehörigen Örtlichkeiten wie beispielsweise Bahnhöfe, Häfen, Flughäfen oder die Straße selbst. Auch Hotels und Shopping Malls sind als Nicht-Orte zu interpretieren. Die Romananalysen haben gezeigt, dass es gerade solche Orte sind, an denen illegale Einwanderer sich gezwungenermaßen oft aufhalten. Auch das Flüchtlingslager oder die Schubhaft sind als heterotopische bzw. Nicht-Orte zu interpretieren, ebenso wie das sogenannte Niemandsland, das während der Flucht häufig durchquert werden muss. Diese Orte, an denen die Flüchtlinge sich aufhalten, tendenziell bis ausschließlich Heterotopien und Nicht-Orte, entsprechen von ihrem Status her dem der Flüchtlinge selbst. Sie befinden sich, räumlich gesehen, in der Mitte der Gesellschaft, obwohl sie sozial gesehen von ihr absolut ausgeschlossen sind. Sie haben keine Identität und sind ebenso auf der Durchreise, wie die Orte, an denen sie sich aufhalten, passagere, transitorische Orte sind – dass das „Vorläufige“ in diesen Fällen oft zum Dauerzustand wird, gehört mit zum Drama der Betroffenen. Im Fall von Saad und Ahmed ergibt sich die Besonderheit, dass sie schon in ihrer Heimat zu den Ausgeschlossenen, zum Rand der Gesellschaft gehören: Saad ist ein Oppositioneller, und Ahmed gehört der berühmten zweiten Generation an und hat als *beur* mit den verschiedensten Schwierigkeiten zu kämpfen, die ihn zunächst in ein Heim für schwererziehbare Jugendliche und schließlich ins Gefängnis bringen. Die Flucht Saads bzw. die Ausweisung Ahmeds können in diesem Sinn als die Perpetuierung ihrer Situation gesehen werden, die ihnen erneut einen Platz am äußersten Rand der Gesellschaft zuweist. Zusammenfassend kann man von einer Art „Zwischenraum“ sprechen, in dem die *clandestins* zu leben gezwungen sind. Dieser Begriff wird auch in der gesamten Literatur aus den verschiedensten Disziplinen immer wieder verwendet.

Ein wesentlicher Faktor ist in diesem Zusammenhang auch die Zeit, die gleichsam anderen Gesetzen gehorcht als an anderen Orten – so hat Foucault in Analogie zum Begriff der Heterotopie den der Heterochronie geprägt. Das „wahre Leben“ muss auf später verschoben werden; insofern ist auch die Hauptbeschäftigung der Betroffenen das Warten. Das Bewohnen eines Ortes und das Recht, überhaupt zu *existieren*, bzw. die Verwehrung desselben kann sich im Übrigen negativ auf die Psyche auswirken, wie überhaupt die Lebensumstände der

clandestins dazu angetan sind, psychische Krankheiten hervorzurufen. Diese werden nicht nur anhand von authentischen Fällen wie z.B. bei Laacher geschildert, sondern auch in den beiden vorliegenden Büchern. Das permanente Warten und die dabei empfundene Angst, die oft lebensbedrohlichen Umstände der Flucht, die Unsicherheit, die Tatsache, oft nur auf sich allein gestellt zu sein, die Trennung von Familie und Freunden können nicht ohne Folgen für die psychische Gesundheit bleiben. Depressionen, Panikattacken, Schlaflosigkeit sind nur einige Beispiele für mögliche Folgen, aber auch Nerven- und Hautkrankheiten können auftreten. Während nach Madelaine Hron in der Migrationsliteratur solche Phänomene oft als Metaphern gelten können, haben sie in Bezug auf illegale Einwanderung einen sehr realen Hintergrund. Dem wird in „Ulysse from Bagdad“ Rechnung getragen, ebenso wie in „Ahmed de Bourgogne“. Ein herausragendes Beispiel ist der Verlust der Beherrschung seines Körpers, selbst des Körpergefühls, das in beiden Romanen eine Rolle spielt. Die tatsächliche *démaîtrise* des eigenen Körpers drückt auf direkteste Art aus, was auch auf einer höheren Ebene der Fall ist: Das eigene Leben, das eigene Schicksal werden nicht *beherrscht*, der *clandestin* hat keine Wahl, keine Freiheit, sondern wird von den Umständen getrieben. Insofern ist die Flucht als ein Versuch anzusehen, Herr seines eigenen Schicksals zu werden.

In diesem Zusammenhang muss eine gewisse Parallele zur Antike bzw. zu den antiken Tragödien erwähnt werden. In „Ulysse from Bagdad“ ist die im Titel enthaltene Anspielung Programm, aber auch in „Ahmed de Bourgogne“ kommt sie zum Tragen; Schmitt selbst erklärt diese Wahl durch den Umstand, dass die Menschen in den antiken Tragödien vom Willen der Götter abhängen. Ebenso wie die Flüchtlinge sind sie nicht Herr ihrer selbst. In der heutigen Zeit hat sich allerdings der Zufall an die Stelle der Willkür der Götter gesetzt. Von diesem hängen die *clandestins* auf der Flucht auf das Äußerste ab, was vor allem Begag oft thematisiert.

Besonders Schmitt lässt immer wieder philosophische Reflexionen einfließen, in denen er über die Existenz von Grenzen, die Rolle des Passes oder die Einwanderungspolitik des Westens räsoniert. Dabei übt er implizit und explizit Kritik am Westen, dessen Rolle in der Welt sowie dessen allzu positivem Selbstbild. So zeigt der Autor beispielsweise Migration als Konsequenz und Gegenbewegung zum Kolonialismus und demaskiert die propagierten, aber nicht gelebten Ideale der Französischen Revolution.

Eine wichtige Metapher nicht nur in „Ulysse from Bagdad“ und „Ahmed de Bourgogne“, sondern auch in der Sekundärliteratur, ist der Vergleich der *clandestins* mit Zombies. Zu

ewigem Warten verdammt, sind erstere tatsächlich mit „lebenden Toten“ zu vergleichen, die der Gesellschaft, in der sie sich aufhalten, nicht angehören, keinen Platz in ihr finden und darüber hinaus gänzlich unerwünscht sind.

Weitere wichtige Motive sind - neben den „Widrigkeiten“ der Flucht, dem Warten, den ähnlich gelagerten Schilderungen der Orte und den Auswirkungen auf Körper und Psyche - der feindliche Blick und die Ablehnung von Seiten der regulären Bevölkerung, aber auch ein immer wiederkehrendes metaphysisches Element, ebenso wie der hoffnungsvolle Beginn der Flucht und die bereits erwähnte enttäuschende Ankunft. Darüber hinaus wird sowohl bei Ahmed als auch bei Saad eine Art „therapeutischer“ Effekt geschildert, den das Erzählen der Lebensgeschichte mit sich bringt. Während in „Ulyse from Bagdad“ eine eher metaphorisch beschriebene Aussöhnung mit dem eigenen Schicksal erfolgt, schildert Begag im Vorwort, wie Ahmed Beneddif durch das Erzählen seine Schlaflosigkeit und seine Alpträume besiegt.

Zusammenfassend kann festgestellt werden, dass es in Bezug auf illegale Einwanderung ein bestimmtes Repertoire an Motiven gibt, die exemplarisch an zwei Beispielen der Gegenwartsliteratur aufgezeigt wurden und sich zum Teil mit Motiven der Migrationsliteratur überschneiden. Außerdem bietet sich eine komplementäre Lektüre der beiden Texte an, da Schmitt einerseits mit vielen philosophischen Reflexionen und Erörterungen auf einer Metaebene arbeitet und Begag andererseits die authentischere Schilderung gelingt, die die Lebensumstände eines *clandestin* möglicherweise besser vor Augen zu führen vermag als es eine fiktionale Geschichte könnte. Jeder der beiden Texte gewährt auf seine Art Einblick in einige der tragischen Absurditäten unserer Gesellschaft und verleiht bislang Gesichtslosen eine Stimme.

Bibliographie

Littérature primaire

- Begag, Azouz/Beneddif, Ahmed : Ahmed de Bourgogne, Editions du Seuil France 2009
- Schmitt, Eric-Emmanuel : Ulysse from Bagdad, Albin Michel Paris 2008

Dictionnaires

- Robert, Paul : Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, Société du Nouveau Littré, Paris 1973

Littérature secondaire

- Agamben, Giorgio : Homo sacer. Die souveräne Macht und das nackte Leben, Suhrkamp Verlag 2002
- Agamben, Giorgio : Mittel ohne Zweck. Noten zur Politik, diaphanes Freiburg Berlin 2001
- Agir ici et Survie : Les « Dossiers noirs » de la politique africaine de la France. Jacques Chirac et la Françafrique. Retour à la case Foccart ?, Editions L'Harmattan Paris 1995
- Albert, Christiane : L'immigration dans le roman francophone contemporain. Editions Karthala Paris 2005
- Amodeo, Immacolata : Verortungen : Literatur und Literaturwissenschaft, en : Wolfgang Asholt/Marie-Claire Hock-Demarle/Linda Koiran/Katja Schubert (Ed.) : Littérature(s) sans domicile fixe. Literatur(en) ohne festen Wohnsitz. Narr Francke Attempto Verlag Tübingen 2010, p. 1-12
- Asholt, Wolfgang/Hock-Demarle, Marie-Claire : Introduction, en : Wolfgang Asholt/Marie-Claire Hock-Demarle/Linda Koiran/Katja Schubert (Ed.) : Littérature(s) sans domicile fixe. Literatur(en) ohne festen Wohnsitz. Narr Francke Attempto Verlag Tübingen 2010, p.vii-x

- Augé, Marc : Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité. Éditions du Seuil, Paris 1992
- Bachtin, Michail M. : Formen der Zeit im Roman. Untersuchungen zur historischen Poetik. Herausgegeben von Edwar Kowalski und Michael Wegner, Fischer Frankfurt am Main 1989
- Balibar, Etienne : Le droit de cité ou l'apartheid? en : Etienne Balibar/Monique Chemillier-Gendreau/Jacqueline Costa-Lascoux/Emmanuel Terray : Sans-papiers : l'archaïsme fatal. Éditions La Découverte Paris 1999, p.89-116
- Balibar, Etienne : Nous, citoyens d'Europe? Les frontières, l'Etat, le peuple. Editions la Découverte Paris 2001
- Baratta, Giorgio : Grußadresse im Namen des europäischen Netzwerks *Imagining Europe: Europe for Wien, Wien for Europe*, en : Edith Saurer/Birgit Wagner (éd.) : K/Eine Mauer im Mittelmeer. Debatten um den Status des Fremden von der Antike bis zur Gegenwart. WUV Wien 2003, p. 23-28
- Bauman, Zygmunt : Society under Siege, Polity Press Cambridge 2002
- Berking, Helmuth : Raumtheoretische Paradoxien im Globalisierungsdiskurs, en : Helmuth Berking (ed.) : Die Macht des Lokalen in einer Welt ohne Grenzen, Campus-Verlag Frankfurt am Main 2006, p.7-22
- Blin, Thierry : L'invention des sans-papiers. Essai sur la démocratie à l'épreuve du faible. Presses universitaires de France Paris 2010
- Brecht, Bertolt : Flüchtlingsgespräche, Suhrkamp Verlag Frankfurt am Main 1998
- Castro Varela, María do Mar : Migrantinnen und Utopische Visionen. Eine interdisziplinäre Annäherung, en : Psychologie und Gesellschaftskritik, Heft 91, 23. Jahrgang, Nr. 3/1999, p.76-89, ici: p.83 f., cité d'après Chlada 2005, p.86-87
- Césaire, Aimé : Discours sur le colonialisme. Suivi du Discours sur la Négritude. Editions Présence Africaine Paris 2004
- Chlada, Marvin : Heterotopie und Erfahrung. Abriss der Heterotopologie nach Michel Foucault, Alibri Verlag Aschaffenburg 2005

- Cottin, Jean-Yves : Avec les sans-logis, Editions de l'atelier Paris 2003
- Coureau, Henri : De Sangatte aux projets de portails d'immigration : essai sur une conceptualisation de la « forme-camp », en : Olivier Le Cour Grandmaison/Gilles Lhuillier/Jérôme Valluy (dir.) : Le retour des camps ? Sangatte, Lampedusa, Guantanamo... Éditions Autrement Paris 2007, p.94-106
- Erichsen, Ulrike : A « True-True » Voice. The problem of authenticity, en : Liselotte Glage (éd.) : Being/s in Transit. Travelling Migration Dislocation. Editions Rodopi Amsterdam – Atlanta, GA 2000, p.193-203
- Fanon, Frantz : Le « syndrome nord africain », en : Frantz Fanon : Pour la révolution africaine. Ecrits politiques. La Découverte Paris 2006, p.11-25
- Flusser, Vilém : Exil und Kreativität, en: Vilém Flusser : Von der Freiheit des Migranten. Einsprüche gegen den Nationalismus, Europäische Verlagsanstalt Fulda 2007, p.103-109
- Foucault, Michel : Des espaces autres, en : Michel Foucault : Dits et écrits 1954-1988. Edition établie sous la direction de Daniel Defert et François Ewald. Tome IV 1980-1988, Paris Gallimard 1994, p.752-762
- Genette, Gérard : Fiction et Diction, Éditions du Seuil France 1991
- Gronemann, Claudia : Postmoderne/Postkoloniale Konzepte der Autobiographie in der französischen und maghrebinschen Literatur. Autofiction – Nouvelle Autobiographie – Double Autobiographie – Aventure du texte. Georg Olms Verlag Hildesheim Zürich New York 2002
- Harel, Simon : Les passages obligés de l'écriture migrante, XYZ éditeur, Montréal 2005
- Hofmann, Heinz : Odysseus : Von Homer bis James Joyce, en : Heinz Hofmann (ed.) : Antike Mythen in der europäischen Tradition, Attempto Verlag Tübingen 1999, p.27-69
- Horn, Eva : Der Flüchtling, en: Eva Horn/Stefan Kaufmann/Ulrich Bröckling (ed.): Grenzverletzer. Von Schmugglern, Spionen und anderen subversiven Gestalten. Kulturverlag Kadmos Berlin 2002, p.23-40
- Hron, Madelaine : Translating Pain : Immigrant Suffering in Literature and Culture. University of Toronto Press, Toronto Buffalo London 2009

- Huggan, Graham : Counter-Travel Writing and Post-Coloniality, en : Liselotte Glage (éd.) : Being/s in Transit. Travelling Migration Dislocation. Editions Rodopi Amsterdam – Atlanta, GA 2000, p.37-57
- Imhof, Karen : Grenzenlose Ökonomie – begrenzte Migration. Mexiko und NAFTA, en : Joachim Becker/Andrea Komlosy (ed.) : Grenzen weltweit. Zonen, Linien, Mauern im historischen Vergleich, Promedia Verlag & Südwind Wien 2004, p.219-234
- Ireland, Susan/Proulx, Patrice J. : Introduction, en : les mêmes (éd.) : Immigrant Narratives in Contemporary France. Contributions to the Study of the World Literature, Number 106. Greenwood Press Westport, Connecticut/London 2001, p.1-4
- Kaufmann, Jean-Claude : L'invention de soi. Une théorie de l'identité, Hachette Littératures Paris 2009
- Koiran, Linda/Schubert, Katja : Vorwort, en : Wolfgang Asholt/Marie-Claire Hooock-Demarle/Linda Koiran/Katja Schubert (Ed.) : Littérature(s) sans domicile fixe. Literatur(en) ohne festen Wohnsitz. Narr Francke Attempto Verlag Tübingen 2010, p. xi-xv
- Laacher, Smaïn : Le peuple des clandestins, Calmann-Lévy Paris 2007
- Laacher, Smaïn : Mythologie du Sans-papiers, Le cavalier bleu éditions France 2009
- Laronde, Michel : Postcolonialiser la Haute Culture à l'école de la République. L'Harmattan Paris 2008
- Laubenthal, Barbara : Der Kampf um Legalisierung. Soziale Bewegungen illegaler Migranten in Spanien, Frankreich und der Schweiz. Campus Verlag Frankfurt am Main 2007
- Le Cour Grandmaison, Olivier : Les origines coloniales: extension et banalisation d'une mesure d'exception, en : Olivier Le Cour Grandmaison/Gilles Lhuilier/Jérôme Valluy (dir.) : Le retour des camps ? Sangatte, Lampedusa, Guantanamo... Éditions Autrement Paris 2007, p.31-41
- Le Cour Grandmaison, Olivier/Lhuilier, Gilles/Valluy, Jérôme : Introduction. Quels camps? Quel retour? en : Olivier Le Cour Grandmaison/Gilles Lhuilier/Jérôme Valluy (dir.) : Le retour des camps ? Sangatte, Lampedusa, Guantanamo... Éditions Autrement Paris 2007, p.5-13

- Lecarme, Jacques/Vercier, Bruno : Indécidables et autofictions, en : Bruno Vercier/Jacques Lecarme : La littérature en France depuis 1968, Bordas Paris 1982, p.150-151
- Lhuilier, Gilles : Essai de définition : l'institution juridique des camps, en : Olivier Le Cour Grandmaison/Gilles Lhuilier/Jérôme Valluy (dir.) : Le retour des camps ? Sangatte, Lampedusa, Guantanamo... Éditions Autrement Paris 2007, p.16-30
- Ludwig, Katharina : Citoyen sans papiers ? Agency irregulärer MigrantInnen in der europäisch-französischen Migrationspolitik. Eine diskurstheoretische Perspektive. Diplomarbeit Universität Wien 2007
- Memmi, Albert : Portrait du décolonisé arabo-musulman et de quelques autres, Éditions Gallimard France 2004
- Mendy, Toumany : L'immigration clandestine : mythes, mystères et réalités. L'Harmattan Paris 2009
- Metz-Baumgartner, Birgit : Ethik und Ästhetik der Migration. Algerische Autorinnen in Frankreich (1988-2003), Verlag Königshausen und Neumann Würzburg 2004
- Müller, Anja J. : Travel in No-Man's-Land, en : Liselotte Glage (éd.) : Being/s in Transit. Travelling Migration Dislocation. Editions Rodopi Amsterdam – Atlanta, GA 2000, p.141-153
- Müller-Richter, Klaus/Uritescu-Lombard, Ramona : Preface, en: Imaginäre Topographien : Migration und Verortung. transcript Verlag Bielefeld 2007, p.7-10
- Obdejin, Herman : Les migrations vers l'Europe : un mouvement d'émancipation du Tiers Monde, en : Klaus Morgenroth/Paul Vaiss/Joseph Farré (éds.) : Les migrations du travail en Europe, Peter Lang Bern 2003, p.35-52
- Panzer, Silvia : L'immigration « clandestine » et ses représentations dans cinq romans francophones contemporains, Diplomarbeit Universität Wien 2008
- Redouane, Najib : Clandestins dans le texte maghrébin de langue française, Harmattan Paris 2008

- Reinprecht, Astrid-Marie : Lager – Wartezone – Schubhaft : Heterotopien als biopolitische Instrumente der Ein- und Ausgrenzung von Flüchtlingen. Eine theoretische Auseinandersetzung nach Michel Foucault, Diplomarbeit Universität Wien 2006
- Rosello, Mireille : *New Sans-Papiers Rhetorics in Contemporary France*, en : Susan Irleand/Patrice J. Proulx (Ed.) : *Immigration Narratives in Contemporary France*. Greenwood Press Westport, Connecticut/London 2001, p.187-197
- Ruhe, Ernstpeter/Hornung, Alfred : Préface, en : Alfred Hornung, Ernstpeter Ruhe (éd.) : *Postcolonialisme & Autobiographie*. Albert Memmi Assia Djébar Daniel Maximin. Editions Rodopi B.V., Amsterdam – Atlanat, GA 1998, p.1-4
- Schneider, Florian : *Der Fluchthelfer*, en : Eva Horn/Stefan Kaufmann/Ulrich Bröckling (ed.): *Grenzverletzer. Von Schmugglern, Spionen und anderen subversiven Gestalten*. Kulturverlag Kadmos Berlin 2002, p.41-57
- Schwenken, Helen : *Rechtlos, aber nicht ohne Stimme. Politische Mobilisierungen um irreguläre Migration in die Europäische Union*, transcript Verlag Bielefeld 2006
- Silverman, Maxim : *Deconstructing the nation. Immigration, racism and citizenship in modern France*. Routledge London 1999
- Sossi, Federica : *Lampedusa. Figurants sur le port*. Traduit de l'italien par Sara Prestianni et Jean-Jacques Branchu, en : Olivier Le Cour Grandmaison/Gilles Lhuilier/Jérôme Valluy (dir.) : *Le retour des camps ? Sangatte, Lampedusa, Guantanamo...* Éditions Autrement Paris 2007, p.107-117
- Torpey, John : *The invention of the passport. Surveillance, Citizenship and the State*, Cambridge University Press Cambridge New York 2000
- Vurgun, Sibel : *Voyages sans retour. Migration, Interkulturalität und Rückkehr in der frankophonen Literatur*. Transcript Verlag Bielefeld 2007
- Wesselhöft, Christine : *Erzählte Migration*, IKO - Verlag für Interkulturelle Kommunikation, Frankfurt am Main/London 2006

- Widmer, Michael : Der Zwischenraum als Lebenswelt : « Sans-Papiers » in der Schweiz, en : Rolshoven, Johanna (ed.) : « Hexen, Wiedergänger, Sans-papiers... ». Kulturtheoretische Reflexionen zu den Rändern des sozialen Raums. Jonas Verlag Marburg 2003, p.50-65
- Wieser, Silvia Maria : Asylpolitik in Frankreich. Diplomarbeit Universität Wien 2010
- Withol de Wenden, Catherine : French Immigration Policy, en : Günther R. Burkert (ed.) : Fremdenfeindlichkeit. Konflikte um die groben Unterschiede, Bundesministerium für Wissenschaft, Forschung und Kunst Wien 1995, p.85-100
- Withol de Wenden, Catherine : Kommunale Integrationspolitik : Französische Erfahrungen, en : Wilhelm Heitmeyer (ed.) : Die Krise der Städte. Suhrkamp Verlag Frankfurt am Main 1998, p.377-397
- Zweig, Stefan : Die Welt von gestern. Erinnerungen eines Europäers, Fischer Verlag Frankfurt am Main 1975

Sites Internet

- http://fr.wikipedia.org/wiki/Azouz_Begag, consulté le 9.9.2011, 19:24
- <http://fr.wikipedia.org/wiki/Harraga>, consulté le 16.2.2011, 15:43
- [http://fr.wikipedia.org/wiki/Zombi_\(mort-vivant\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Zombi_(mort-vivant)), consulté le 13.7.2011, 14:08
- http://www.allocine.fr/film/fichefilm_gen_cfilm=37883.html, consulté le 11.1.2012, 22:25
- <http://www.arte.tv/de/2705960,CmC=2708220.html>, consulté le 9.9.2011, 19:03
- http://www.berlinerfestspiele.de/de/aktuell/festivals/06_literaturfestival/ilb11_programm/ilb11_programm_gesamt/ilb11_programmlistedetailseite_27488.php, consulté le 9.9.2011, 19:57
- <http://eric-emmanuel-schmitt.com/Portrait-biographie.html>, consulté le 11.1.2012, 10:15
- <http://eric-emmanuel-schmitt.com/Portrait-biographie-resume.html>, consulté le 11.1.2012, 10:15

- <http://www.evene.fr/celebre/actualite/culture-politique-immigration-welcome-1961.php>, consulté le 10.1.2012, 23 :34
- <http://www.evene.fr/celebre/biographie/eric-emmanuel-schmitt-798.php>, consulté le 10.1.2012, 23:27
- <http://www.evene.fr/livres/actualite/eric-emmanuel-schmitt-ulyse-from-bagdad-1759.php>, consulté le 10.1.2012, 23:16
- <http://www.frontnational.com/>, consulté le 24.6.2011, 12:27
- <http://www.institutfrancais.de/Veranstaltungshinweis-Vormittag>, consulté le 9.9.2011, 20:01
- <http://www.klett.de/sixcms/list.php?page=suche&modul=produktdetail&isbn=3-12-591859-6>, consulté le 9.9.2011, 19:49
- <http://ljsi.over-blog.com/>, consulté le 13.9.2011, 10:55
- http://membres.multimania.fr/stiersmonde/France/conferences/double_peine.htm, 11.1.2012, 13:19
- <http://www.vie-publique.fr/politiques-publiques/politique-immigration/chronologie-immigration/>, consulté le 10.1.2012, 23:24
- <http://www.vie-publique.fr/politiques-publiques/politique-immigration/legislation-reglementation-statut-etrangers/>, consulté le 10.1.2012, 23:24

LEBENS LAUF

Eveline Miriam Wurmitsch

Angaben zur Person

geboren am 18. April 1985 in Braunau am Inn

Eltern: Mag.^a Renate Wurmitsch, Französisch- und Deutschlehrerin (HLW)

Ing. Anton Danna, Bau- und Zimmermeister

Staatsangehörigkeit: österreichisch

Ausbildung

1991-1994	Schärf-Volksschule, Braunau am Inn
1994-1995	Besuch der Ecole publique Mont Olivet als Externistin in Villeneuve sur Avignon, Südfrankreich
1995-2003	Bundesgymnasium Braunau
Juni 2003	Reifeprüfung mit Auszeichnung bestanden
2003-2004	„Cours de Langue et Civilisation Françaises“ an der Sorbonne, Paris
seit 2004	Studium der Romanistik (Französisch) und Germanistik an der Universität Wien
August 2008 und Februar 2009	längere Reisen nach Guadeloupe
seit 2010	zusätzlich Ausbildung zur DaF-Lehrerin (Deutsch als Fremdsprache) und Lehramtsstudium Deutsch – Französisch
März 2011	Teilnahme an einer sprachwissenschaftlichen Studienreise der Romanistik Wien nach Martinique; Vorstellung der Ergebnisse an der Romanistik Wien und Veröffentlichung eines Artikels in einer Sonderausgabe der Romanistischen Reihe „Quo vadis, Romania“: „Deux mains gauches“ - zur Inszenierung der Sprachen in den autobiographischen Schriften von Patrick Chamoiseau und Raphaël Confiant“
April – Juni 2011	Praktikum am VWU – Vorstudienlehrgang Wien